

Bain de sang

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

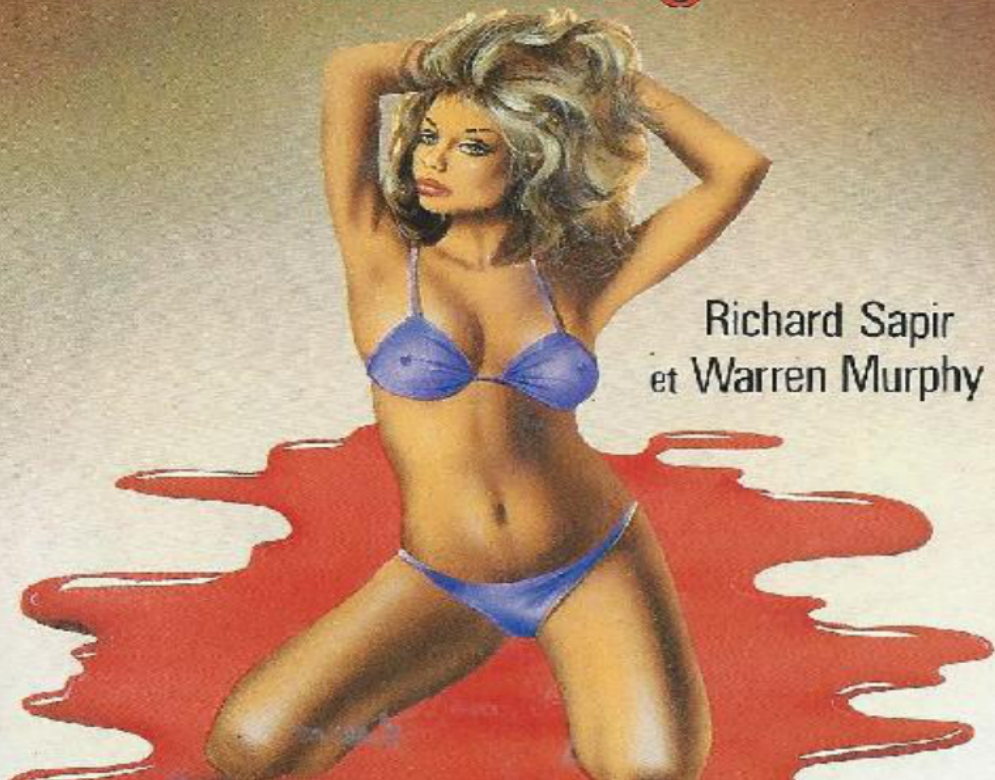
GÉRARD DE VILLIERS

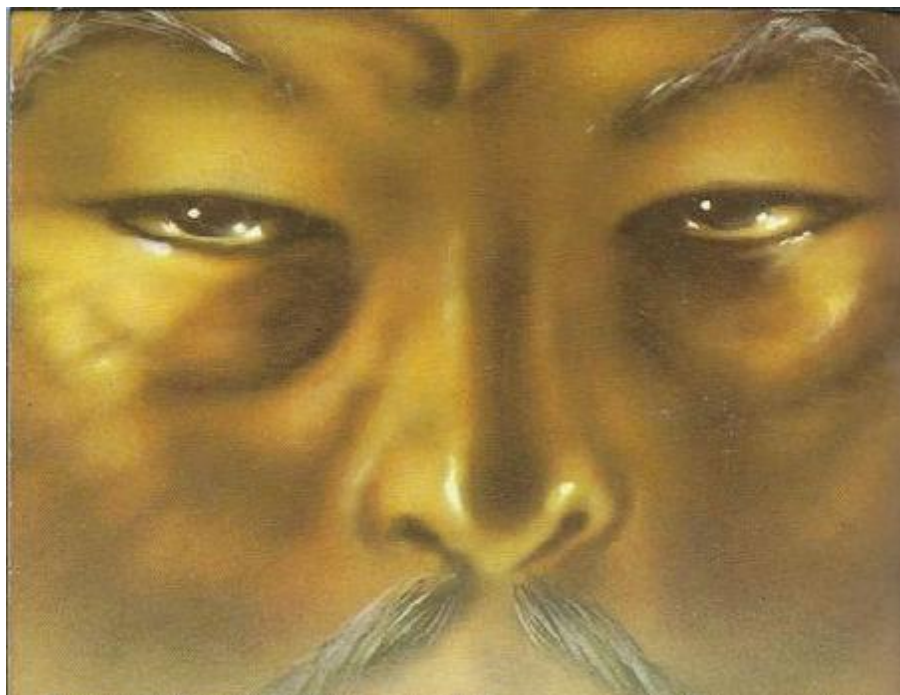
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Bain de sang

Richard Sapir
et Warren Murphy





Pour une fois que Chiun prend des vacances... la mer rejette à ses pieds des dizaines de cadavres ! Ça n'est pas que ça le gêne vraiment, mais le vieil Oriental à des principes : il n'alme pas la pollution. Ni qu'on vienne le narguer sous son nez. Or, les noyés portent tous la marque de Sinanju. Que seul deux hommes connaissent : lui et son élève Remo.

Si Remo est le coupable, il y a rupture de contrat. Il devra mourir. Et c'est Chiun qui devra l'exécuter.

Et la fin de Remo, c'est la fin de Cure, de Sinanju, de l'Amérique, la fin de tout.

Bref, un beau désastre...

REMO WILLIAMS est l'arme secrète du président des États-Unis. Le reste du pays ignore jusqu'à son nom. Pour ceux qui l'apprennent, c'est déjà trop tard.

Il a reçu les secrets mortels d'un étrange Coréen. Il est devenu une machine à tuer. Sa mission : nettoyer le pays de tous ceux qui bravent impunément la loi.

Remo Williams frappe sans pitié.

Comme la foudre.

IMPLACABLEMENT.

ISBN 2-259-01332-5



9 782259 013321

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

BAIN DE SANG

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

NEXT OF KIN

Illustration de la couverture : Loris.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit Constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1981 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1985

pour la traduction française.

ISBN 2.259.013325

Édition originale :

SBN 0-523-40720-3

PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK

New York N. Y. 10016

Table des matières

NEXT OF KIN 4

PROLOGUE 5

CHAPITRE PREMIER 9

CHAPITRE II 21

CHAPITRE III 41

CHAPITRE IV 47

CHAPITRE V 60

CHAPITRE VI 68

CHAPITRE VII 81
CHAPITRE VIII 88
CHAPITRE IX 99
CHAPITRE X 102
CHAPITRE XI 111
CHAPITRE XII 116
CHAPITRE XIII 126
CHAPITRE XIV 130
CHAPITRE XV 136
CHAPITRE XVI 144
CHAPITRE XVII 149
CHAPITRE XVIII 159
CHAPITRE XIX 165

CHAPITRE XX 170

PROLOGUE

Les indigènes l'appelaient le Mont du Diable. Les Blancs de l'île ne connaissaient même pas le nom de cette montagne, car ce tas de roches volcaniques déchiquetées enjambant la frontière franco-hollandaise de Sint Maarten n'atteignait pas la moitié de l'altitude du Pic Paradis ou des autres sommets de la région, plus pittoresques et géologiquement plus neufs.

Mais les indigènes savaient. De cette voix basse et respectueuse, réservée aux légendes de l'île racontées aux enfants et transmises de génération en génération, les anciens parlaient du Mont du Diable et de son héritage de mort.

C'était au Mont du Diable que les Indiens Caraïbes pratiquaient leurs rites guerriers contre les autres tribus envahissantes, en mangeant la chair de leurs ennemis pour leur prendre leur force. Mille ans avant que Christophe Colomb ne découvre l'île et s'en empare au profit de l'Espagne, les Caraïbes s'accroupissaient autour du volcan déjà éteint depuis longtemps, pour jeter les ossements des vaincus dans son cratère.

Et quand les Espagnols arrivèrent, avec leurs mousquets et leurs canons, pour les supprimer de la surface de la terre, les Indiens Caraïbes se rassemblèrent sur le Mont du Diable pour décider de leur sort.

Les plus courageux choisirent de lutter contre le nouvel ennemi puissant et inconnu.

Les plus fiers tuèrent leurs femmes et leurs enfants pour qu'ils ne soient pas anéantis par les envahisseurs vêtus de métal. Mais les vieux, les infirmes et les sages s'enfuirent et se cachèrent dans les cavernes de la montagne, d'où ils regardèrent exterminer leur vieille race. Et, la nuit, ils transportaient les ossements et les corps ensanglantés des membres abattus de leur tribu, pour qu'ils dorment éternellement au Mont du Diable, parmi les esprits de leurs morts.

Dans ces montagnes, ils attendirent prudemment tandis que les

Espagnols portaient et que les Anglais arrivaient. Et puis ce furent les Hollandais, les Portugais, les Français. Et ils attendirent tandis que l'île changeait de mains seize fois en deux cents ans, durant l'essor du sucre et l'essor de l'esclavage qui changea la couleur de l'île, du blanc au noir.

Lentement, alors que l'île devenait un territoire partagé entre les Hollandais et les Français régnant sur une population africaine, la poignée d'Indiens Caraïbes tapie dans les collines à l'ombre du Mont du Diable s'aventura peu à peu vers la côte et les villes, où les hommes trouvèrent des femmes parmi les esclaves à la peau noire et les ramenèrent dans la montagne.

Leurs enfants étaient forts et bien instruits des coutumes de l'île. Une fois l'esclavage aboli, ils sortirent de leurs cachettes et prirent mari ou femme dans la population de l'île, devenue une race distincte au sang africain et européen, avec de beaux traits et des corps solides. Les Caraïbes ajoutèrent leur sang au mélange, l'améliorèrent au soleil tropical et vécurent en paix avec leurs nouveaux frères jusqu'à la fin de leurs jours.

Ainsi s'éteignit la race des féroces Caraïbes. Mais ils n'oublièrent pas le Mont du Diable.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un drapier hollandais prospère fit voile vers Sint Maarten, avec une cargaison de bois, des charpentiers et des maçons européens, pour construire une réplique d'un château fort du X^e siècle, dans la montagne plantée sur la frontière franco-hollandaise. Il choisit cette montagne parce que son ancienne corniche volcanique en faisait une fortification naturelle et parce qu'il se moquait éperdument que les Français pensent posséder la moitié de l'île. Il était hollandais, l'île était hollandaise et il entendait bien construire son château là où il le voulait. D'ailleurs, le préfet français accepta le don de mille guilders du Hollandais, pour le laisser tranquille.

Il s'aperçut plus tard que le pot-de-vin avait été inutile. Personne ne voulait de cette montagne. Les Européens seraient bien allés rendre visite au Hollandais dans son château, mais ils ne trouvaient pas de guides pour les y conduire. Aucun cuisinier de l'île ne voulait y aller, aucune servante. Aucun travailleur, fermier ou messenger. Les indigènes n'acceptaient pour rien au monde d'y mettre les pieds.

Alors, solitaire et amer, le Hollandais repartit pour la Hollande, laissant son château à l'abandon et à la décrépitude, pendant plus de cent ans.

Mais soudain, à la stupeur générale, le château se remit à vivre. Les indigènes murmuraient entre eux tandis que des hélicoptères

tournaient autour du plateau du Mont du Diable et que des convois de mules, conduits par un seul homme silencieux, gravissaient lentement les pentes, en traînant l'énorme chaudière destinée à chauffer la baraque. Ils regardèrent bouche bée les petits avions se poser à l'aéroport Juliana pour y décharger leurs cargaisons de femmes d'une extraordinaire beauté, que les hélicoptères transportaient au Mont du Diable. Et ils levaient avec curiosité leurs yeux vers le château, en s'interrogeant avec inquiétude sur son nouvel occupant. Qui pouvait habiter dans un endroit pareil, avec ses murs croulants et son odeur de mort et de chagrin ? demandaient certains. Seul un Européen, répondaient d'autres, comme le vieil Hollandais lui-même.

Certains l'avaient vu, traversant le village avec le petit homme taciturne qui lui obéissait aveuglément et lui parlait avec les mains. Il était d'une merveilleuse beauté, disaient les femmes, avec des cheveux blonds et des yeux d'un bleu de glacier. Il marchait comme un chat. Il devait être un bon amant.

Malgré tout, il avait quelque chose de bizarre, de trop calme. Il ne souriait jamais et, quand il entrait dans un magasin, ses pas ne faisaient aucun bruit sur le plancher. Les animaux le détestaient. Il ne pouvait s'approcher d'un âne ou d'une chèvre sans que la bête soit prise de panique. Et bien qu'il connaisse beaucoup de langues, il ne parlait jamais, sauf pour échanger le moins de mots possible en cas de nécessité. Il n'avait pas d'amis. Personne dans l'île ne le connaissait, pas même les Européens.

On l'appelait le Hollandais.

Et tout le monde le craignait et évitait le Mont du Diable.

CHAPITRE PREMIER

Le Hollandais attendait.

Sur un profond rebord, au-dessous d'une rangée d'étroites meurtrières du château, il était accroupi comme un félin prêt à bondir.

Il portait un kimono oriental et ses pieds étaient nus sur la pierre, froide du rebord.

Dans le crépuscule, ses cheveux dorés brillaient, agités par la brise marine.

Tout en bas, du côté hollandais de l'île, s'étendait l'immense installation de la Société de Transport de la Rade Soubise, avec ses milliers de tonnes de matériel emballés dans des conteneurs, attendant les grands cargos qui accosteraient à Sint Maarten. Au-delà de la rade, de l'autre côté du château, le secteur français formait une falaise abrupte dominant la plage blanche et les hauts-fonds de corail.

Le côté français était plus joli mais le jeune homme accroupi sur le rebord était attiré, jour après jour, par la vue de la rade.

Sa rade, maintenant.

Il sourit. Sa rade. Il ne l'avait même jamais visitée pendant les heures de travail.

Chaque jour, des centaines de dockers, d'agents maritimes, de transporteurs, d'équipes de grutiers et de matelots travaillaient sur la jetée pour amasser une fortune considérable, au profit d'un homme qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire. Chaque jour, d'autres hommes, à Phillipsburg et Marigot, les capitales hollandaise et française de l'île, s'occupaient des affaires de la journée et tenaient les comptes des progrès de la société. Chaque jour, ces hommes prélevaient les bénéfices qu'ils souhaitaient pour leur usage personnel. Ils payaient des avocats, traitaient des affaires, soudoyaient des personnalités officielles et se faisaient construire de splendides demeures. Et chaque mois, une enveloppe contenant cinq mille dollars US était déposée dans un coffre spécial à la poste de Marigot.

La plupart des cadres de direction de la société gagnaient bien plus que cinq mille dollars par mois, mais c'était ce qu'exigeait le Hollandais : cinq mille dollars, en échange de quoi il n'aurait jamais à s'occuper de la Compagnie de Transport Soubise. C'était un arrangement insolite mais qui leur permettait de vivre dans un confort appréciable. Et d'ailleurs, tout le monde savait que le Hollandais était fou à lier, perché là-haut dans son château à longueur d'année, sans voir personne que ce serviteur sourd-muet et ces putains françaises que les avions amenaient sans cesse de Paris. On racontait au village que le Hollandais ne mangeait pas de viande et n'avait même pas l'électricité dans son château. On s'interrogeait sur l'énorme chaudière à mazout qu'il avait fait hisser là-haut mais qui n'était pas assez grande pour chauffer la vieille forteresse médiévale. Il avait dû la faire installer uniquement pour les filles. Il ne faudrait pas plus de cinq mille dollars par mois, pour subvenir aux besoins d'un jeune cinglé qui n'avait même pas l'électricité.

Et il attendait. La nuit tomba et les travailleurs quittèrent le port. Les projecteurs s'allumèrent dans les vastes installations, illuminant les palmiers autour de l'enceinte et l'océan au-delà. Les alizés tièdes soufflaient plus fort. Ils sentaient la mer et la magie. Le Hollandais ferma les yeux et se souvint.

Le Hollandais. Qui diable lui avait donné ce surnom ? Jeremiah Purcell était aussi hollandais que les galettes de maïs...

Le maïs. Tout avait commencé avec le maïs ! Le Maître lui avait dit que bien des merveilles avaient des débuts étranges, mais même le Maître aurait été surpris que, l'extraordinaire talent de Jeremiah se révèle par l'intermédiaire d'un bac de maïs.

Il avait huit ou neuf ans au moment où c'était arrivé. L'incident. La première fois.

Le commencement. Il avait fini par appeler la Chose de diverses façons, depuis cet après-midi dans le Kentucky où la roue de son rare et horrible destin avait commencé à tourner.

Le cochon mangeait du maïs derrière la cabane de montagne où Jeremiah vivait avec ses parents. Il était un enfant unique ; sa naissance avait failli tuer sa mère. Il avait énormément de choses à faire et s'occuper du cochon était une des plus détestables corvées, alors Jeremiah était ravi que le porc grogne et roule des yeux fous chaque fois qu'il s'approchait de son enclos.

Son père n'était pas content. Faire manger le cochon, c'était le travail de Jeremiah.

— Qu'est-ce que tu as fait à ce cochon, garnement ? demandait

tous les jours le père quand le gamin sortait de l'enclos, tout crasseux et puant, et il attrapait son fils au collet si bien qu'il puait aussi.

— Rien, papa.

Et son père le repoussait d'une bourrade et allait boire un coup au cruchon de whisky en permanence à la porte.

— T'as dû lui faire quelque chose. Lui jeter des pierres ou quelque chose.

— J'y ai rien fait, papa. Il ne m'aime pas, c'est tout.

— Un de ces jours, je te prendrai sur le coup, vaurien ! Et je te flanquerai une dégelée que tu n'oublieras pas !

Le cochon allait lui valoir une dégelée, Jeremiah le savait, qu'il le provoque ou non.

Son père saisisrait n'importe quel prétexte pour taper sur le gamin afin de ne pas avoir à s'occuper lui-même du cochon.

Sale foutue bête pensait Jeremiah, appuyé contre le râtelier de maïs à bonne distance de l'animal. Elle allait probablement manger n'importe quoi jusqu'à ce qu'elle éclate. Distraitement, il plongeait une main dans le râtelier et jouait avec les épis de maïs séchés. De la nourriture à cochon.

Et soudain, il vit, une image si réelle qu'elle cacha tout le reste, une vision plus intense que la réalité. C'était celle du cochon se gavant de maïs jusqu'à ce qu'il explose en faisant pleuvoir des côtes de porc dans toute la cour de ferme. C'était une image comique mais si réelle que le rire de Jeremiah fut plus nerveux que joyeux.

À l'instant même où la vision se présentait à l'esprit de Jeremiah, le cochon se mit à grogner et à courir dans son enclos, vers l'auge où il commençait à dévorer.

— Nourriture de cochon ! De cochon ! glapit gaiement Jeremiah et il lança deux épis dans l'enclos.

Le cochon finit tout ce qu'il y avait dans l'auge et se précipita sur le maïs.

Jeremiah en porta toute une brassée dans l'enclos. Le cochon se dressa sur ses pattes de derrière en poussant des grognements aigus mais dès que le gamin eut reculé, il se jeta sur le maïs avec des yeux fous.

Jeremiah en apporta encore quatre brassées.

— Mange jusqu'à ce que tu éclates, gros cochon, murmura-t-il tandis que la vision vibrait toujours dans sa tête. Jusqu'à ce que tu éclates !

Et soudain le cochon gémit, un drôle de bruit strident, et renifla l'épi à moitié rongé à ses pieds, en frémissant. Il posa sa tête dans la boue et, avec un grand bruit mou, le corps massif suivit. Le cochon rua deux fois, gémit encore, se tordit le cou pour tourner la tête vers Jeremiah et mourut. Ses yeux ouverts regardaient fixement le garçon. Jeremiah hurla.

Dans la maison, son père faillit tomber du lit, se secoua et grommela :

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ? Sacré petit voyou, encore à embêter ce cochon, probable.

Il l'avait tué. Tout en hurlant Jeremiah comprenait, avec une extraordinaire clarté, qu'il avait fait quelque chose – quelque chose avec sa pensée – pour provoquer la mort du cochon.

Son père vit l'animal, commença à traîner le corps pesant hors de la boue et s'arrêta.

— Je crois que je vais d'abord m'occuper de toi, dit-il.

Il se précipita vers Jeremiah mais le garçon ne bougea pas. Il pensait encore au cochon et à cette vision surnaturelle qu'il avait eue, la vision de mort. Il avait vu la mort, et la mort était survenue.

Il sentit à peine la main brutale de son père lui empoigner le bras et le faire pivoter.

La main s'abattit et faillit lui retourner la tête. La douleur le fit larmoyer. Son père le frappa encore.

— Ne fais pas ça !

Il avait le vertige. La main retomba une seconde fois, en plein sur ses yeux.

— Ne fais pas ça !

C'était un ordre. Et les yeux de Jeremiah plongèrent dans ceux de son père, une vision reparut, des lumières et des couleurs mais accompagnées cette fois d'un bruit crépitant, dans les oranges et les jaunes de... des cheveux de son père.

— Tu as pris feu ! s'écria le gamin ahuri.

Son père hurla, un hurlement terrible, sauvage, et tapa frénétiquement sur les flammes embrasant sa chemise de flanelle bleue.

C'est l'image, se dit Jeremiah. Ce n'est pas vrai pas encore. Il voulait bouger, aider son père, s'enfuir, n'importe quoi, mais il était cloué au sol. Il essaya de chasser la vision de mort mais il savait qu'il était trop tard. Il ne pouvait s'arrêter.

Sa mère, alarmée par les cris, sortit en courant, un balai à la main. Elle le lâcha et porta les deux mains à sa bouche. Puis elle se précipita vers son mari.

— Va-t'en ! cria le gamin mais l'image était trop forte.

Affolée, elle tenta d'éteindre sa jupe qui venait de prendre feu.

Son mari la saisit par le bras et tous deux coururent en chancelant comme des danseurs ivres, environnés de flammes.

Ce n'est pas encore vrai. Ils se dirigeaient vers la mare.

Ce n'est pas vrai.

Et ils se noyèrent.

— Ma foi, personne ne peut dire comment c'est arrivé, dit Pap Lewis à la dame du bureau d'entraide, une semaine plus tard, à la gare.

La dame était venue pour conduire Jeremiah à Dover City où, disait-elle, il vivrait avec beaucoup d'autres enfants qui avaient perdu leurs parents. Pap Lewis avait voulu recueillir l'enfant, mais le bureau d'entraide déclara que sa famille était trop pauvre pour nourrir un autre gamin.

Jeremiah attendit patiemment que le train entre en gare, la dame le tenait par la main.

Pap Lewis lui donna une claque dans le dos et le hissa sur les marches d'une voiture.

Ce fut la dernière fois que Jeremiah le vit parce que le train de Dover City fut le théâtre du nouvel incident, cette chance sur un million qui allait arracher Jeremiah Purcell au monde normal et le jeter, littéralement, sur un chemin aboutissant au Mont du Diable, avec pour guide l'ultime Maître de la Mort.

Dans le train, Jeremiah quitta la dame de l'entraide pour aller aux toilettes, deux voitures plus loin. Il dut traverser un sleeping-car où un garçon guère plus âgé que lui était vautre par terre avec des cartes étalées devant lui. Quand Jeremiah essaya de le contourner, il marcha sans le vouloir sur les cartes. Le garçon se releva en criant et poussa Jeremiah contre la porte d'un des compartiments. Jeremiah ne riposta pas, parce que le gamin était plus grand que lui et, d'ailleurs, il n'était pas bagarreur. Mais en regardant l'autre ramasser ses cartes, une pensée bizarre, incongrue lui passa par la tête et brilla comme un phare : *Lapin*.

Le garçon ressemblait effectivement à un lapin, accroupi par terre avec ses genoux remontés. Mais les couleurs étaient si vives...

Le garçon leva les yeux, l'air terrifié. Il abandonna ses cartes en reniflant. Non, pensa Jeremiah. Alors que le garçon s'éloignait en bondissant, à quatre pattes, Jeremiah courut de toutes ses forces dans l'autre direction.

À l'extrémité du sleeping-car, il se jeta contre un homme qui sortait d'un compartiment.

Un témoin ! Affolé, Jeremiah se retourna pour voir si d'autres avaient été là, quand il avait changé le garçon en lapin.

Mais il n'y avait que ce seul voyageur, en costume de ville bleu marine, qui resta impassible quand Jeremiah se dégagea et se remit à courir.

Mais quelle figure ! pensa-t-il aux toilettes, en se plongeant la tête dans l'eau froide.

C'était la figure la plus bizarre qu'il avait jamais vue. Une figure humaine, pas défigurée, mais qui ne ressemblait à aucune autre.

La couleur, la forme, les traits. Jamais il n'avait vu de tête qui ressemble à ça, même de loin.

Quand Jeremiah retourna vers sa place, l'homme l'attendait.

Il fit semblant de ne pas le voir mais il savait que cet homme étrange le suivait.

Quand il arriva auprès de la dame de l'entraide, l'inconnu s'assit en face d'eux. Jeremiah tremblait de peur. Mais l'homme ouvrit un journal – un geste assez inoffensif – pendant que la dame dormait.

Plus d'une heure s'écoula. Dehors, il neigeait, de gros flocons mouillés qui recouvraient le paysage tandis que le train ahanait et roulait lentement dans les montagnes du Kentucky. Jeremiah s'assoupit. Tchou-ka-tchou. Tchou-ka-tchou. Un silence hypnotique tomba dans la voiture. La neige dansait avec un bruit lancinant, tchou-ka-tchou, tchou-tchou la neige, brillante et blanche trop brillante, la neige, tchou-ka-tchou...

La neige !

Jeremiah fut réveillé en sursaut par les cris des voyageurs, épouvantés par la neige tourbillonnant à l'intérieur du wagon.

— Quoi... qu'est-ce que c'est ? marmonna la dame de l'entraide, alors que brusquement la neige cessait de tomber et disparaissait sans laisser la moindre trace d'humidité.

Elle chercha autour d'elle la cause du bruit et se rendormit.

— Ce n'est même pas mouillé ! s'exclama quelqu'un plus loin.

Et tout le monde de s'extasier et de se demander ce qui avait pu provoquer une telle hallucination collective, à part Jeremiah qui s'efforçait de ravalier des larmes de panique, de chagrin et de honte, parce qu'il savait, lui. Il avait l'impression d'avoir fait un rêve humide devant cinquante personnes et il savait que cela continuerait. Il était un phénomène, un monstre dangereux, incontrôlable, qui devrait être enfermé dans une prison ou tué dès que les gens découvriraient ce qu'il était.

Il se redressa. Et si personne ne le découvrait ? S'il pouvait échapper à la dame de l'entraide qui commençait déjà à ronfler, il n'arriverait peut-être jamais à ce foyer de Dover City... S'il pouvait vivre tout seul dans la montagne, personne ne saurait...

Mais quelqu'un savait. L'inconnu bizarre le regardait fixement, sans sourire, d'un air calculateur. Il savait, lui. Tout était fini. Il savait.

D'un mouvement si prompt que Jeremiah ne comprit pas ce qui lui arrivait, l'homme le souleva de sa place et lui plaqua une main sur la bouche. Il le porta dans le wagon-lit et le jeta dans un compartiment.

Avant que Jeremiah ait le temps de se relever, l'homme le renvoya à travers le compartiment d'un revers de main. Il ne parut faire aucun effort mais Jeremiah eut l'impression que tous ses os étaient cassés.

— Si tu cries, je te tue, menaça l'homme.

Il tourna lentement autour de l'enfant gémissant. Pendant plusieurs minutes, il l'examina en silence. Puis :

— Tu es un enfant exceptionnel.

Il s'exprimait également, sans cet accent traînant et nasillard de la montagne auquel Jeremiah était habitué.

— Que fais-tu dans ce train ? Où vas-tu ?

— À Dover City.

— Cette femme est ta mère ? demanda l'homme en tournant la tête vers l'autre voiture.

— Non. Mes parents sont morts, répondit Jeremiah et il fondit en larmes. Je les ai tués !

Les paupières de l'homme s'abaissèrent et il sourit légèrement.

— Bien, murmura-t-il. Est-ce que quelqu'un sait ce que tu peux faire ?

Jeremiah, dérouté, bredouilla.

— La neige. Le garçon dans le couloir. Des choses comme ça, précisa l'inconnu.

Jeremiah secoua la tête.

— Tu sais, si quelqu'un apprend ce que tu fais, on te tuera.

Les tremblements de Jeremiah augmentèrent.

— Je ne le ferai plus ! Plus jamais !

L'homme éclata de rire.

— Tu sais aussi bien que moi que tu ne peux pas contrôler cette... ce talent. Tu dormais quand tu as provoqué la tourmente de neige. Et arrête de pleurnicher ! cria-t-il en serrant douloureusement l'épaule de l'enfant. Ça peut seulement être dirigé. Et utilisé. Oui, ton talent pourrait se révéler extrêmement utile.

— Au foyer de Dover City, ils vont me mettre en prison, n'est-ce pas ?

L'homme sourit, d'un sourire onctueux et sournois.

— Mais tu n'arriveras jamais à Dover City. Notre rencontre a définitivement et inexorablement décidé de ton avenir. Tu seras riche. Tu seras libre de faire tout ce que tu veux sur terre. Tu auras une vie à la fois unique et invincible. Et, bien guidé et discipliné, tu me seras d'un secours inestimable.

— Qui êtes-vous ? demanda le gamin, qui ignorait la moitié des mots que venait de prononcer l'inconnu.

— Je suis le Maître !

Sur ce, il brisa la vitre de la fenêtre, prit le garçon dans ses bras et se jeta avec lui dans le froid, où ils roulèrent sur la pente neigeuse couverte de ronces pendant que le train filait et disparaissait.

Les vagues venaient s'écraser près du pied des palmiers. Marée haute. Le Hollandais était dans la même position depuis des heures. Il attendait. Un observateur aurait pu penser qu'il se reposait mais le Hollandais ne se reposait jamais. Il attendait, c'était différent.

La porte s'ouvrit après qu'on eut frappé légèrement et un homme brun, trapu, en tenue de marin élimée, entra en portant un coffret de laque rouge.

— C'est pour quoi faire, ça ? demanda le Hollandais.

Le muet le regarda avec attention, en observant le mouvement des lèvres. En s'inclinant légèrement, il remit le coffret au Hollandais, puis il transmit, par gestes rapides, un message qui fit frémir le

Hollandais de la tête aux pieds.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il alors que le muet dessinait en l'air une longue barbiche.

Deux hommes, un grand Blanc jeune et un vieil Oriental. Le muet s'inclina encore, prit sur une table une plume d'oie et une feuille de papier et écrivit laborieusement :

ILS SONT VENUS.

Il remit le papier au Hollandais, s'inclina derechef et quitta la pièce, baignée dans la pénombre à part la clarté de la pleine lune tropicale. Le Hollandais contempla le coffret de laque et ordonna à ses mains de cesser de trembler. Quand elles se calmèrent, il lança le coffret en l'air, leva le poing droit et, d'un mouvement délicat du bout de ses doigts il le brisa en mille morceaux.

Une enveloppe tomba de la boîte où elle était enfermée depuis de longues années et voltigea dans les mains du Hollandais.

— Enfin ! murmura-t-il en serrant l'enveloppe contre son cœur.

Il se leva et sentit se briser les chaînes de toute une vie. Il alla à la porte, remit l'enveloppe au muet qui attendait et lui dit :

— Porte ceci à l'homme qui s'appelle Chiun.

Quand son serviteur eut disparu, le Hollandais se dirigea à travers son château vers une salle possédant un panneau secret donnant dans une minuscule pièce carrée, noire, occupée par un petit autel d'ébène. Le Hollandais s'y agenouilla.

— O Maître des Ténèbres, chuchota-t-il, merci d'avoir livré ces hommes entre mes mains. Leur arrivée est prématurée mais je promets de ne pas te décevoir. Ta volonté est la mienne. Je marche à la mort sans peur. Tu seras vengé.

L'attente était terminée.

CHAPITRE I I

Il s'appelait Remo et il faisait des « plats ». Ça finissait par faire mal, de plonger de plus de douze mètres, du haut d'une falaise, pour tomber à plat ventre dans les eaux peu profondes et hérissées de récifs de la Baie de l'Embouchure.

— Non ! Non ! glapit Chiun de la plage, en agitant les bras. Reviens. Reviens immédiatement !

Chiun était vêtu d'un costume de bain 1920, rayé rouge et noir, qui lui tombait aux genoux.

Remo pataugea dans l'eau qui lui arrivait aux mollets : il avait l'abdomen rouge vif.

Chiun croisa les bras et secoua la tête, ce qui fit danser à la brise comme un fanion sa barbichette blanche et ses légères mèches.

— Honteux, dit-il en pointant un ongle démesuré sur le ventre écarlate de Remo. Tu es trempé. Tu entres dans l'eau comme une pierre.

— Allez dire ça à mon ventre. Il se fait l'effet d'une tomate qui a été tirée par un canon. Il n'y a que trente centimètres d'eau !

— Vingt de plus qu'il ne t'en faut, répliqua le vieil Oriental, ses yeux noisette minces comme de petites fentes au-dessus de ses joues parcheminées. Le Mur Volant doit être exécuté avec légèreté, comme une mouette rasant les flots. Cette plongée a été perfectionnée dans mon village de Sinanju, en Corée. Les enseignements de Sinanju sont peut-être trop rigoureux pour les hommes blancs mous.

— Chiun ! Je vis pour Sinanju. Mais je n'y peux rien. Je ne suis pas vous. Mon ventre rougit quand je tombe sur un récif de corail à cent cinquante à l'heure. Et d'abord, nous sommes censés être en vacances.

— Si tu as tellement besoin de repos que tu ne peux pas pratiquer tes exercices, je te conseille de rester au lit, déclara Chiun et il renifla. Ce soleil des îles ne peut pas être bon pour la santé. Il est trop chaud.

Remo comprit soudain et une lueur passa dans ses yeux noirs comme la nuit.

— J'y suis ! Vous râlez parce que Smitty nous a envoyés ici en vacances, alors que nous pourrions lézarder sur les côtes rocheuses et glaciales de Sinanju. C'est ça ? Hein ? Hein ?

Chiun haussa les épaules.

— Que peut-on attendre d'un homme blanc ? L'empereur Smith a peut-être estimé que tu n'as pas été assez excellent, lors de notre dernière mission, pour mériter un séjour à Sinanju. Cet endroit désolé plein de soleil est peut-être ton châtement, pour te punir de ta paresse et de mal exécuter les exercices recommandés parle Maître de Sinanju.

— Sint Maarten est une des plus belles îles du monde, affirma Remo, l'air buté.

C'est autrement chouette que cette espèce de carrière de pierre minable que vous appelez votre patrie.

Chiun se hérissa et le nuage de fins cheveux blancs voltigea.

— Comment oses-tu insulter le nom de mon village !

— La dernière fois que nous avons mis le pied dans ce trou puant, les clowns du coin ont tenté de m'assassiner.

— Ils t'avaient peut-être vu exécuter le Mur Volant. Hé, hé, hé, gloussa Chiun en levant la main vers la falaise d'où Remo avait plongé. Hé, hé. Le Mur Volant. Plutôt la Poubelle Volante ! Hé, hé.

Et il se frotta l'estomac par pénible dérision.

— Ma foi, ils n'ont pas non plus déployé le tapis rouge pour vous. Après tout l'or que vous leur avez envoyé, ils ont tous pris le parti de Nuihc contre vous. Il se faisait appeler le Maître de Sinanju et ils le croyaient !

Chiun frémit un peu au douloureux souvenir.

Une coutume millénaire obligeait le Maître de Sinanju à faire vivre son village grâce à ses gains d'assassin – le meilleur assassin de l'histoire du monde – car la Maison de Sinanju était la source solaire de tous les arts martiaux. Chiun respectait cette coutume depuis près de 80 ans. Mais Nuihc, son neveu, s'y soustrayait. Malgré ses beaux discours aux villageois de Sinanju, Nuihc était un homme épouvantable, cupide, qui avait vécu toute sa vie dans le déshonneur et comptait vendre le village aux communistes nord-coréens, dès qu'il aurait usurpé la fonction de Maître de Chiun. La mort était trop bonne pour lui mais la mort l'avait pris quand même.

— Tout cela, c'est du passé, dit paisiblement Chiun. Tu as beau

dire, mon village de Sinanju est ravissant au printemps. Allons, Remo, viens. Je vais te montrer le Mur Volant.

Remo marcha avec Chiun jusqu'au bord de l'eau et regarda le petit vieillard escalader la façade à pic de la falaise comme une araignée gaiement rayée. Il adorait le vieil Oriental qui, à plus de 80 ans, accomplissait encore ses missions de mort pour nourrir son village ingrat. À ses yeux Chiun était Sinanju, l'incarnation de toute la grandeur de l'entraînement de Sinanju. Remo l'observa bien. Il voulait apprendre le Mur Volant.

La minuscule silhouette au sommet de la falaise s'élança du bord sans hésitation. Elle poursuivit sa trajectoire comme un projectile, tout droit sur une quinzaine de mètres avant de descendre. On aurait dit un bel oiseau bigarré quand Chiun étendit les bras pour trouver les poches de courants tièdes du vent. Il descendit en décrivant une courbe et se posa sans une éclaboussure sur l'eau peu profonde. L'élan de son vol l'entraîna en glissant au-dessus des coraux jusqu'à ce qu'il arrive à deux doigts de Remo. Puis il se releva : il y avait à peine une étroite bande d'humidité le long de son costume de bain. Même le dos de ses jambes était sec.

— C'était superbe, Chiun, dit Remo.

Les yeux de l'Oriental pétillèrent mais il bougonna :

— C'était juste bien, pour te démontrer le déplacement correct du poids. Je retourne à la maison, maintenant : pour des vêtements secs et une tasse de thé.

Il s'enveloppa dans un kimono de soie rouge brodé d'un grand dragon dans le dos.

— D'accord. Je veux encore essayer deux ou trois fois le Mur Volant.

— Tu exécuteras cet exercice dix fois, paresseux.

— Dix ? C'est le plongeon le plus dur que j'aie jamais vu. Personne ne peut faire ça dix fois sans se tuer.

— Ah ? Dans ce cas, nous nous reverrons au paradis. Ne manque pas de respirer pendant la descente courbe.

— Dix fois, marmonna Remo tandis que Chiun repartait vers la villa que leur employeur leur avait louée.

Remo trouvait bizarre que Smitty les ait envoyés à Sint Maarten. Smitty était certainement l'homme, le plus pingre du gouvernement des États-Unis. Allonger le fric pour une villa avec plage privée et femme de charge, c'était aussi étranger à Harold W. Smith que de manger de la pieuvre.

Mais Remo chassa ces considérations en arrivant vers le sommet de la falaise. Le bout de ses doigts le hissaient sur la paroi lisse tandis que ses pieds suivaient en glissant aisément. En haut, il vida son esprit de toute distraction, pour ne conserver que le souvenir du magnifique plongeon de Chiun et il prit son élan. Son corps, mieux musclé et superbement entraîné, plus que celui de n'importe quel athlète, fonctionnait maintenant sur automatique. Il glissa vers la mer grâce à des instincts développés par des années de travail. Ses bras se déplacèrent par réflexe, tâtant les courants, et ils se rabattirent lentement en arrières quand il entama la lente descente en courbe. L'eau le caressa doucement et il vit, à quelques centimètres au-dessous de lui, un banc de poissons-anges nageant entre les récifs de corail qui déchiquetteraient un plongeur normal. Comme un hors-bord il fila vers la plage et sortit de l'eau presque sec.

J'y suis arrivé ! J'y suis arrivé ! exulta-t-il.

— Encore neuf fois, fit la voix aiguë de Chiun dans la villa.

Remo était allongé au soleil, les yeux fermés, chauffant ses muscles au grand midi.

Les dix plongeurs avaient été assez épuisants mais il avait refait l'exercice quatre fois, pour faire bon poids. Maintenant, il ne voulait que dormir.

Son passé lui revint par bribes : cela lui arrivait souvent au moment de s'endormir.

Ses années d'orphelinat, son entraînement de policier à Newark, l'incroyable machination qui l'avait fait arrêter pour le meurtre d'un revendeur de drogue qu'il n'avait pas tué, le sensationnel procès truqué qui le présentait comme un exemple de brutalité policière, ses jours au quartier des condamnés à mort...

C'était une vie dégueulasse. Et puis une autre machination, perpétrée par Harold W. Smith, qui avait manigancé en premier lieu tout le foutu merdier : la chaise électrique qui ne marchait pas. C'était complet.

Une fausse mort pour un faux crime. Seulement personne ne savait que la mort était bidon, à part Harold W. Smith (qui tirait les puissantes ficelles de son bureau plein d'ordinateurs, caché dans le sanatorium de Folcroft, à Rye, dans l'État de New York), un autre homme fort commodément mort peu de temps après l'électrocution et, au bout de quelques jours d'inconscience, Remo lui-même.

Le tout bien propre et bien enveloppé. Le Président des États-Unis avait voulu le bras vengeur d'un seul homme, pour une organisation

illégal, CURE, consacrée à la lutte contre le crime sans se soucier de la Constitution. Smith avait fourni Remo : un homme sans famille et officiellement mort.

Smitty avait choisi Chiun, le Maître de l'antique Maison de Sinanju, pour transformer Remo, un jeune flic sans méchanceté en une parfaite machine à tuer. Toutes les pièces s'emboîtaient parfaitement. Il y avait peu de place pour l'erreur, parce que toute erreur signifierait la destruction instantanée de CURE. Si Smith laissait échapper le secret de CURE, sa mort suivrait aussitôt grâce à une petite fiole de poison conservée dans le sous-sol de Folcroft. Si c'était Remo, Chiun avait l'ordre de le tuer à la réception de l'ordre de Smith. Quant au Président, il devait transmettre le secret de CURE à son successeur à la Maison-Blanche.

Remo n'avait pas aimé tout ça. Il ne voulait pas être entraîné par l'irascible petit Oriental, pour commencer, il n'aimait pas le secret et les mystères de Smith et de CURE et il n'aimait pas du tout gagner sa vie en tuant des gens. L'Amérique continuerait de vivre, après tout, même s'il y avait un tas de crimes impunis, même si la Constitution, écrite pour d'honnêtes gens, était manipulée par des fripouilles qui dépouillaient les honnêtes gens en restant à l'abri de la Constitution. Remo ne voyait pas la nécessité de CURE.

Et puis le Président des États-Unis avait été assassiné. L'homme qui avait conçu CURE comme dernier recours pour maîtriser le crime était lui-même détruit par le crime et c'était alors que Remo avait enfin compris l'importance de CURE.

Remo sentit une ombre passer sur ses paupières closes. Il ouvrit les yeux et eut la vision d'une paire de seins magnifiques à peine dissimulés par un mini soutien-gorge violet.

— Vous allez brûler, ici, dit la personne aussi généreusement pourvue, avec un charmant accent chantant.

— Pardon ?

Elle appuya un doigt sur le bras de Remo.

Quand elle le retira, il resta une tache blanche dans un champ rose vif.

— Le soleil, dit-elle en montrant le ciel. Vous allez vous brûler la peau. Il faut rentrer sinon les coups de soleil seront terribles.

Remo cligna des yeux pour mieux regarder la fille. Elle était ravissante, avec de longs cheveux auburn cascade d'un petit chignon au sommet du crâne. Elle avait des yeux vert bouteille, pétillants de malice sous de longs cils noirs. Sa bouche était charnue, brillante, et elle était merveilleusement bronzée.

— Pas de marques de maillot de bain, dit finement Remo. Vous avez l'air d'une touriste expérimentée.

— J'habite ici, répondit-elle et elle tendit la main. Je m'appelle Fabienne de la Soubise.

— Remo Willians.

— Vous êtes américain ?

— Oui.

— Moi, je suis française, mais ici dans l'île nous sommes tous des Maartenais. Bienvenue chez nous.

Elle sourit et serra la main de Remo. Elle voulut dégager la sienne mais il se leva avant qu'elle le lâche.

— Dites-moi, puisque nous avons tant de points communs, si on se revoyait ?

D'un coup d'œil discret, elle détailla le corps de Remo : les hanches étroites, les jambes de danseur, les épaules puissantes, les poignets épais. Il avait une belle tête, très virile, des yeux noirs profondément enfoncés, des sourcils droits, un nez de même, des pommettes saillantes et la mâchoire volontaire. La bouche était bien dessinée. Un homme, un vrai. Mais sûrement un homme à femmes, au lit.

— Bien sûr, dit-elle. Vous pouvez venir à la maison ce soir ?

— Ce soir ? Avec...

Un tintamarre de casseroles, rageur, tourna l'attention de Remo vers la cuisine de la villa, d'où une grosse Noire en madras venait de surgir en tapant sur une poêle avec une cuillère en bois.

— Vous ! rugit-elle en descendant vers eux d'une démarche de canard. Je vous croyais déjà rentré. Ça fait plus d'une heure que vous êtes là dehors ! Vous allez frire. Tous les Blancs sont bien pareils...

— Bonjour, Sidonie, murmura la fille en souriant.

— Fabienne ! cria la grosse cuisinière en tapant avec sa cuillère sur le bras de Remo.

Qu'est-ce que c'est, ces façons de parler à une gentille demoiselle des îles comme Fabienne ? Vous allez lui donner des idées du continent et elle nous quittera !

Elle s'approcha de Fabienne et lui plaqua un gros baiser mouillé sur chaque joue.

— Je viens à peine de faire la connaissance de Remo. Il m'a l'air d'un parfait gentleman.

La femme de charge cligna de l'œil à Remo.

— Lui ? Pas mal pour un Blanc.

Remo pinça l'énorme arrière-train et elle lui donna un nouveau coup de cuillère.

— Hé, s'exclama Remo. Si vous comptez me gâcher la vie pendant quinze jours, je réclame un cessez-le-feu.

— Je voudrais bien la gouverner, votre vie ! Et vous faire un peu manger proprement : gronda-t-elle et elle se tourna vers Fabienne pour lui dire, du moins à ce que Remo crut comprendre : Hi ho hihi da bo wa ti nomiha.

Fabienne rit avec bonne humeur et répondit :

— Hey ho ha ki hi hou di hohinou.

— Pardon ? fit Remo.

— Sidonie dit que vous ne mangez que du riz sauvage et du thé.

Remo prit un air bêtement penaud.

— Oh, pas tant que ça. Je mange aussi d'autres choses : Du canard, des fois. Un peu de poisson...

— Cru, il le mange ! s'exclama Sidonie avec dégoût. Ces Américains fanatiques, toujours avec des idées de diététique, va savoir !

Fabienne reprit la main de Remo.

— Et moi : je lui ai dit que je fais cuire du très bon riz sauvage. J'aime aussi le poisson cru.

— C'est vrai ?

— Venez me voir ce soir. Mon chauffeur sera ici à sept heures, mais prenez le temps que vous voulez.

— Je serai prêt à sept heures, assura Remo.

Ravi, il la regarda s'éloigner de la belle démarche sportive d'une petite fille riche élevée dans le tennis et l'équitation.

— Maintenant vous rentrez à la maison, morigéna Sidonie. Le vieux monsieur, il est déjà dans sa chambre, il regarde la télé. Votre déjeuner est prêt.

Elle fit asseoir Remo à la grande table de bois de la cuisine, posa devant lui un plat de riz sauvage et une tasse de thé vert et se servit un grand gobelet de rhum brun, avant de poser sa masse sur une chaise à côté de lui.

— Pas mal, approuva Remo après avoir goûté le riz mais Sidonie

grogna. Quelle langue parliez-vous là, avec Fabienne ?

— Ça, c'est le papiamento. La langue d'ici.

— Je croyais que la langue du pays était l'anglais.

— Oh, nous parlons tous anglais. Et aussi français et hollandais, un peu d'espagnol.

L'île est tellement mélangée, avec tous les Européens qui viennent nous la voler, ils nous ont appris tous à parler comme eux. Et nous les avons mélangées, toutes leurs langues, pour faire le papiamento. C'est facile, et puis les Blancs ne comprennent pas.

— Fabienne est blanche.

— Elle, pas pareil. Elle a été ici toute sa vie. Son papa, c'était un grand monsieur. Mort, à présent, ajouta-t-elle tristement.

— Récemment ?

— Deux ans. D'abord, il devient marteau, et puis il meurt.

Elle vida son verre d'un trait et le remplit du même alcool aux vapeurs fortes.

— Des années, j'ai travaillé pour monsieur de la Soubise. Une fois, il m'a emmenée à Paris.

— C'est là-bas que vous avez appris à boire comme ça ?

— Oh ça, c'est du pur rhum de l'île. Bon pour la digestion. Et pour l'amour !

Non sans difficulté, elle se leva et tourna autour de la cuisine, en époussetant vaguement.

— Mais Fabienne, c'est une demoiselle. Gentille. Toujours un mot gentil, toujours un sourire : même maintenant qu'elle a perdu tout son argent.

— C'est drôle, je la prenais pour une fille riche.

— Oh, son papa, dans le temps, il était très, très riche. Mais il est devenu marteau, dit Sidonie en se vissant la tempe. Il change son testament. Tout, il a tout laissé, les chantiers navals, tout, au Hollandais. Et monsieur, il le connaissait même pas le Hollandais ! Marteau, je vous dis.

— Qui est le Hollandais ? demanda Remo.

— Lui pas bon, très mauvais. Il habite là-haut sur le Mont du Diable, dans le vieux château. Marteau, lui aussi.

— Ma foi, dit Remo en riant, il est probable que le vieux monsieur était heureux de trouver une âme sœur.

— Faut pas parler du Hollandais à Fabienne. Ça la met sens dessus dessous. Il lui a pris tout son argent et deux ans, ça fait maintenant deux ans, qu'elle se bat avec les juges pour essayer de le récupérer. Elle est toute retournée, pauvre bébé.

— Elle ne peut pas être si pauvre que ça. Elle a un chauffeur.

— Oh ça, c'est que Pierre, dit Sidonie avec mépris. Il ne coûte rien. Pierre, il ferait n'importe quoi pour un dollar. Faut pas lui parler non plus. Cette île, les gens sont curieux et Pierre a une grande gueule.

— D'accord, d'accord.

— Faut écouter Sidonie, enfant, comme ça vous serez bien ici.

Elle rit et pinça la joue de Remo entre deux gros doigts chocolat.

Les pas résonnèrent en s'avancant comme une colonne de tanks Sherman. Comment un être d'une délicate sensibilité dont l'unique plaisir au crépuscule de sa vie était le spectacle des belles histoires d'amour pur présentées dans les émouvants drames de l'après-midi, pouvait-il se concentrer sur les vicissitudes de l'existence alors que dix mille géants tapaient des pieds sous sa fenêtre ?

Chiun bondit et éteignit le Betamax, qui passait un épisode de 1963 de *Ainsi tourne la planète*.

— Dehors ! hurla-t-il au monde en général. Hors de ma présence, immédiatement, bruyant sacripant, ou...

Deux yeux las sous un panama vieux de vingt ans le regardèrent, au-dessus de l'appui de la fenêtre.

— Empereur Smith, dit Chiun en s'inclinant obséquieusement devant l'homme qui envoyait le tribut d'or annuel par sous-marin au village de Sinanju. Mon cœur palpite au grand honneur que vous me faites.

Ses yeux noisette se tournèrent un instant avec nostalgie vers l'écran éteint. *Ainsi tourne la planète* était infiniment plus passionnant que Harold W. Smith, même durant la publicité.

— Puis-je... puis-je entrer ? demanda Smith avec une incomparable gravité alors que sa tête, encadrée par la fenêtre, se tournait avec méfiance dans toutes les directions.

— À votre service, ô estimé empereur, dit Chiun en gémissant à part lui.

La figure de Smith qui ressemblait à un citron pressé évoquait incontestablement les affaires sérieuses. Il essaya de grimper par la fenêtre et grimaça tout en cherchant un point d'appui du bout de sa

chaussure à semelle épaisse. Chiun lui tendit une main. Une légère torsion d'un poignet oriental et Smith exécuta un vol plané par-dessus le Betamax pour atterrir dans le coin sur un gros coussin.

Avec un sourire plein de respect onctueux, Chiun poussa le téléviseur vers la porte sur sa table roulante.

— Un instant, digne et honorable empereur. Je vais convoquer Remo en votre auguste présence...

— Non, chuchota Smith d'une voix pressante en se redressant péniblement pour adopter son attitude habituelle de froide sévérité. Remo s'entretient dans la cuisine avec la femme de charge. C'est pourquoi je suis passé par ici, au lieu de frapper à la porte. Je ne dois parler qu'à vous seul.

Les yeux de Chiun s'illuminèrent.

— Je comprends, ô Majesté, dit-il d'un air complice. Une mission particulière et secrète... pour un autre gouvernement, peut-être ?

Il cligna de l'œil et Smith s'agita quelque peu.

— Chiun, nous travaillons pour les États-Unis.

— Les gouvernements viennent et disparaissent dans la nuit. Mais un bon assassin est un trésor éternel. Cependant, je ferai ce que me dictera votre volonté, ô empereur...

— Très bien. Je comptais là-dessus.

— ...dès que nous nous serons entendus sur d'honorables et justes honoraires pour ma mission. Vingt mille dollars en or, peut-être...

— Celle-ci fait partie de notre contrat initial, Chiun.

— Ah...

Les yeux du vieil Oriental dérivèrent du côté du Betamax éteint. Smith fit nerveusement tourner son chapeau entre ses mains.

— Je vais tout vous expliquer aussi vite que je pourrai, avant que Remo n'arrive.

— Je vous en prie, murmura Chiun en étouffant un bâillement.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous ai envoyés tous les deux ici, à Sint Maarten, pour vos vacances.

— Pas du tout, répondit Chiun en feignant l'indifférence. Si vous n'avez pas jugé bon, dans votre grande sagesse, d'exaucer l'unique vœu d'un vieillard de revoir son village de Sinanju...

Il ferma les yeux, avec un haussement d'épaules expressif.

— J'en avais l'intention mais il s'est passé quelque chose.

D'une poche de sa veste, Smith tira une grande enveloppe contenant plus d'une dizaine de photos. Il les feuilleta et en tendit une à Chiun. Elle représentait un grand bateau avec une grue sur le pont, hissant hors de l'océan un long coffre métallique rectangulaire.

— Un dragueur américain a repêché ce conteneur près d'ici, au large de cette île.

— Ah ? C'est très intéressant... Avez-vous eu par hasard le privilège d'observer les beaux drames de l'après-midi à la télévision ? demanda Chiun et il courut au Betamax. Peut-être, si nous avons de la chance, le docteur Rad Rex apparaîtra dans *Ainsi tourne la planète*...

— Chiun ! Vraiment !

Trop tard. Chiun avait déjà poussé le bouton magique qui ramenait dans la pièce le Dr Rad Rex et la pauvre Mrs Wintersheim souffrante, juste au moment où Mrs Wintersheim révélait son coupable secret, concernant le mariage de sa fille avec Skip, le pédicure de Carl Aberdeen. Le vieux Coréen s'installa devant le petit écran avec un sourire béat, en articulant des lèvres les mots qu'il avait entendus mille fois.

Passant une main sur ses yeux, Smith alla s'accroupir à côté de lui.

— Chiun, le conteneur de cette photo que je viens de vous montrer était plein de plus de cent cadavres d'hommes impossibles à identifier.

— Tss, tss, fit Chiun.

— Ils avaient été assassinés !

— Ce que c'est que de nous, quand même, murmura Chiun.

Smith ferma fortement les yeux. Rapidement, il prit une autre photo.

— Je crois que Remo les a tués, dit-il.

Chiun hocha la tête.

— Ils l'avaient peut-être offensé.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de regarder celles-ci ? demanda Smith en lui fourrant sous les yeux toute la liasse.

Avec un soupir, le vieux monsieur tourna d'abord la tête, puis les yeux vers les photos.

Lentement, il tendit la main et éteignit la télévision.

— Remarquable, dit-il.

— Je pensais que vous reconnaîtriez le style.

— Ces attaques étaient presque parfaites. Oh, un peu de négligence du côté de la troisième vertèbre, là, par exemple, et ici un peu de lenteur... mais des détails, de simples détails. Dans l'ensemble, de l'excellent travail. Je vous félicite, ô empereur.

— De quoi ?

— De votre très astucieuse perception des progrès de mon élève. Vous voulez lui accorder une décoration ?

Smith s'éclaircit la gorge.

— Ce n'était pas précisément à cela que je pensais.

— Ah ? fit Chiun et il se frappa le front.

Mais bien sûr ! Vous êtes un homme d'une grande sagesse, empereur Smith. Mille mercis, ô illustrissime. Je la porterai avec une grande fierté et beaucoup d'humilité.

— Vous porterez quoi ?

— Ma décoration, naturellement. Seul un être aussi parfait et clairvoyant que vous songerait à récompenser l'élève en honorant le professeur. Je suis profondément touché par ce tribut.

— Vous ne comprenez pas, Chiun ! Je n'ai jamais envoyé Remo en mission dans ces îles.

— Et alors ? Un assassin possédant les talents que j'ai enseignés à Remo peut aussi bien tuer ici que n'importe où.

— C'est ce que je craignais, marmonna Smith, les traits de plus en plus tirés et hagards. Je vous en prie, Chiun, écoutez-moi. Je n'ai guère de temps et je dois vous expliquer quelque chose. Si Remo n'a pas tué tous ces hommes en mission, alors il les a tués de son propre chef, pour son propre compte. Vous savez que je ne peux le permettre. Cela fait partie de notre contrat.

Le sourire de Chiun disparut.

— Peut-être voulait-il simplement s'entraîner ? hasarda-t-il.

— Peu importe la raison. Si Remo s'est lancé dans une virée mortelle, il doit être arrêté.

— Oui, murmura Chiun. C'était notre accord.

— Et vous devez y mettre fin.

Lentement, le vieux Coréen hocha la tête.

— Cela devrait être fait à un moment approprié, sans témoins. C'est pourquoi je vous ai loué cette villa. Vous devrez supprimer le... euh...

Chiun leva une main pour imposer silence.

Au bout d'un moment, Smith se releva péniblement : laissant le vieux maître assis, le dos voûté, la tête baissée.

— C'est la fin pour nous tous, dit Smith d'une voix brisée. Une fois que vous m'aurez fait votre rapport à Folcroft, vous serez renvoyé à Sinanju et...

Il était inutile d'expliquer que la mort de Remo signifierait la fin de CURE, puisque Chiun n'avait jamais su ce qu'était son employeur, en dehors de Harold W. Smith.

Et il n'était pas nécessaire de préciser que la vie de Smith prendrait fin en même temps que celle de Remo, dans le sous-sol du sanatorium de Folcroft. En fait, il n'y avait plus rien à dire. Discrètement, Smith retourna vers la fenêtre. Alors qu'il ôtait son chapeau en prévision de sa sortie, Remo entra dans la pièce.

— Smitty ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Euh... je suis en vacances. Avec ma femme. À Saba, euh, l'île voisine.

Smith n'avait jamais bien su mentir. Il hocha brièvement la tête et se dirigea vers la porte.

— Hé là, une seconde ! Vous avez tous les deux l'air des premiers de la classe à l'école des croque-morts. Qu'est-ce qui se passe ?

Smith secoua la tête, toussota et dit au revoir sans regarder les deux autres : Chiun était assis par terre, immobile : tête basse.

— Ah, j'oubliais, dit Smith en tirant de sa poche intérieure une enveloppe jaunie qu'il posa : à côté ! de Chiun. C'était sur votre paillason mais j'ai vu le vent l'emporter dans les buissons. J'ai cru bon de vous la remettre moi-même avant qu'elle se perde.

Il porta une main à son chapeau et s'en alla.

— Qu'est-ce qui a bien pu arriver à Smitty ? dit Remo en riant. D'abord il nous installe dans le luxe, et puis il vient ici en vacances. Ce vieux grigou n'a pas pris de vacances depuis quinze ans et la dernière fois, c'était pour aller voir l'oncle de sa femme dans l'Idaho...

Chiun n'écoutait pas. Retenant sa respiration, il tendait lentement la main vers l'enveloppe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Remo. Vous ne vous sentez pas bien, petit père ?

Remo s'empara de l'enveloppe et la haussa à deux mains à la lumière. Elle portait, en anglais et en coréen, le nom de Chiun, écrit au pinceau en traits noirs épais. Fébrilement, le vieillard l'ouvrit et en

arracha une seule feuille de vieux papier de riz translucide.

Sur ce, Chiun fit une chose si bizarre, si terrifiante et qui lui ressemblait si peu que Remo n'en crut pas ses yeux. Le vieux Coréen se leva d'un bond, sauta sur Remo et le serra convulsivement entre ses bras frêles.

— Qu-quoi ? bégaya Remo ; Petit père ! Ça va ?

Chiun ne répondit pas et continua de le serrer sur son cœur.

— Je sais, mes plongeurs étaient plutôt bons, sans fausse modestie, mais... Allez, Chiun, vous ne m'avez pas habitué à ça. Dites, c'est l'enveloppe, hein ? Qu'est-ce que vous avez reçu ? Une lettre d'admirateur de Sinanju ? C'est ça, hein ? Une lettre d'admirateur ?

Toujours pris dans l'étreinte de son maître, Remo tourna la tête pour voir la feuille de papier. Il y avait trois caractères coréens soigneusement dessinés.

— Qu'est-ce que ça dit, Chiun ?

Chiun le lâcha enfin.

— Ça dit « Je vis encore ».

Remo sourit à demi, en s'efforçant de partager la joie de Chiun.

— Je vis encore ? C'est ça ?

— C'est le message. Je vis encore.

— Eh bien, c'est épatant ! Bonne nouvelle ! Je suis bien content de l'apprendre. Qui vit encore ?

— Peu importe.

Chiun glissa le papier dans sa manche de kimono.

— Enfin, qui que ce soit, je suis heureux que ça vous fasse autant de plaisir. Je pensais que peut-être nous pourrions visiter un peu l'île, avant la nuit...

— Tu vas exécuter encore dix Murs Volants, déclara sèchement Chiun.

— Quoi ? Je viens d'en faire quatorze !

— Quatorze des exemples les plus lamentables du Mur Volant que j'aie jamais eu malheur d'observer. Ta descente était trop abrupte d'au moins un empan.

— Ce n'est pas vrai ! Vous ne regardiez même pas...

— Dix, ordonna Chiun. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Remo traîna les pieds vers la porte.

— Si jamais je vous redemande...

— Dix !

Une fois la porte fermée, le vieux Coréen sourit.

CHAPITRE III

Il y avait six femmes dans la salle, deux blondes, trois brunes et une Asiatique. Toutes étaient nues et leurs corps luisaient dans la lumière tamisée alors qu'elles étaient vautrées sur les coussins jonchant le sol.

Il n'y eut pas de petits cris de courtisanes quand le Hollandais entra : ces démonstrations l'irritaient. Il saisit la main de la première fille, une blonde. Elle avait la bouche molle, alors qu'elle le caressait machinalement, il vit ses pupilles contractées, sous les lourdes paupières.

Brutalement, il lui leva le bras gauche vers la lumière et vit tout de suite les traces de piqûres. Une droguée. Elle serait renvoyée dès le lendemain. Il ne tolérait pas la drogue chez ses femmes. Ça leur vidait la tête. Elles ne lui serviraient plus à rien, sinon à assouvir sa passion.

Il repoussa la blonde qui resta là où elle était tombée. Puis il saisit la suivante par les cheveux et lui renversa la tête en arrière pour lui soulever les paupières et voir si elle présentait les mêmes symptômes. Quand il eut constaté qu'elle était dans son état normal, il la jeta par terre. Elle se soumit en silence tandis que les autres, bâillant d'ennui, attendaient leur tour.

Il en prit ainsi quatre à la suite, avec une telle violence et une telle énergie qu'il ruissela bientôt de sueur et que ses nerfs devinrent tendus et sensibles comme des fils électriques à haute tension.

L'Asiatique supporta ses coups de reins avec une docilité stoïque, ses yeux en amande voilés et impassibles.

— Tu es une tigresse, dit-il en français, la langue maternelle de la fille.

Il ne voulait dans son château personne qui parle l'anglais, pour mieux préserver son intimité. Le Hollandais parlait lui-même huit langues, plus le langage mystérieux des signes qu'il employait avec son serviteur sourd-muet, afin d'être toujours au courant de tout.

Quand il eut fini, il était en feu. Tout nu, il laissa la fille

pantelante et sortit dans une petite cour. Des mannequins de paille étaient alignés dans le fond. Il commença par exécuter les divers exercices qu'il avait appris quand il était enfant. Il avait maintenant vingt-quatre ans ; depuis quatorze ans, il maîtrisait les exercices difficiles.

Après s'être tenu assez longuement en équilibre sur trois doigts les pieds en l'air, il bondit en trois sauts périlleux vers les mannequins dressés comme des sentinelles. D'un seul coup du tranchant de la main, il fit sauter la tête du premier, qui était fixée au corps par un madrier de dix centimètres d'épaisseur. Avec les coudes, il arracha les bras et les lourdes charpentes de bois volèrent en éclats sous les coups rapides comme l'éclair.

Il prenait les mannequins à tour de rôle comme il avait pris les femmes, rapidement, sans émotion et avec méthode. Quand il eut fini, la cour était couverte de paille, de sciure et d'éclats de bois. Le Hollandais était maintenant en pleine forme, les muscles chauffés, l'esprit tendu comme une bête fauve.

Jamais il n'avait appris à contrôler cette chose effroyable et sauvage dans son cerveau, qui n'avait d'autre soupape que la destruction. Peut-être était-ce impossible à contrôler. Il y avait eu quelques cas semblables à peine, dans toute l'histoire de l'humanité, et ces rares spécimens avaient passé leur vie enfermés, sous l'œil craintif des savants. Ils avaient vécu comme des rats dans des cages de laboratoire.

Le Maître avait pris soin que Jeremiah ne subisse pas leur sort. Lentement, il avait préparé le corps du jeune garçon pour qu'il devienne aussi mortel que son esprit. La combinaison des deux devait l'aider à conquérir le monde.

Mais la mort avait surpris le Maître avant que le garçon ne soit adulte et son meurtre n'avait pas été vengé. Le Hollandais s'était alors entraîné seul et avait attendu sa vingt-cinquième année, l'âge où, selon le Maître, il serait prêt à assumer la responsabilité de son destin et à devenir un homme dans le monde de son Maître.

— Il n'y en a que deux autres sur terre pour m'égaliser ! clama-t-il dans le silence de la cour. Deux hommes capables de rivaliser avec moi par la force et l'adresse. Et même si je les affronte avant mon heure, ils seront morts avant la fin de la semaine parce qu'ils ne possèdent pas mon cerveau !

Pris de rage, il souleva un des blocs de bois tombé d'un mannequin et le lança très haut, par-dessus le mur, de la cour, au-delà des terres du château et hors de vue.

— Chiun rugit-il et sa voix se répercuta entre les quatre murs. Remo ! Vous vous êtes aventurés dans mon domaine pour y trouver la mort !

Il fut arraché à son délire tonitruant et au tumulte de son esprit par les aboiements d'un petit animal. Toute maîtrise de soi déjà perdue, il se retourna et ses yeux fous virent un chien courir à droite et à gauche dans la cour, en aboyant courageusement à cet homme que tous les animaux craignaient.

Les yeux du Hollandais suivirent le chien, qui se mettait à courir de plus en plus vite autour de la cour en haletant, la langue pendante, jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement.

Le Hollandais essaya de détourner son esprit du chien. Il appartenait à la jeune Asiatique, sa favorite. Mais il ne pouvait pas davantage apaiser la violence de ses pensées qu'il ne pouvait arrêter la marée. Il sentait la chose, la chose affreuse et honnie en lui qui ne lui accordait pas de repos depuis l'instant où il l'avait découverte, s'animer dans sa tête. Le chien devrait mourir d'une mort horrible et s'ajouter à la longue liste des victimes du Hollandais.

La pensée émergeait toute seule, rouge et boursouflée, les couleurs devenaient plus vives. Et puis un léger bruit de pas précipités brisa sa concentration et la fille, en longue chemise blanche, ses cheveux noirs volant derrière elle, se précipita dans la cour et prit le chien dans ses bras. Elle gémissait et ses mains tremblaient alors qu'elle caressait l'animal en prenant soin de ne pas regarder le Hollandais.

Mais la pensée s'était déjà formée. *Furoncles.*

Et soudain, la fille hurla et s'arracha ses vêtements, en proie à une frénésie grotesque. La chemise fut bientôt réduite en lanières ; le corps parfait se couvrait maintenant de plaies purulentes. Le chien s'enfuit à l'intérieur du château et la jeune Asiatique épouvantée porta les mains à ses yeux comme pour les arracher. Ses cris désespérés ne faisaient qu'aviver l'image de mort dans les yeux fous du Hollandais.

La fin approchait. Les genoux de la fille fléchirent et elle tomba en hurlant toujours.

À ce moment, la porte s'ouvrit et le muet apparut, le petit chien à ses pieds.

— Non ! rugit le Hollandais mais le muet ne pouvait partir.

Quand finirait l'horreur, la tuerie, la répulsion de lui-même ? Allait-il passer le reste de sa vie à tuer tous ceux qui osaient s'approcher de lui ? Allait-il devenir un monstre sans volonté, incapable de faire autre chose que de tuer ? Avec un effort si grand

qu'il crut que son cœur allait s'arrêter, le Hollandais se retourna lentement. Un pas, puis un autre, chacun plus difficile que le précédent... jusqu'à ce qu'il soit face au mur.

— Va-t'en, gronda-t-il d'une voix rauque.

Le muet courut dans la cour et souleva la jeune femme ensanglantée. Il la porta à l'intérieur, le petit chien gémissant sur ses talons, par la grande porte de chêne et de fer.

Le Hollandais se suspendit au faîte du mur et se cramponna, en sentant qu'il ne pourrait rester suspendu bien longtemps. Bientôt, il lui faudrait retourner, gouverné par le démon qui l'habitait, et tout ce qui se trouvait sur son chemin serait anéanti.

Quand il entendit le bruit sourd de la porte qui se fermait, la tension se calma un peu.

Un peu de force revint dans ses mains et ses jambes. Bondissant dans les airs, il sauta par-dessus le mur et courut vers la mer, dans les broussailles du Mont du Diable. Il plongea et nagea plusieurs kilomètres jusqu'à ce que son énergie commence à l'abandonner.

Très loin dans les eaux profondes de l'Atlantique, le démon s'apaisa. Le Hollandais se retourna sur le dos pour regarder passer dans le ciel les nuages flamboyants du couchant. L'air marin remplit ses narines d'une senteur d'iode. Son corps flottait sur les vagues, inerte, rafraîchi et calmé par l'eau tiède. Il serait si facile de rester là, maintenant, de se laisser couler vers les profondeurs marines, de s'attacher à un rocher et de laisser la vie s'échapper de lui et remonter à la surface avec l'air de ses poumons. La mort serait l'événement le plus heureux de sa vie...

Mais la mort était un luxe qu'il ne pouvait se permettre avant d'avoir terminé sa mission. Il avait fait une promesse au Maître et il devait la tenir. Remo et Chiun mourraient avant. Alors le Hollandais pourrait se reposer.

Lentement, il regagna la plage.

Quand il rentra au château, le muet l'attendait. Avec son impassibilité habituelle, il prépara le bain du Hollandais et lui servit son repas solitaire de riz et de thé. Quand il eut fini, le Hollandais dit :

— Merci, Sanchez.

C'était la première fois qu'il prononçait le nom du muet. L'expression de Sanchez ne changea pas mais le Hollandais crut déceler dans ses yeux, un bref instant, quelque chose comme de la pitié.

Il ne parla plus. Par signes, il demanda à Sanchez de procéder aux

préparatifs, dans le chantier naval. Il ne pouvait plus se permettre d'autres incidents chez lui. Les mannequins de paille ne suffisaient plus à contenir sa force. Il avait besoin de victimes vivantes.

Le muet s'inclina et sortit de la pièce.

Mon pouvoir devient terrifiant, pensa le Hollandais.

Bientôt je vais devoir entrer en contact avec le jeune Américain et le vieil Oriental, Chiun. L'heure approche.

Bientôt.

CHAPITRE IV

Pierre vint chercher Remo dans un camion Datsun rouge. Les ailes étaient cabossées et le hayon, qui ne fermait pas, claquait à chaque cahot sur les routes en lacets. Les deux phares étaient cassés.

— Est-ce que ce tacot est sûr ? demanda Remo.

— La voiture la plus sûre d'ici, affirma Pierre, ses dents blanches étincelant dans l'ébène de sa figure, et il tapota fièrement le tableau de bord écaillé tandis que la Datsun gravissait laborieusement une côte abrupte, près des plages occidentales. Quand j'ai un accident, je file. L'autre type... floc.

Et il rit avec une joie homicide.

— Est-ce que ce n'est pas illégal ? plaisanta Remo.

Pierre écarta négligemment cette objection.

— Pas grand chose illégal dans les îles. Tuer avec le pistolet, ça c'est illégal. Écraser avec la voiture, ça c'est légal, affirma Pierre en donnant un grand coup de coude dans les côtes de Remo. Bonne chose pour vous, Pierre a la grosse voiture, hein ? Remo rit jaune. Sur sa droite, tout en bas de la route escarpée, il aperçut un complexe industriel entouré d'un grillage électrifié hérissé d'écriteaux de haute tension en anglais, français et hollandais. Deux caméras de télévision, au sommet de grands pylônes de fer, surveillaient constamment les installations. Tout était brillamment illuminé par des projecteurs.

Ce système de sécurité paraissait déplacé, dans ce décor nocturne, tropical et primitif.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo.

— Ça, c'est les chantiers navals Soubise.

— Soubise ? Le père de Fabienne ?

— Celui-là. Seulement Soubise, l'est mort, à présent. Et tout ça, ça appartient maintenant au Hollandais.

Pierre chuchota le nom, tout bas, d'un air mystérieux plus réservé

à l'intrigue qu'à la conversation.

— Encore ce Hollandais ! Tout le monde parle du Hollandais comme si c'était un fantôme. Qui c'est, ce type-là, enfin ?

— Personne il connaît le Hollandais, déclara Pierre comme un conteur s'apprêtant à débiter un long récit. Il voit jamais personne, va jamais nulle part. Y en a qui disent qu'il est le diable. Regardez. Regardez là-haut.

Il freina et s'arrêta en dérapant presque jusqu'au bord du précipice. Remo cligna des yeux dans l'obscurité et distingua une espèce de forteresse barbare toute blanche, au sommet d'une montagne, dans le lointain.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le château où il vit, le Hollandais, tout en haut du Mont du Diable.

— Un château ? Ça doit être un vieux croulant excentrique.

— C'est rien qu'un gamin, monsieur Remo, chuchota Pierre. Vingt, vingt-cinq ans, pas plus. Mais c'est le diable, pouvez en être sûr.

Remo fut intéressé.

— Sidonie m'a dit que le vieux Soubise lui a laissé toute sa fortune.

— Tout son argent et le chantier naval et tout. Le vieux, il a vu le Hollandais et il est devenu marteau. C'est ça qu'est arrivé. Un homme regarde ce garçon doré du château et c'est trop tard.

Pierre roula de grands yeux exprimant la folie subite.

— Voyons, voyons, Pierre. Tout ça c'est de la pure superstition !

— C'est vrai. Le Hollandais, il se déguise pour aller travailler chez M. de la Soubise, comme docker. Un jour il s'approche du vieux monsieur et vlan ! Comme ça, le vieux monsieur dit qu'il est un oiseau et il saute du haut d'une falaise.

— Quelle falaise ?

— Celle-là.

Remo regarda par sa portière, où la camionnette était en équilibre précaire bien près du précipice.

— À propos de falaise, Pierre...

— Mon cousin, il a tout vu, insista Pierre. Et on a su que le vieux monsieur, il avait changé son testament ce jour-là, juste avant de sauter de la falaise en disant qu'il est un oiseau, et il a tout laissé au Hollandais. Et puis quand le Hollandais a tout repris, il a installé les

grillages électriques et les caméras de télé.

À ce moment, l'arrière du véhicule glissa et s'enfonça bruyamment dans la terre molle du bas-côté.

— Comment est-ce que nous allons remettre ce char d'assaut en marche, de cet angle ? s'inquiéta Remo.

Pierre sourit.

— Pas de problème, patron.

Après quelques affreux grincements de boîte de vitesse, il passa brutalement en marche arrière, braqua et sifflota gaiement tout en dévalant à reculons la route sinueuse à une voie.

— Doucement ! cria Remo. Vous n'avez pas de lumières. Et si quelqu'un monte ?

— Faut pas vous en faire, monsieur Remo.

Celui-là, c'est un gros camion. Y en a qui montent, on les écrase.

Remo ferma les yeux et attendit stoïquement l'inévitable collision. Logique, pensait-il. Plus de dix ans de l'entraînement le plus perfectionné du monde et il allait être tué par un chauffard nègre complètement cinglé.

Au bout de plusieurs minutes de montagnes russes à reculons, la voiture s'arrêta enfin et toujours en dérapant.

— Tout O.K., patron, déclara Pierre avec assurance.

Remo ouvrit prudemment les yeux. Pierre braquait une torche électrique par le pare-brise.

— On est revenu en bas. Maintenant, y a plus qu'à remonter.

Devant le camion il y avait une fourche. Une des routes était le traître chemin sinueux qu'ils venaient de redescendre à un train d'enfer. L'autre était droite, goudronnée, à deux voies et gravissait la même montagne. Pierre, d'un geste décisif, éteignit sa torche et passa en première pour reprendre l'ascension tortueuse par la première route.

— Une seconde ! protesta Remo. L'autre me paraît bien meilleure. Pourquoi est-ce qu'on ne passe pas par là ?

Le Noir secoua énergiquement la tête.

— Que non ! Oh non, pas question !

— Pourquoi ? Est-ce qu'elles ne se rejoignent pas ?

— Si, reconnut Pierre en démarrant en trombe dans les ornières et les nids-de-poule.

— Alors pourquoi ne passons-nous pas par l'autre route ; enfin quoi, bon Dieu ?

— Celle-là, là, elle conduit au Mont du Diable. J'y vais pas.

— Nous revoilà chez les dingues, grommela Remo exaspéré : Vous n'allez pas me raconter que vous ne voulez même pas conduire une bagnole sur une meilleure route simplement parce qu'elle passe par hasard à l'endroit où habite ce cinglé de Hollandais ?

— C'est sûr dit Pierre et il referma définitivement la bouche.

Remo savait qu'il ne serait plus question de discuter de la route. Il avait assez souvent vu Chiun faire cette mimique coupant court à toute réplique. Il se rencogna contre sa portière et commençait à s'habituer à sa longue épreuve pénible quand il entendit comme un bourdonnement d'insectes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en se redressant.

— Moto. VéloMOTEUR, peut-être. Moto-cross. Les gens ils en ont ici, où les gens ont de l'argent.

— Je ne vois pas de lumière.

— Bof ! Pourquoi faire, la lumière ?

Remo soupira. Le bourdonnement devint plus fort, passa à côté du camion et fila devant.

— C'est drôle, dit Pierre. J'y vois toujours rien.

— Drôle en effet.

Remo se pencha vers le pare-brise. Devant eux, la moto ralentissait, pour rester juste devant le camion. Le motard était tout habillé de noir, presque invisible dans la nuit. Soudain, une figure noire se retourna et un bras armé d'un pistolet se leva.

— Couchez-vous ! cria Remo en tirant Pierre sur le siège juste au moment où le motard tirait deux coups et accélérât.

Les balles laissèrent deux, trous ronds étoilés dans la vitre de droite de la cabine.

— Vous êtes un rapide, patron, dit Pierre en essuyant la sueur de son front. Pas mal rapide.

— Vous avez des ennemis ? demanda Remo.

— Sais pas. Faut croire, répondit Pierre en riant.

La grande maison basse de Fabienne se trouvait à Bilboquet, le Beverly Hills de Sint Maarten. Les propriétés qui l'entouraient

appartenaient à de riches étrangers qui n'y passaient que quelques semaines par an ; le reste du temps, il n'y avait que le personnel.

Peu d'habitants de la localité étaient permanents : le fondateur de la Banque de Commerce de Sint Maarten, Mr Potts, le roi du rhum dont les distilleries parsemaient la côte, un prince-négociant indien dont la chaîne de boutiques vendait aux touristes des modes « authentiques » de l'île, un importateur japonais d'appareils Sony et de montres Seiko et un millionnaire américain de dix-neuf ans avec un penchant pour la musique disco qui, disait-on, avait fait fortune avec un seul lot de cocaïne introduite en fraude aux États-Unis : Dans l'ensemble, le groupe mélangé de « gens d'en haut », comme les indigènes appelaient Bilboquet, n'intéressait pas particulièrement Fabienne de la Soubise.

Son père, Henri, avait fait construire la maison sur la hauteur uniquement quand sa femme avait déclarée invivable la vieille demeure de pierre où sa famille vivait depuis quatre générations. Les deux hectares les séparant de leurs voisins à Bilboquet étaient à peine suffisants pour Henri ou pour Fabienne, qui lui ressemblait physiquement et moralement. Fabienne adorait depuis son enfance l'île et les grands bateaux pleins de matelots bruyants et fanfarons. Quand la première vague du tourisme arriva, sa mère s'en fit une joie et évolua comme un poisson dans l'eau dans cette nouvelle vie mondaine, avec ses fêtes luxueuses et ses élégants magasins européens. Naturellement, expliquait-elle, ceux-là étaient des gens *réels*, les richissimes snobs qui affluaient en yacht pour un séjour d'un mois ou plus, à ne pas confondre avec les envahisseurs plus tardifs, les jeunes mariés en voyage de noces, les voyages organisés à prix réduits et les vacanciers d'une semaine qui arrivaient en charter et descendaient aux *Holiday Inns* récemment construits. Fabienne s'en moquait. Elle aimait bien mieux les indigènes que les touristes – réels ou autres – et avait appris leur langue au berceau.

Quand sa mère les avait abandonnés pour prendre l'avion de Paris, son père avait beaucoup souffert. Il passait des heures interminables à son bureau du chantier naval, amassant une fortune encore, plus grande que celle qu'il avait héritée et que révélaient les magnifiques meubles dans la maison de Bilboquet, qu'il voyait pourtant rarement : des chaises Louis XV d'époque, une paire d'immenses vases Ming d'un vert opalescent, une énorme table de deux mètres cinquante de long sur un mètre vingt de large taillée dans un seul tronc de sequoia de Californie, un canapé Empire ayant appartenu à Napoléon, avec sa soie verte d'époque...

Il avait voulu que la vie de Fabienne soit aussi luxueuse et élégante que la sienne était surmenée et solitaire.

Heureusement, il y avait eu les meubles. Leur vente avait permis à Fabienne de vivre.

C'était ce qu'elle pensait ce soir et elle sourit en mettant à ses oreilles de petits anneaux d'or, tout ce qui restait de sa fortune. Henri devait se retourner dans sa tombe, en voyant dans quel état il avait laissé sa fille unique après son inexplicable crise de folie, où il avait mis fin à sa vie après avoir donné tout ce que sa famille avait amassé par le travail en deux siècles à un jeune homme mystérieux, qui n'était connu dans l'île que par les rumeurs les plus fantastiques. Elle avait intenté un procès au propriétaire du château, dont elle ignorait jusqu'au nom, pour que son héritage lui soit rendu, mais la justice se déplaçait avec une lenteur de tortue et plus encore quand on ne trouvait personne pour aller signifier les commandements à comparaître à l'individu. Elle avait essayé elle-même mais avait été chassée à chaque fois par le domestique, un petit homme à l'air menaçant avec tout un arsenal d'armes blanches à la ceinture qui n'émettait que les gémissements inquiétants d'un homme au mécanisme vocal irrémédiablement endommagé. Elle se promettait d'y retourner. Il n'y avait rien d'autre à faire.

On sonna et un merveilleux sourire éclaira sa figure quand elle traversa la grande maison pour aller à la porte, que naguère n'ouvraient que des domestiques. Les temps étaient durs pour elle mais il y avait quand même de bons moments, comme à présent, grâce à ce jeune homme qui sonnait ce soir à la porte.

Remo sourit presque timidement quand elle lui prit la main et le conduisit dans le vestibule, jusqu'au living-room. Lorsqu'il regarda autour de lui, son sourire se transforma en étonnement. Fabienne rit. Elle commençait à s'habituer à la gêne de ses rares invités.

— Je n'ai pas promis de vous recevoir avec grand style, dit-elle en entraînant Remo vers les deux gros poufs, les seuls meubles avec trois hautes bougies fichées sur un plat de céramique, par terre.

— Je sais que vous n'allez pas me croire, mais c'est exactement à ce style-ci que je suis accoutumé, dit-il.

Elle rit, d'un grand rire franc.

— Vous ne pouviez rien trouver de plus gentil, dit-elle et, presque aussitôt, son visage se rembrunit, attristé par des souvenirs. Mais vous ne croyez certainement pas que j'aime les maisons vides, n'est-ce pas ?

Il sourit avec compassion. Elle ne s'en étonna pas trop. Les gens étaient bavards, surtout dans l'île.

— Je suis navré. Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire ?

— Hélas non. Rien. C'est entre les mains de la justice, maintenant.

Ne vous inquiétez pas pour mes hauts et mes bas financiers, Remo. Nous n'avons que peu de temps à passer ensemble. Profitons-en, non ?

Elle le regarda, la tête penchée, en souriant délicieusement à la lueur des bougies et du clair de lune filtrant par la fenêtre, puis elle lui prit la main.

— Venez, je veux vous montrer quelque chose.

Il la suivit dehors, où les alizés tièdes soupiraient dans les immenses palmiers.

— C'est magnifique, dit Remo parce qu'il savait que c'était ce qu'elle attendait.

— Attendez, il y a encore plus beau.

Ils contournèrent la maison, traversèrent un grand jardin tropical que Fabienne continuait d'entretenir, puis un bosquet de manguiers et en débouchèrent dans le murmure du ressac et des vagues montant du pied de la falaise.

— C'est le plus bel endroit de l'île, déclara Fabienne.

Elle s'assura de la solidité d'une grosse pierre en la poussant un peu du pied ; la pierre se délogea, roula et tomba du haut de la falaise dans la mer.

— Il faut faire attention, avant de s'asseoir quelque part, dit-elle et elle s'assit par terre, en tailleur, au bord du précipice.

Remo s'assit à côté d'elle et lui enlaça les épaules.

— Nous ferons très attention.

Il allait l'embrasser mais il sentit quelque chose, il perçut dans l'air un son insolite mais familier.

— Est-ce qu'il y a des pistes de motocross, par ici ?

— Sans doute. Mais pas sur mes terres, Remo...

Le bruit se rapprochait.

— Quelqu'un a tiré sur le camion de Pierre, ce soir. Un type à moto.

À ce moment, la présence de la moto était indéniable.

— Allez vous cacher derrière ces arbres, ordonna Remo.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Essayer de le regarder de plus près. Allez.

Il la poussa vers les manguiers et marcha le long de la falaise, vers la source du vrombissement.

Il voyait maintenant la moto, roulant droit sur lui. Quand elle fut près, son phare s'alluma et aveugla Remo. Il leva et agita les bras.

— Foutez le camp d'ici ! cria-t-il. C'est une propriété privée !

Mais la moto continua de foncer, en accélérant.

Quand il comprit que le motard ne s'arrêterait pas, Remo fit un saut de côté alors que l'engin allait se ruer sur lui. Les balles n'étaient peut-être pas pour Pierre, se dit-il. Mais qui, dans cette île, voudrait...

Le hurlement de Fabienne perça le silence de la nuit quand la moto pénétra dans le bosquet de manguiers. Le motard avait trouvé la jeune fille. Remo revint sur ses pas en courant tandis que le moteur vrombissait par à-coups brefs : la moto serpentait parmi les arbres. Remo vit Fabienne en surgir, suivie par le motard. Il lâcha d'une main le guidon, leva lentement le bras et braqua un pistolet sur la fille.

Machinalement, Remo ferma fortement les yeux pour améliorer sa vision de nuit. Puis il ramassa une pierre et la lança. Elle était plus petite qu'une balle de base-ball, mais elle fit voler en éclats le pistolet dans la main de l'homme. Cela donna à Remo le temps de rattraper Fabienne et de la jeter au sol, hors de danger.

La moto revenait sur eux, en serpentant et en grondant de façon menaçante. Remo attendit qu'elle soit assez près pour en faire tomber le motard. Mais alors qu'elle était à sa portée, qu'il voyait la figure bouffie et mauvaise, l'homme en noir tira d'une poche quelque chose qui scintilla brièvement dans la pénombre, d'abord dans sa main et puis loin dans les airs entre lui et Fabienne. Remo vit que c'était une masse d'armes à pointes d'acier au bout d'une chaîne. Même couchée par terre, elle ne serait pas à l'abri d'une arme pareille.

Remo chargea sur la moto comme un taureau mais elle repartit en dérapant. Au bout d'un moment, Fabienne se releva.

— Il est parti !

— Non, je ne crois pas.

Déjà, Remo entendait le changement de régime indiquant un demi-tour. La moto revint sur eux.

— Allez vous cacher derrière ces broussailles, dit-il et restez aussi bien cachée que possible.

— O.K.

Elle courut vers le couvert d'un gros buisson poussant au bord du précipice mais elle jeta soudain un cri en sentant la terre céder sous ses pieds.

Elle glissa comme un poids mort, se rattrapa à de la végétation au

flanc de la falaise, et poussa un nouveau cri en s'apercevant qu'il y avait des orties dans le buisson.

— Remo ! glapit-elle. Je vais tomber !

Et maintenant la moto était presque sur eux.

— Tenez bon ! cria-t-il. Je vais venir vous chercher. Tenez bon !

En descendant prudemment au flanc de la paroi presque à pic, il entendit au-dessus de lui le vrombissement du moteur emballé.

Une cascade de cailloux et de terre lui roulait dans les yeux. Juste au moment où il atteignait Fabienne, le moteur se tut.

— Je vais vous pousser par-dessous, dit-il.

Il est là-haut, alors dès que vous arriverez, prenez vos jambes à votre cou, courez comme une dératée.

Il glissa une main sous un genou et poussa de toute sa force vers le haut, à un angle calculé pour que Fabienne atterrisse à une certaine distance des bottes du motard, immédiatement au-dessus d'eux. Il entendit une chute, un bruit sourd, et puis la course désespérée de la jeune fille.

Au-dessus de Remo, l'homme ne bougea pas.

Il se sentit soudain idiot, suspendu là en pleine nuit en haut d'une falaise, dominé par une version indigène d'un Ange de l'Enfer.

— Tu veux qu'on cause, mon petit pote ? cria-t-il.

Le motard répliqua en brandissant sa masse d'armes. Elle tourbillonna au-dessus de sa tête en sifflant.

— Ma foi, si c'est ce que tu veux. Ne va pas dire que je ne t'ai pas prévenu.

Un demi-sourire apparut sur la figure du motard quand il abaissa vers Remo son arme tournoyante. Puis, d'un mouvement si rapide qu'elle donna l'impression de tourner au ralenti, Remo saisit la chaîne au vol alors que les pointes le frôlaient et se hissa au sommet. La propulsion de la masse était telle qu'il atterrit à quelques pas du motard, qui cligna des yeux et bredouilla :

— Ça va, mec, je cause, je causes...

Remo marcha lentement vers lui.

L'homme recula.

— Non ! J'ai dit que je parlerai...

— Attention !

L'avertissement de Remo ne fut pas écouté ni même entendu.

Déjà le motard poussait un hurlement strident alors que la terre cédait sous son poids et qu'il rebondissait comme un ballon le long de la falaise jusque dans les eaux agitées de l'océan.

Fabienne se traîna vers Remo.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle en sanglotant. Remo, est-ce qu'il cherchait à me tuer ?

— Vous ou moi, ma jolie. Nous ne le saurons pas avant un moment. Enfin bref, il est parti.

CHAPITRE V

Alberto Vittorelli. Ce fut ce que lut le Hollandais sur la carte, au clair de lune dans le chantier naval Soubise. Il avait éteint les projecteurs en entrant dans l'enceinte. Tout était silencieux, à part les grognements et les ronflements des hommes que son sourd-muet, Sanchez, avait amenés pour lui.

Il s'était étonné quand un petit bonhomme brun s'était extirpé du tas d'ivrognes inertes, dans le coin, et s'était traîné vers lui en titubant, pour fourrer sous son nez un nom en relief sur une carte de plastique blanc.

La carte présentée par l'homme meurtri et groggy fêta sa Carte officielle d'employé de la Lordon Lines.

— Vous travaillez toujours pour Lordon ? demanda le Hollandais en anglais.

Lordon Lines était une compagnie de navigation anglaise, dont les bateaux de croisière accostaient régulièrement à Sint Maarten.

Le petit homme fripé serra sa tête entre ses mains comme si la voix du Hollandais l'assourdissait.

— *Scusi* ? articula-t-il assez difficilement.

Le Hollandais passa à l'italien :

— Vous travaillez à bord de ce bateau ?

Il indiqua l'énorme paquebot de luxe illuminé, mouillé dans la rade.

— *Sì, sì*, répondit l'Italien en retrouvant le sourire.

Dans un torrent d'émotion, il expliqua qu'il avait été dévalisé dans une ruelle par un groupe de matelots ivres, qui l'avaient laissé sans connaissance après lui avoir volé son portefeuille.

— Je mets toujours ma carte d'identité dans ma poche de gilet, à part, en prévision d'un tel incident, pour que je puisse regagner mon bord.

Il regarda avec curiosité à droite et à gauche, le chantier naval sombre plein d'énormes conteneurs empilés dans l'obscurité.

Dans un coin éloigné, Vittorelli vit le groupe d'hommes parmi lesquels il s'était retrouvé en reprenant connaissance entre des corps sales et des vapeurs d'alcool. Ces hommes étaient des clochards crasseux, des mendiants déguenillés qui gémissaient maintenant dans ce coin sans même voir où ils étaient. Ils formaient un contraste dramatique avec ce grand aristocrate impérieux qui se tenait devant Vittorelli et fixait sur lui un regard bleu glacial.

— Vous... vous êtes des autorités, *signor* ? demanda-t-il sans trop y croire. Le Hollandais réprima une flambée de colère contre Sanchez, pour cette bavure. Le muet avait indiqué par signes que les préparatifs de la nuit avaient été faits. Sa mission était de parcourir les ruelles du port, les bidonvilles de Philipsburg et de Marigot, pour y ramasser les plus déshérités de l'île, pour l'usage du Hollandais. Ces hommes ne manquaient à personne, ils pouvaient disparaître dans la nuit et ne jamais réparaître.

Quand le Hollandais en avait fini avec eux, leurs cadavres étaient chargés dans un conteneur de douze mètres de long qu'on transporte au large pour être jeté à la mer où il coulait et était oublié.

Heureusement, le Hollandais n'avait pas souvent besoin de partenaires vivants pour son entraînement. Cette possibilité de ramasser une victime qui risquait d'être signalée comme disparue était trop grande.

Les tueries dans le chantier étaient donc rares et toujours dangereuses.

Le pire était déjà arrivé. Un dragueur américain avait accidentellement repêché un conteneur bourré de cadavres d'une des nuits au chantier. En apprenant que ce bateau était dans les parages, le Hollandais avait songé à contraindre l'équipage à abandonner ses recherches, mais il connaissait les Américains. À la plus petite intervention, ils chercheraient encore plus assidûment, pensant qu'on voulait les empêcher de découvrir les vestiges du galion espagnol qu'ils cherchaient. Il avait donc gardé le silence et ils avaient trouvé les cadavres. Heureusement, il avait bien pris soin que la caisse soit impossible à identifier avec l'entreprise Soubise, en falsifiant certains bordereaux.

Quand les autorités de l'île vinrent enquêter, on leur montra, les inventaires indiquant qu'aucun conteneur n'avait été perdu ni volé et les enquêteurs repartirent bredouilles mais satisfaits.

Mais ce n'était pas des autorités de l'île que le Hollandais

s'inquiétait. Quelques heures à peine après le repêchage du conteneur, à bord du dragueur, le Hollandais avait aperçu toute une escadrille d'hélicoptères de l'armée US bourdonnant comme des frelons autour du bateau. Ils restèrent un bon moment et puis ils s'en allèrent sans interroger qui que ce soit dans l'île. Peu après le départ des hélicoptères, le dragueur quitta les eaux de Sint Maarten, il n'était jamais revenu depuis pour chercher son légendaire trésor englouti. Dans aucun journal d'aucun pays la découverte macabre ne fut rapportée.

Manifestement, le gouvernement des États-Unis s'intéressait à l'affaire, mais comment ? L'Amérique était une des rares nations à ne jamais avoir eu un œil sur Sint Maarten. Quelqu'un avait envoyé ces hélicoptères en réponse à un appel du dragueur.

Quelqu'un avait étouffé l'histoire. Et maintenant, quelqu'un observait peut-être pour voir si l'incident se reproduirait.

— Qu'est-ce que vous faites à bord ? demanda le Hollandais à Vittorelli. Vous avez un poste important ?

— Important ? Moi ! s'exclama l'Italien, les deux mains plaquées sur la poitrine. Je peux vous assurer, *signor*, que je suis de la plus haute importance. Le bateau ne peut lever l'ancre sans moi. Sans le talent d'Alberto, la sauce de Lordon est du jus de chaussettes. Pah !

Il cracha par terre, avec éloquence, en visant le point le plus éloigné possible du glacial Hollandais majestueux.

— Expliquez-vous. Et brièvement.

— Très vite, pronto, presto, gémit Vittorelli en agitant les mains comme des ailes d'oiseau. Je suis une personnalité des cuisines, le chef adjoint. Le maître saucier. Si je ne retourne pas à bord, neuf cent douze passagers seront condamnés pendant huit jours à la salade sans vinaigrette, aux asperges nues et aux spaghettis blancs. Je vous en conjure, *signor*. Une grave erreur a été commise.

Une grave erreur, pas de doute. La disparition d'un chef adjoint ne provoquerait sans doute pas une enquête approfondie de la Lordon mais c'était quand même risqué. Le Hollandais se dit qu'il devait laisser partir cet homme.

— Mille excuses, *signor*, dit-il. Il y a eu ces derniers temps une épidémie de vandalisme sur les chantiers, provoquée, je crois, par certains de nos ouvriers. Nous avons amené les suspects ici pour les interroger, afin de ne pas mêler la police à nos affaires privées. Vous devez le comprendre.

Vittorelli coula un regard en biais vers le groupe d'ivrognes dépenaillés au fond de la cour.

— Vos ouvriers, *signor* ?

Les yeux du Hollandais devinrent encore plus glacés.

— Vous ne comprenez peut-être pas bien, murmura-t-il.

— Si, si ! Oh, si, je comprends parfaitement, *signor* !
Parfaitement ! bredouilla l'Italien en hochant vigoureusement la tête.
Je pars, maintenant, O.K. ?

D'une main tremblante, il voulut reprendre sa carte de la Lordon.

— Un dernier mot, Mr Vittorelli.

— *S-s-si* ?

— Vous ne devez parler de cet incident à personne. Est-ce clair ?

— Oh, absolument !

— Parce que si vous en parlez, plus jamais vous ne remettrez les pieds à Sint Maarten.

— Vous n'aurez aucune difficulté avec moi, *signor*. Aucune, aucune. *Con permesso...*

Sale petit ver de terre, pensa le Hollandais.

Vittorelli sursauta involontairement.

— Allez ! ordonna le Hollandais en se forçant à détourner les yeux de l'Italien, vers l'étendue obscure de l'Atlantique.

L'image de mort qui avait pris naissance tout au fond du cerveau du Hollandais et jaillissait vers l'Italien manqua son objectif et l'étincelle de haine explosa sans faire de mal à personne dans le ciel nocturne, en s'épanouissant au-dessus de l'eau comme un feu d'artifice. Tandis que se dissipait la brûlante demi-pensée, le Hollandais poussa un petit soupir de soulagement. Il commençait, au prix de grands efforts, à maîtriser un peu la force qui l'habitait.

À la vue de cette pyrotechnie inattendue, Vittorelli poussa un cri aigu, tourna les talons et courut de toute la vitesse de ses courtes jambes vers le grillage à haute tension.

— Attendez ! cria le Hollandais. Le grillage est électrifié ! Attendez que je coupe le courant !

Mais l'Italien continua de courir. Il bondit et s'étala, bras et jambes en croix, contre le grillage. La décharge le secoua. Des spasmes horribles agitèrent ses membres, des étincelles crépitèrent dans ses cheveux complètement dressés, de la fumée monta de ses chaussures et d'atroces gargouillements de sa gorge.

D'un coup de pied, le Hollandais le fit tomber du grillage. Le corps encore frémissant de Vittorelli roula vers le groupe d'ivrognes

qui se serraient les uns contre les autres, horrifiés par cette électrocution. À l'arrivée du corps parmi eux, ils reculèrent et se dispersèrent en poussant des cris de terreur.

Les choses allaient de mal en pis. Le Hollandais se dit qu'il devait les faire taire, tous, avant que leur vacarme attire des curieux. Mais d'abord, il devait se débarrasser de la cause de cette panique, la masse de chair hideuse encore agitée de quelques spasmes. D'une main, il lança la dépouille à moitié calcinée de Vittorelli par-dessus le grillage dans l'océan et, de l'autre, il saisit un vagabond terrifié, complètement dégrisé et d'une force peu commune. Pendant que Vittorelli tombait à l'eau avec un grand *plouf* le Hollandais se tourna vers le clochard et le fit taire d'un coup mortel au larynx. Puis il le lâcha et s'en alla à la recherche du cri suivant.

Il vint d'un vieux Noir qui boitillait vers le bâtiment des bureaux. Le Hollandais le cueillit d'un coup de pied au plexus solaire et lui ouvrit la tempe avec deux doigts. Il tua très proprement tous les autres, en les cherchant parmi les camions et les installations où ils se cachaient, en prenant soin que chaque « exécution » soit unique, la mort causée par des coups différents.

Son travail terminé, il compta les cadavres. Il y en avait dix, en comptant Vittorelli, le nombre exact que Sanchez avait amené.

L'air embaumé des tropiques commençait à empester la mort. Le Hollandais ouvrit un conteneur réfrigéré employé pour expédier de la viande ou des fruits et légumes, et y jeta les corps après avoir retiré tous les effets personnels et papiers d'identité. Ceux-là seraient brûlés dans la chaudière du château.

Il referma la porte du conteneur, régla des cadrans et la congélation se mit à bourdonner.

Les vagues venaient caresser la côte dans un soyeux murmure paisible pendant que le moteur du conteneur surgelait sa terrible cargaison. La caisse serait bientôt transportée au large et immergée. Dès que les corps de Remo et de Chiun seraient venus achever de la remplir.

Hors de l'enceinte, des pas lourds agitèrent l'herbe sèche. Le Hollandais se colla contre un côté du coffre réfrigéré et regarda s'approcher une silhouette. Elle marchait difficilement, comme une personne portant un lourd fardeau. Au portail, le nouveau venu leva quelque chose qui scintilla comme du métal, au clair de lune. Une seconde plus tard, le portail s'ouvrit. Sanchez entra.

Il portait dans ses bras le corps gonflé par l'eau, à la peau grisâtre, d'un homme en noir.

Il le jeta aux pieds du Hollandais et expliqua par gestes qu'il avait trouvé le cadavre flottant entre les roseaux, derrière la maison de la Française.

Le Hollandais gifla Sanchez à toute volée.

— Pour ton incapacité ! cria-t-il et le muet resta impassible. Est-ce que l'Américain est mort ?

Le muet secoua la tête.

Ainsi, le Hollandais devrait les affronter tous les deux en même temps. Il aurait mieux valu tuer le jeune d'abord, mais c'était quand même un mauvais coup de dés.

Personne ne savait mieux que le Hollandais combien l'Américain était dangereux. Presque autant que le vieillard de Sinanju. Il avait compté sur le tueur à gages maintenant étendu à ses pieds, pour surprendre Remo la garde baissée, mais il aurait bien dû se douter que l'élimination de Remo ou de Chiun n'était pas une mission pour un tueur ordinaire. Il devait s'en charger lui-même.

Sanchez hissa le cadavre dans le conteneur, déjà glacial au point de givrer les cheveux et la barbe des malheureux clochards, et reverrouilla la porte. Au portail, il glissa une carte barrée de métal dans une fente et le portail s'ouvrit : il se referma quand ils furent passés. Encore deux autres manettes et de nouveau les projecteurs illuminèrent l'enceinte. Les deux hommes s'éloignèrent dans la nuit.

— Aucun mal n'est arrivé à la fille ? demanda le Hollandais.

— Tête basse, le muet fit signe que non.

Au bout d'un moment, le Hollandais marmonna :

— Veille à ce qui lui en arrive.

Le muet hocha la tête et disparut dans l'obscurité.

CHAPITRE VI

À la villa, la petite véranda était éclairée.

En arrivant, Remo cligna deux fois des yeux quand il vit la porte d'entrée ouverte. Elle semblait être bloquée par un tas de gens, comme s'il y avait là une réception animée, seulement on n'entendait aucun bruit. Pas de musiques, pas d'éclats de rire, pas de joyeux tintements de verres, rien que le crissement des cigales et des appels d'oiseaux nocturnes.

Puis il vit bouger une des personnes de l'entrée, un Noir en chemise rayée. C'était plus un affaissement qu'un mouvement conscient, coincé comme il l'était entre les autres gens massés à la porte. Remo s'approcha.

L'homme qui avait bougé s'affalait sur le sol, rompant l'équilibre des autres. Tous s'écroulèrent en tas désordonné sur le plancher de la véranda où ils restèrent inertes comme des mannequins cassés.

— Allons bon ! Qu'est-ce qui se passe encore ? marmonna Remo en enjambant les cadavres des joyeux fêtards.

À l'intérieur, il trouva Chiun, les bras croisés et les mains glissées dans les larges manches de son kimono de brocart doré.

— Où as-tu été ? grommela le vieux monsieur et, de la tête, il indiqua l'amas de corps sans vie encombrant le seuil. Enlève-moi de là ces détrit.

— C'est comme ça, hein ? grogna Remo en donnant un coup de pied écoeuré dans un bras inerte. On bute la moitié des hommes du village pour que ce vieux Remo, l'homme à tout faire, nettoie ensuite tout le gâchis. Eh bien, je m'en vais vous dire une bonne chose. Aujourd'hui, j'en ai jusque-là, des meurtres. Et il passa une main en travers de sa gorge.

— Et moi alors ? Ah, la grossièreté... Deux fois dans une journée, j'ai été brutalement arraché à mes beaux drames de l'après-midi. D'abord l'empereur Smith, qui entre par ma fenêtre avec l'agilité d'un ours enchaîné. Et ça ne suffisait pas. Non. Je dois aussi subir l'affront

de ces... (La voix de Chiun s'éleva d'une octave et il commença à glapir en trépignant.) De ces suppôts de l'enfer qui hurlent des « Hi hou ha hi » comme une bande de singes hystériques, en accomplissant leur sale besogne ! C'est un zoo, cette île puante. Des vacances ? Ha ! Une prison, oui. La pauvreté vaudrait mieux que tout ça.

— Voyons, calmez-vous...

— Me calmer ? hurla Chiun. Tu me demandes de me calmer, moi ! Moi qui ai perdu l'unique fil de beauté dans le tissu tourmenté de la vie ! Moi, dont le seul plaisir au crépuscule de mes années vient d'être détruit au-delà de toute rédemption ?

— Allez-vous en venir au fait ? Qu'est-ce que vous racontez, bon Dieu ?

Sans un mot, Chiun sortit du living-room, émit un petit cri de détresse et revint en poussant la table de télévision avec le Betamax.

L'écran n'était plus qu'un trou béant par lequel on voyait les entrailles de l'appareil.

— Voilà, dit le vieux Coréen d'une voix brisée. Le voyou ordurier n'a même pas eu la décence de mourir proprement. Il a fallu qu'il rue et batte des bras comme un poulet sans tête.

Il fourra une main dans le trou, tâtonna, la retira, et dans un long cri aigu, il gémit :

— Ah, ne plus jamais contempler la physionomie affligée de Mrs Wintersheim ! Ne jamais connaître le sombre secret de Skip le pédicure ! Et Rad Rex, le plus charitable des guérisseurs, le meilleur...

— Vous avez vu tout ça un million de fois.

Les yeux fulgurants, Chiun se tourna vers Remo.

— Et si l'on a vu la Joconde un million de fois, est-ce permis de la détruire ?

— J'irai en ville demain matin et je vous achèterai un autre téléviseur, promit impatiemment Remo.

— Demain ? rugit Chiun. Demain ? Et qu'est-ce que je vais faire ce soir ?

Il contempla d'un air furieux le poste brisé.

— C'est inutilisable maintenant, n'est-ce pas ?

Remo fit une moue.

— Ma foi, vous pourriez vous en servir de table basse, si vous vouliez...

— Inutilisable ! À jamais perdues, les belles histoires qui vivaient

dans cette boîte magique !

Il lança le téléviseur en l'air comme une balle de tennis et l'envoya à travers la pièce, où il s'encadra dans le mur blanchi à la chaux. Remo sursauta.

— Allons, Chiun, rappelez-vous ce que je vous ai dit. Du calme. Soyons...

— Je suis calme ! gronda Chiun entre ses dents en se dirigeant résolument vers le monceau de cadavres sur le seuil pour expédier un des morts par la grande baie dans un fracas de verre brisé. De misérables larves destructrices !

Il en envoya un autre dans la cuisine, d'un coup de pied. Le corps atterrit contre le réfrigérateur qui s'écroula autour de lui.

— Ils n'ont aucun respect pour la propriété privée, déclara Chiun en faisant valser un troisième corps flasque d'une légère torsion du poignet.

— Le cadavre alla s'enfoncer tout droit dans le plafond où il resta coincé, les jambes en velours côtelé pendant comme un lustre ridicule.

— D'accord, d'accord, j'ai compris. Je vais vous débarrasser de tout ça, dit Remo en tirant rapidement deux cadavres dehors.

Chiun en profita pour en jeter un autre par la porte de service, qu'il arracha ainsi à ses gonds.

— Mais je m'en occupe ! cria Remo du jardin.

— Jamais un vieillard ne pourra avoir la paix en ces temps de violence, marmonna Chiun.

Une heure plus tard, Remo avait balancé la plupart des morts à la mer et revenait vers la villa.

— Lui aussi, ordonna Chiun en montrant l'homme en velours côtelé dont la moitié inférieure décorait le plafond.

— Ah oui, je l'oubliais.

Remo tira avec précaution sur les jambes pour essayer de dégager le corps.

— Dites, qu'est-ce que ces types faisaient ici d'abord ? Vous avez pensé à le leur demander, avant de les exterminer ?

Chiun renifla avec mépris.

— Qui peut savoir quelle folie pousse des hommes à massacrer des téléviseurs ?

— Ils essayaient de vous voler, ou quoi ?

Le vieil Oriental regarda Remo d'un air perplexe.

— À vrai dire, je crois qu'ils voulaient me tuer.

— Pourquoi ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

L'homme blanc a toujours été impénétrable. La stupidité est impénétrable.

— Ces hommes sont tous noirs, fit observer Remo.

— C'est pareil.

— Bon, mais qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Chiun, exaspéré, leva les yeux au ciel.

— Comme d'habitude. Ils sont entrés, en jouant avec leurs couteaux et leurs pistolets, répondit-il en envoyant valser du pied un couteau à cran d'arrêt ouvert dans les buissons.

Ils criaient dans ce langage incompréhensible et en deux temps trois mouvements ils sont tous partis dans le Grand Néant. Sauf celui avec des pieds de danseur qui a cassé ma télévision. Au fait, ses restes sont dans le tapis de ma chambre.

— Oh non, vraiment... ! gémit Remo, et il alla voir. Vous exagérez cria-t-il en ramassant le tapis roulé. Vous ne pouviez pas le tuer simplement ?

— Mais il a cassé ma télévision ! expliqua Chiun. Juste au moment où Mrs Wintersheim...

— Ouais, ouais.

Trop fatigué pour prendre des ménagements, Remo jeta le tapis sur son épaule et revint dans le living-room où il tira le dernier cadavre du plafond en faisant pleuvoir une averse de plâtre et de poussière ; l'homme en velours côtelé tomba sur le plancher comme un sac de ciment.

— Je n'y comprends rien. Personne ne sait que nous sommes ici, et ça fait trois fois, aujourd'hui, que quelqu'un cherche à refroidir un de nous.

— Toi aussi ? demanda Chiun d'une voix que Remo trouva beaucoup trop nonchalante.

— Deux fois, répliqua Remo en l'examinant avec méfiance. Et vous savez quelque chose, alors parlez. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais rien, déclara vivement Chiun et il désigna le cadavre couvert de plâtre. Emporte ce chien enragé.

Quelque chose attira l'attention de Remo. C'était par terre parmi les détritus, à côté du mort.

— Ça doit être tombé de sa poche, murmura-t-il en le ramassant.

C'était une carte en plastique, de la taille d'une carte de crédit mais sans aucune inscription. Il y avait seulement une large bande de métal sur toute la longueur.

— Qu'est-ce que c'est, à votre avis ? demanda-t-il en retournant la carte.

D'un geste irrité, Chiun la lui arracha des mains.

— Nettoie d'abord ce désordre. Plus tard, nous résoudrons les énigmes de cette île mal élevée.

Il jeta la carte sur un guéridon pendant que Remo sortait en traînant les cadavres.

La nuit avait quelque chose d'étrange. Remo le sentit en emportant les morts vers la brume froide de l'océan. Il y jeta d'abord le tapis roulé.

Dans le fond, pourquoi la nuit ne serait-elle pas bizarre ? La journée l'avait été assez.

Smitty, pour commencer, avec ses histoires de vacances dans une île voisine de celle où étaient Chiun et Remo. Harold W. Smith ne prenait pas de vacances, surtout pas avec ses employés. Et puis les tentatives de meurtre. Deux pour Remo, une pour Chiun. Il se passait quelque chose, là, et Smith savait ce que c'était. Remo était là pour une raison, mais il ne pouvait imaginer laquelle. Tout ce qu'il savait, c'était que quelque chose se cachait dans ce paradis terrestre, quelque chose de sombre et d'effrayant. Chiun avait raison. Sacrées vacances !

Un bruissement se fit entendre, dans le lointain, et Remo regarda derrière lui. Rien.

Voilà ce que cette nuit avait de bizarre, pensa-t-il en levant les yeux vers le ciel. Pas de lune. En une heure, le ciel s'était couvert ; les nuages cachaient la lune et les étoiles. Sans elles, l'île était aussi noire que le plus profond des enfers.

Il entendit de nouveau le bruit, plus rapproché, un glissement de pas sur le sable. Il tendit l'oreille. Ils venaient de l'ouest, la direction par laquelle il était revenu à pied.

Il se creusa la tête, s'efforça de se souvenir. La maison de Fabienne et le Mont du Diable étaient à l'ouest ainsi que cette route en lacets qu'il avait suivie avec Pierre, et le chantier naval avec son système de sécurité ultra-moderne...

Le chantier naval.

Maintenant, il se souvenait. Quand il était redescendu à pied de chez Fabienne, les projecteurs du chantier étaient éteints.

Lorsqu'il était monté avec Pierre, ils étincelaient tous mais, à son retour, tout était noir et invisible.

Les pas se rapprochaient. La personne courait. Elle était encore loin, à en juger par le bruit de la course, mais Remo l'entendait haleter. Il déposa le cadavre qu'il portait et alla, s'accroupir à une trentaine de mètres.

Assez près pour que, grâce à sa vision nocturne mise au point et perfectionnée au cours des années, il puisse voir le coureur avant d'être vu lui-même.

Quelqu'un surgit à toute vitesse, buta et tomba lourdement sur l'homme en velours côtelé. Le coureur se releva, tâta rapidement le corps et poussa un long hurlement strident. Un cri de femme. Fabienne ! Remo se précipita vers elle. Elle fit demi-tour et se rua comme une folle vers les arbres, sans cesser de glapir et de gémir.

— Non ! Non ! cria-t-elle quand Remo la rattrapa enfin et la saisit.

— N'ayez pas peur. C'est moi, Remo.

— Remo ? Ah Remo !

Elle éclata en sanglots et se jeta à son cou en tremblant.

— Il est venu... pour moi... cria-t-elle d'une voix entrecoupée entre ses sanglots. Dans la maison... après votre départ... il m'a prise à la gorge... il allait m'étrangler...

— Du calme. Je vais vous conduire à l'abri. Vous parlerez là-bas. Vous êtes gelée.

— J'ai dû nager... Les requins... peur des requins...

— Chut. Tout va bien maintenant, petite fille.

Il caressa les cheveux trempés de Fabienne et, quand elle fut un peu calmée, il la souleva et la porta dans la villa.

— Asseyez-vous, remettez-vous pendant que je vais vous chercher des vêtements secs.

Enjambant avec précaution la pile de plâtras dans le living-room, il la déposa sur le canapé. Elle tremblait toujours. Son cou était enflé et de grosses boursouflures violacées l'entouraient comme un collier.

Chiun arriva, avec une brassée de serviettes et un kimono de soie bleue.

— Qui est cette dernière perturbation de la paix ? demanda-t-il.

— La jeune fille que je suis allé voir ce soir. On dirait que ceux qui nous ont attaqués tous les deux lui en veulent aussi à elle.

Une fois rhabillée au sec et après une bonne rasade de rhum de Sidonie, Fabienne fut suffisamment calmée pour parler.

— Merci, murmura-t-elle en acceptant le second verre d'eau de feu de l'île que Remo lui offrait, et en contemplant la pièce dévastée.

Il est venu ici aussi...

— Quelques-uns, mais ils n'ont pas causé beaucoup d'ennuis, répondit Remo d'une voix apaisante et, voyant que Fabienne regardait le téléviseur planté dans le mur il ajouta vivement : Ils n'ont pas fait ça. C'est une simple idée de décoration de Chiun.

— Racontez-nous ce qui s'est passé, dit Chiun et, encore une fois, son intérêt éveilla les soupçons de Remo.

Fabienne vida son verre. Une dernière larme coula sur sa joue.

— Ah, mon Dieu ! Je suis désolée que vous soyez mêlés à ça, tous les deux.

— Nous y sommes peut-être mêlés plus que vous ne le pensez, dit Chiun. Racontez-nous ce que vous pouvez. Sans larmes, s'il vous plaît.

— Il est venu m'attaquer après le départ de Remo. Je dormais. Il m'a sauté dessus et a voulu m'étrangler, dit-elle en touchant son cou meurtri et douloureux. Il n'y avait rien à côté de mon lit, sauf une bougie, mais c'était tout ce que j'avais. J'ai réussi à m'en saisir et je la lui ai fourrée dans l'œil, je crois. Il a reculé et j'ai pu lui échapper. C'était horrible !

Elle plaqua les deux mains sur ses yeux comme si elle voulait effacer ce souvenir.

— Continuez, murmura Remo.

— Je suis sortie de la maison et je suis descendue en courant vers la côte. Il m'a suivie. Il était tout près. Il m'aurait certainement rattrapée si le ciel ne s'était pas couvert si vite. Quand la lune a disparu, tout est devenu subitement très noir. Je suis revenue sur mes pas, vers les arbres et je l'ai entendu s'arrêter derrière moi. Je crois qu'il était désorienté, parce qu'il ne pouvait plus me voir. Alors je me suis accroupie derrière un rocher et j'ai écouté. Il avançait lentement, en écoutant aussi. Alors j'ai vu des pierres, près de moi. J'en ai ramassé une poignée et je les ai lancées dans le bois. Il est parti dans cette direction, grâce à Dieu.

— Et vous êtes venue ici.

— Pas directement. Il m'aurait entendue. Je me suis glissée en faisant le moins de bruit possible vers la plage et je suis entrée dans l'eau. Il faisait tout à fait noir. Je ne crois pas qu'il me voyait mais je suis allée aussi loin que je l'osais, pour plus de sécurité. La nuit, les requins viennent dans ces eaux. J'avais peur d'être attaquée mais je ne pouvais prendre le risque de regagner la terre ferme. Je savais qu'il me guettait, qu'il attendait. J'ai nagé jusqu'à environ un kilomètre d'ici et j'ai fait le reste du chemin en courant.

Remo fit une grimace.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi cet homme, quel qu'il soit, veut vous tuer.

Elle le regarda d'un air amèrement ironique.

— Ah, je ne vous ai pas dit ? Je sais qui il est. Le muet. Le domestique du Hollandais.

Remo et Chiun échangèrent un coup d'œil.

— Vous devez vouloir vous reposer, dit Chiun. Nous aurons le temps de nous occuper de tout ça demain.

— Oui... Vous avez raison. Merci.

Remo la conduisit dans sa chambre. Il revint au bout de quelques minutes et trouva Chiun plongé dans ses pensées, devant la fenêtre fracassée.

— Je reviens, dit Remo. J'ai encore à me débarrasser d'un des types que vous avez expédiés dans l'au-delà joyeux.

— Emmène-moi au corps.

Près de la côte, Remo souleva l'homme en velours côtelé par les aisselles.

— Je les ai traînés en haut de cette falaise, là, pour les balancer au bain, expliqua-t-il. L'eau est assez profonde par là...

— Casse-lui le bras, ordonna Chiun.

— Quoi ?

— Casse-lui le bras. L'avant-bras.

Remo soupira et laissa retomber le cadavre.

— Vous ne trouvez pas que vous poussez un peu loin le bouchon, dites ? D'accord, ils ont cassé votre télé, mais le pauvre bougre est déjà mort et...

— Des discussions, toujours des discussions, grommela Chiun. Est-ce que c'est si difficile pour toi d'exaucer un simple souhait ? Est-ce que c'est impossible...

Le bras se cassa avec un craquement sec.

— Ah, fit Chiun. Un peu de respect, enfin.

Il ramassa le bras et tâta la fracture du bout des doigts.

— C'est ta meilleure attaque ?

Remo leva les yeux au ciel.

— Vous voudriez que j'aille à la morgue m'entraîner ?

— Casse l'autre bras.

— Allez, ah !

— Fais ce que je te dis !

À contrecœur, Remo souleva l'autre bras.

— C'est bien pour vous faire plaisir, bougonna-t-il.

Chiun le foudroya du regard. Remo cassa rapidement le second bras, d'un coup du tranchant de la main. Chiun examina de nouveau la fracture. Tout en marmonnant des « hum » et des « ah » il sauta d'un côté et de l'autre du cadavre pour examiner les cassures.

— C'est bien ce que je pensais, déclara-t-il enfin. Va, tu peux disposer de cette charogne, maintenant.

— Une minute ! protesta Remo. Maintenant que j'ai cassé les deux bras à un cadavre, ça vous gênerait de me dire exactement ce que vous cherchiez ?

— Je te demande pardon, Remo. Je fais des efforts, mais tu n'as pas de cervelle. Le premier idiot venu comprendrait pourquoi je t'ai demandé de lui casser les bras.

— Mettons que je sois idiot. Dites toujours.

— Pour voir si ton coude était plié ! glapit Chiun.

Remo recula, frappé de stupeur. Chiun tourna gracieusement les talons et retourna vers la villa.

— Il l'était ? murmura Remo si bas qu'il s'entendit à peine lui-même.

— Oui, bien sûr, répondit Chiun de loin. Ton coude est toujours plié.

Ravi, il éclata de rire. Il allait bien dormir ce soir, même très bien. Il avait la preuve qu'il cherchait. L'empereur Smith était un imbécile de Blanc s'il pensait que Remo avait pu tuer ces hommes sur les photos qu'il montrait. À présent, Chiun pouvait confirmer l'innocence de Remo. Smith n'aurait qu'à comparer les résultats de l'attaque de Remo et constater qu'ils étaient différents de ceux des photos.

L'homme qui avait tué les malheureux, dans le conteneur englouti, ne pliait pas le coude en travaillant. Il ne commettait pas de petites fautes. Rien que des grosses. Sa plus grande était de faire suivre une lettre qui aurait dû rester enfermée dans le tombeau du passé.

Dans sa chambre, Chiun déroula sa natte et se prépara à prendre un bon repos. Il en aurait besoin, car le lendemain il irait se battre contre un fantôme.

Un fantôme plus redoutable et maléfique que n'importe quel homme.

CHAPITRE VII

Mrs Hank Cobb prit le bras de son mari et se serra contre lui alors qu'ils se promenaient dans l'air vif du matin, sur le pont des secondes classes du *Coppelia*. Sur l'île, à huit cents mètres, de grands palmiers gracieux agitaient leurs palmes pour dire adieu tandis que résonnait la puissante corne de brume du paquebot. Comme toujours en quittant un port, Mrs Cobb pleurait.

— Là, là, dit son mari en lui tapotant paternellement la main, avec un sourire trahissant son plaisir et sa fierté. Pas mauvaise, notre seconde lune de miel, pas vrai, Emily ?

Avec tendresse, Emily Cobb embrassa l'homme voûté aux cheveux blancs.

— La seconde ? Je ne savais même pas que la première était finie, dit-elle, ce qui fit rougir comme un écolier l'homme avec qui elle vivait depuis vingt-cinq ans.

Ensemble, ils s'accoudèrent à la rambarde et agitèrent la main aux palmiers silencieux ; leur nouveau Sony Trinitron et leur stéréo suédoise Valpox hors taxe étaient soigneusement rangés dans des caisses, dans la cale.

Près de la coque, quelque chose émergea momentanément à la surface avant d'être de nouveau englouti par les vagues.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Mrs Cobb en montrant l'objet.

— Un tronc d'arbre, je crois, ou un poteau télégraphique cassé, répondit son mari d'un air songeur. Non, ça ne peut pas être un poteau télégraphique, je n'en ai pas vu dans l'île. Je n'ai même jamais vu d'arbres aussi gros que ça dans toutes ces îles, et toi ?

Mrs Cobb ressentit un curieux malaise et une vague nausée.

— Ça n'a pas vraiment l'air d'un arbre, dit-elle en hésitant.

— Alors ça doit être quelque chose qui a été jeté du bateau.

L'objet reparut, noir et brillant dans les reflets du soleil sur

l'océan.

— Hank... Hank... s'exclama-t-elle en tirant avec frayeur sur la veste de son mari.

Mr Cobb se débattit tout en regardant par dessus ses lunettes la chose qui flottait à la surface, l'objet noirâtre que sa femme regardait avec tant de terreur.

— Foutu double foyer, marmonna-t-il. Emily, je t'en prie ! Qu'est-ce que tu as ? Tu ne te sens pas mal, dis ?

Mrs Cobb ouvrit la bouche pour répondre machinalement à son mari qu'elle allait très bien mais, à ce moment, l'objet dériva contre la coque et des yeux s'ouvrirent dans un crâne calciné. Les dents apparurent, blanches et brillantes comme celles d'un cadavre surgi d'une antique tombe humide ; du sang traînait derrière comme un ruban. Alors Emily Cobb brisa le silence du pont avec le cri le plus horrible qu'elle avait jamais poussé de sa vie.

Elle hurla, clouée sur place, quand l'organisateur de la croisière arriva vers elle en souriant. Elle hurla tandis que le sourire se désintégrait en une horrible grimace et qu'il appelait du renfort au moyen de son walkie-talkie. Elle hurla quand une bande d'hommes d'équipage grouillèrent autour d'elle, avec des cordages et une chaloupe, et descendirent rapidement par l'échelle jusqu'au niveau de l'eau. Et elle hurla quand le médecin du bord apparut, aux cent coups, pour lui prendre le pouls et ordonner au mari d'une voix pâteuse de l'emmener dans leur cabine, tandis que les hommes d'équipage criaient et hissaient leur prise noircie dans la chaloupe.

Dans la cabine, Mrs Cobb s'allongea sur son étroite couchette et tenta de se souvenir.

La voix apaisante mais effrayée de son mari déferlait sur elle comme des vagues. Ce terrible corps brûlé, ces yeux qui s'ouvraient soudain comme ceux d'une poupée de porcelaine...

Sur le pont, le Dr Matthew Caswell ravala sa répulsion quand les matelots jetèrent la chose calcinée qui avait été un homme sur un brancard et suivirent le médecin à l'infirmerie.

Les coups de chaleur n'étaient pas rares à bord de paquebots de la taille du *Coppelia*. Les attaques, les intoxications alimentaires, les fractures de bras ou de jambes, même une ou deux naissances prématurées.

Mais jamais rien de pareil. Il espérait que le capitaine avait déjà alerté par radio la police de l'île et qu'un bateau viendrait chercher le cadavre nauséabond qu'il avait devant lui pour le transporter à la morgue, avant qu'il rende les deux Bloody Mary et la bière de son

petit déjeuner.

Il chargea son infirmière – qui réprimait mal ses haut-le-cœur – de découper les vêtements du mort pendant qu’il s’occupait des formalités de confirmation du décès. La première de ces formalités, ce fut d’avalier la moitié du whisky du flacon plat qu’il portait dans sa poche arrière. Le reste n’était que menus détails.

Même dans sa brume alcoolique, Caswell comprenait qu’une autopsie s’imposerait, dans l’île. Brûlures au troisième degré sur tout le corps, grave perte de sang et, par-dessus le marché, une jambe amputée.

Récemment amputée, apparemment. Un requin, sans aucun doute. De longs lambeaux de chair pendaient du haut de la jambe, près de la hanche, et l’os avait été proprement coupé. Le pauvre type avait mis longtemps à mourir.

Retenant sa respiration, Caswell plaça son stéthoscope sur la poitrine de l’homme, en se promettant de remplacer l’instrument à sa prochaine escale, en même temps que le flacon plat, beaucoup trop petit.

— Un instant, dit-il presque pour lui-même.

— J’ai trouvé un papier d’identité, docteur.

— Chut.

— Oh non. Ce n’était pas possible. C’était pratiquement impossible.

— Appelez le capitaine, ordonna-t-il. Dites-lui de venir ici.

Mais c’était vrai. Le médecin se précipita pour serrer un garrot autour de la jambe, puis il fit rouler un support à intraveineuse avec un flacon de plasma.

Pourquoi moi, gémit-il à part lui, les mains tremblantes. Matthew Caswell n’avait pas opéré depuis des années. Entre tous les endroits sur terre, pourquoi fallait-il que ce cas d’extrême urgence arrive là, à bord ? Avec lui ?

— Je suis navré, murmura Caswell aux restes de l’inconnu respirant à peine et destiné à mourir sous le bistouri maladroit du Dr Matthew Caswell. Je suis terriblement désolé, monsieur. Vous avez déjà tant souffert. Vous méritiez mieux.

Il se produisit alors une chose bizarre. L’homme brûlé allongé sur la table d’opération souleva une paupière noircie. Il regarda fixement le médecin pendant un long moment avant de sombrer de nouveau dans l’inconscience.

Il m'a vu, pensa le médecin. Il a vu et il sait ce que je suis.

— J'étais bon chirurgien, autrefois, dit-il tout haut.

Puis il courut aux toilettes et vomit tout le whisky, la vodka et la bière qu'il avait bu dans la matinée.

Le capitaine entra sans frapper. C'était un bel homme d'une quarantaine d'années à l'air compétent, qui était visiblement impatient de se débarrasser du cadavre et de poursuivre la croisière.

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Cet homme est vivant, annonça Caswell après avoir craché dans le lavabo.

— Nom de Dieu !

— Il est intransportable. Il devra rester ici jusqu'à ce que je puisse... (Le chirurgien frémit malgré lui.) Que je puisse opérer sa jambe. Une morsure de requin. Et il a de graves brûlures. On voit les traces en forme de losanges sur ses mains et sa cuisse. C'était probablement un grillage. Il est aussi en état de choc. Il aura besoin de greffes de la peau et de beaucoup de sang...

— Vous allez opérer ? Vous ? ricana le capitaine. Eh bien, ça ne devrait pas être long !

— Je peux pratiquer l'opération en quelques heures, dit Caswell en ignorant le sarcasme, mais j'aurai besoin d'une petite équipe de l'île, deux chirurgiens et...

— Ne me faites pas rire, Caswell.

— ...et trois ou quatre bonnes infirmières. Et du plasma, au moins trois ou quatre litres. Ils pourront le transporter à l'hôpital quand j'aurai fini.

Le capitaine sourit avec indulgence, un sourire cruel réservé aux ivrognes et autres épaves qui essayaient de parler comme s'ils savaient ce qu'ils faisaient.

Allons, pensa Caswell, je ne peux pas dire que je n'ai pas mérité le mépris de cet homme.

— De combien d'heures parlez-vous ?

Le médecin s'essuya le front d'un revers de main puis il aida l'infirmière à réunir ses instruments.

— Je ne sais pas. Trois ou quatre, à moins qu'il meure. Écoutez, je dois me dépêcher. Je vous en prie, capitaine, faites-moi venir de l'aide.

— Trois ou quatre heures. Les passagers vont perdre une demi-

journée à la Jamaïque.

— Capitaine, je vous en prie ! Faites ce que vous voulez mais vous devez partir, maintenant. Il faut que je me désinfecte.

Le capitaine se détourna avec un soupir écœuré.

— J'ai besoin de cette équipe, capitaine !

Au même instant, dans sa cabine, Mrs Hank Cobb se redressa brusquement sur sa couchette, les yeux exorbités et fixes.

— Rallonge-toi, Emily. J'ai dit au médecin...

— Nous connaissons cet homme, Hank ! cria-t-elle.

— Quel homme ? Voyons, Emily, pas ce... cette chose-là en bas ?

— Ces yeux ! hurla-t-elle. Ces dents !

— Ma chérie, je t'en supplie...

— C'est le cuisinier ! Le cuisinier du bord ! Il m'a donné la recette de la rémoulade pour le céleri, tu ne te souviens pas ?

Hank Cobb se creusa la tête.

— Le cuisinier...

À cinquante mètres de là, dans l'infirmerie, Alberto Vittorelli revenait lentement à lui. La paroi noire du paquebot... comment est-ce que le bateau était apparu ? La femme hurlante, les figures floues autour de lui, leurs cheveux mouillés plaqués sur la tête, le monsieur en blanc qui s'affairait maintenant près de lui, qui se penchait avec une expression si inquiète qu'elle en était comique...

La cabine blanche à l'odeur d'antiseptique tournoya autour de lui. Ils étaient venus à son secours, bien sûr. Sans Vittorelli, le paquebot ne pouvait naviguer sans sauces. Il ferma les yeux sur ce lieu vertigineux dont l'unique occupant était l'homme soucieux en blanc. Mais le tourbillon continua dans la tête de Vittorelli, comme un petit manège de chevaux de bois. Sur ce manège (qui tournait de plus en plus vite, toujours plus vite !) il y avait les hommes avec lui dans la mer, leur uniforme de marin ruisselant, et la femme hurlante et le monsieur inquiet en blouse blanche. Et au centre de tout cela, si petit maintenant, petit et qui disparaissait, il y avait un autre visage, glacé et autoritaire, couronné de cheveux blonds, avec les yeux du bleu le plus froid et le plus pâle qu'il avait jamais vu, un visage qu'il n'oublierait jamais...

CHAPITRE VIII

Le lendemain était un dimanche. Remo fut réveillé en sursaut par un rugissement assourdissant, un tonnerre de pas aussi lourds qu'hésitants et un tintement bruyant de verres et de cubes de glace. Il s'enroula dans une serviette et fila à la cuisine mais Sidonie l'intercepta dans le couloir, devant la chambre.

— Qu'est-ce que vous avez fait là-dedans ? dit-elle d'un air accusateur, ses petits yeux brillants comme deux billes noires. C'est une maison pour les cochons, ça !

— Nous avons eu de la visite, hier soir, bafouilla Remo.

Sidonie se tordit le cou pour regarder derrière lui dans la chambre, où Fabienne se réveillait en gémissant, une main à son front douloureux.

— Jésus Marie, garçon ! cria Sidonie indignée. Pour quoi faire vous l'avez dans votre lit ?

Remo éluda l'explication évidente, vu que Sidonie était une amie de Fabienne et aussi parce qu'elle devait peser plus de cent dix kilos et avait déjà avalé deux ou trois bons coups de rhum.

— Elle a été blessée, dit-il.

Sidonie entra en se dandinant dans la pièce, les glaçons tintant dans son verre, et se pencha sur la belle rousse. Quand elle vit les boursoflures autour de son cou, elle plaça une main sur son cœur, porta de l'autre le verre à ses grosses lèvres et le vida d'un trait.

Puis elle revint vers Remo d'un air menaçant.

— Vous avez fait ça, petit Blanc ? gronda-t-elle.

— Voyons, Sidonie ! Pourquoi est-ce que j'aurais fait ça ?

Elle s'approcha de lui, la lèvre inférieure en avant, et les vapeurs de rhum frappèrent les narines de Remo comme des baïonnettes.

— Peut-être sous cette belle peau blanche, vous êtes un chien enragé ? dit-elle en haussant un sourcil.

- Demandez-le-lui donc !
- Peut-être elle ment ?
- Ah, pour l'amour du ciel !
- Peut-être elle aime ça ?
- Sidonie...

La voix de Fabienne fit accourir la grosse négresse. Remo laissa échapper sa respiration avec reconnaissance.

— Qui vous a fait ça, mon bébé ? demanda-t-elle en serrant la tête de la jeune fille contre sa monumentale poitrine. Racontez à Sidonie, que j'aille lui botter le cul et lui casser la figure.

Fabienne toussa pour forcer sa voix au-dessus du chuchotement.

— Le muet, Sidonie. C'est, le muet du Hollandais.

La Noire ferma les yeux et aspira bruyamment. Avec deux doigts, elle fit le signe du mauvais œil pour chasser les démons.

— Vous savez, dit Remo, je commence à avoir marre de toutes ces conneries ! Chaque fois qu'on prononce le nom de ce Hollandais de malheur, tout le monde fait dans son froc. De quoi vomir.

— Faut pas vous moquer, avertit Sidonie. Il vous entend. C'est le diable. Il sait.

— Ah, bouse et crotte et pet de lapin, grommela Remo. Aujourd'hui même, je m'en vais monter à ce château sur la montagne et je traînerai ce muet ou je ne sais quoi au poste de police. Et si ça ne plaît pas au Hollandais, je lui ferai ravalier son acte de naissance.

— Ne parle pas si vite, Remo.

Chiun était derrière lui, resplendissant en kimono de cérémonie en brocart bleu pâle.

— Voyez, il sait, lui, déclara Sidonie en se tournant vers Chiun qu'elle accabla de sourires et de caresses affectueuses. Vous voilà vraiment beau aujourd'hui, monsieur Chiun, susurra-t-elle puis elle gronda en regardant Remo. Ce garçon blanc, il sort tout nu avec une serviette autour de ses jambes maigrichonnes, lui avec une fille dans son lit !

— Je regrette que cette vue ne m'ait pas été épargnée, dit Chiun. Et je regrette le désordre que Remo a mis ici hier soir. Nous avons été attaqués par une bande de voyous. Ils ont cassé ma télévision.

— Quel malheur, monsieur Chiun ! Mais je vais vous nettoyer tout ça en un rien de temps.

— Est-ce que vous pourriez remplacer ma télévision ? demanda

Chiun, plein d'espoir.

— Vous en faites pas. Vous allez apprendre à vivre à ce fumier qui a attaqué Fabienne ?

— Oui. Je lui donnerai une leçon. Sa dernière, répliqua froidement Chiun.

À ce moment, on frappa violemment à la porte.

— Quel imbécile vient en visite à point d'heure comme ça ? marmonna Sidonie en allant ouvrir.

— Il y a quelque chose de spécial prévu pour aujourd'hui ? demanda Remo.

Chiun, qui disposait harmonieusement les plis de son kimono de cérémonie, secoua vaguement la tête.

— Vous n'allez pas me le dire, hein ?

— Il est inutile que tu le saches.

Le chuchotement sifflant et bruyant de Sidonie leur parvint.

— Non. Je te donnerai pas cent dollars. T'as jamais rendu les cinquante que tu m'as empruntés.

— Sidonie, ma beauté, roucoula Pierre, c'est le camion. Il est en panne. Il me faut l'argent, sans quoi je peux plus rien faire.

— C'est bien dommage. T'auras qu'à aller travailler, maintenant, comme les honnêtes gens. Allez, va !

— Qui est là ? cria Chiun.

— C'est rien que Pierre. Je lui dis de partir, maintenant. T'entends ça, garçon ?

Remo et Chiun entrèrent dans le living-room.

— Monsieur Remo ! s'exclama Pierre. Je viens parler à Fabienne, si elle est là.

— Ha ! gronda Sidonie. Tu viens encore me voler.

Pierre ne fit pas attention à elle.

— J'ai été partout dans l'île, pour la chercher.

Faut que je lui annonce une mauvaise nouvelle.

— Elle est ici, mais elle ne se sent pas bien. Vous pouvez peut-être me dire ce que c'est ? dit Remo.

— Ma foi... c'est pas bon. J'ai vu sa maison, aujourd'hui. Elle est ravagée. Les fenêtres cassées, de la boue sur la porte, partout. On dirait que quelqu'un s'est bien mis en colère, on a tout démoli.

— Ça devait être le muet, murmura Remo.

Pierre ouvrit des yeux ronds et gémit d'une voix étranglée :

— Le muet du Hollandais ?

— Tais-toi, espèce de sale nègre de rien, menaça Sidonie.

Pierre poussa une petite exclamation en voyant quelque chose sur le guéridon à côté du canapé. Il fit quelques pas hésitants et alla ramasser la carte de plastique blanc, tombée de la poche de l'homme que Remo avait tiré du plafond.

— À vous, ça ? hasarda-t-il.

— C'est pas tes oignons ! trancha Sidonie.

— Ce n'est rien, dit Chiun.

— Comment est-ce que vous le savez ? demanda Remo, de plus en plus irrité. Nous ne savons même pas ce que c'est.

— C'est l'ouvre-grille, souffla Pierre.

— L'ouvre-grille ?

— C'est sans importance, intervint Chiun et il montra la porte à Pierre. Revenez une autre fois. Téléphonez d'abord.

— Comme par exemple l'année prochaine, marmonna Sidonie.

— Ça ouvre quelle grille ? demanda Remo.

Les yeux de Pierre allèrent de Remo à Chiun. Le vieux Coréen était tendu et furieux.

— Euh... c'est sans importance. Comme dit le monsieur.

— Quelle grille, Pierre ? insista Remo en regardant le Noir dans les yeux.

— La grille du chantier naval, avoua Pierre en regardant ses pieds. Mon cousin en avait une comme ça quand il travaillait pour le Hollandais. Il la fourre dans le portail et le grillage perd son électricité. C'est comme ça qu'on entre dans le chantier naval.

— Votre cousin travaille toujours là-bas ?

— Non, pensez-vous. Personne n'y travaille longtemps. Le Hollandais, il garde personne assez longtemps pour qu'ils sachent quelque chose. Mon cousin, il a même jamais vu le Hollandais. Moi non plus.

Remo prit la carte et la retourna dans sa main. Le chantier naval. Tout revenait au chantier naval. Et au Hollandais.

— Vous feriez mieux de partir, maintenant, dit Chiun entre ses dents.

— Bien sûr... Ah, autre chose, monsieur Remo. Mon camion, il est en panne et...

— Fous le camp rugit Sidonie en l'empoignant par l'épaule et en le secouant si fort que sa tête ballotta. Viens pas embêter les touristes avec tes voleries et tes menteries ! Fous le camp et ne reviens plus !

Elle le jeta dehors. Il fit quelques pas chancelants, reprit l'équilibre et, avec un grognement et un regard furieux à Sidonie, il s'en alla.

— Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? demanda Remo en reposant la carte sur la petite table.

Sidonie pouffa grassement.

— Il embête tout le monde dans l'île, pour qu'on lui prête de l'argent, mais personne a confiance en lui. Pierre, il rend jamais rien. Je l'ai jeté dehors avant qu'il vous tape, tiens !

— Ah ?

Remo était toujours étonné que la plupart des gens attachent tant de prix à l'argent. Il avait lui-même tout ce qu'il voulait, grâce aux bonnes grâces de Harold W. Smith qui veillait à ce qu'il n'en manque jamais. D'ailleurs, il n'avait pas besoin de beaucoup d'argent. Un homme officiellement mort qui travaillait comme assassin pour le compte du gouvernement n'avait que faire de somptueuses voitures, de grandes maisons ou d'une garde-robe élégante. Il ne dînait pas dans les grands restaurants, il n'avait pas de hobbies, pas de famille à nourrir, aucune raison de dépenser. En dehors du fait que son corps était un des deux meilleurs organismes physiques du monde, il était pour ainsi dire mort aux affaires terrestres. Il n'avait donc pas plus d'usage pour l'argent qu'il avait sur lui, qu'un cadavre n'a besoin de cartes de crédit dans sa tombe.

Il tira de sa poche une liasse de billets et en détacha deux de cinquante.

— Donnez ça à Pierre, la prochaine fois que vous le verrez, dit-il sans émotion aucune. Il doit en avoir besoin. Et puis tenez, voilà cent dollars pour vous aussi.

— Monsieur Remo...

— Où est Chiun ?

Le vieux monsieur avait disparu. Remo fit le tour de la maison mais il savait déjà que Chiun n'y était plus. Chiun avait su aussi ce qu'était la carte et, pour une raison mystérieuse, il n'avait rien voulu en dire. Le guéridon où Remo l'avait posée était vide de tout objet. Remo pensa qu'en ce moment même le vieil Oriental se dirigeait,

rapidement et en silence, vers un endroit où son élève ne serait pas invité.

— Prenez soin de Fabienne, dit-il à Sidonie.

Remo courut tout le long du chemin et arrivant au chantier naval en quelques minutes, en passant près d'un marécage où poussaient de grands bambous. La haute tension mortelle bourdonnait légèrement dans le grillage entourant l'enceinte. Chiun était quelque part par là mais hors de vue. Remo retourna au galop vers le marais, cassa une longue perche de bambou, la rapporta et s'en servit pour sauter par-dessus le grillage.

— Chiun ! appela-t-il.

— Je suis ici.

La voix venait de l'intérieur du chantier.

Remo trouva Chiun, les mains dans les manches de son kimono, près de plusieurs immenses conteneurs cabossés.

— Rentre à la maison, Remo, dit-il. Ceci n'est pas ton affaire.

— Je veux savoir simplement ce qui se passe dans ce bon Dieu de patelin. Depuis que nous avons commencé ces prétendues vacances, je me suis fait tirer dessus, je me suis suspendu à une falaise, j'ai dû casser les bras d'un mort. Maintenant Fabienne a été à moitié étranglée, notre maison est une zone sinistrée et vous êtes là au beau milieu d'un chantier naval en kimono de cérémonie. Vous ne pouvez quand même pas me demander de tourner les talons et de rentrer sagement à la maison !

Chiun soupira.

— Eh bien, reste. Mais rappelle-toi. Quand le moment viendra, ce que nous affronterons sera mon affaire, pas la tienne.

— Peut-être.

Chiun retira une main maigre de la manche et ouvrit la porte tachée de sang du conteneur réfrigéré à côté de lui. Il garda le silence pendant que Remo avançait la tête.

À l'intérieur, dix cadavres étaient entassés dans des positions grotesques. Des glaçons pendaient de leur bouche et de leurs yeux, où s'étaient gelées leurs dernières gouttes de salive et leurs larmes, et leurs vêtements crasseux aux plis raides collaient au sol et aux parois de métal. L'air glacé sentait la chambre froide de boucher : les odeurs de chair et d'acier se mêlaient et le moteur de la congélation ne cessait de bourdonner.

— Ils sont morts de froid ? demanda Remo.

— Regarde de plus près. Regarde leurs blessures.

Remo entra carrément et examina les cadavres rigides.

— Ça ne peut pas être vrai, marmonna-t-il, son haleine se transformant aussitôt en givre sur ses cheveux. Ils ont tous été tués en combat main-à-main.

— Le karaté ne tue pas comme ça, dit Chiun en entrant à son tour. Ça c'est main-à-main. Ainsi que l'atemi-waza, l'aïkido, le bando et le t'ai-chi-chuan, mais ces méthodes n'ont pas été utilisées contre ces hommes.

Remo secoua la tête.

— C'est bizarre. On dirait qu'un de nous deux les a tués.

Chiun sourit.

— Ça ne peut guère être moi. Est-ce que ça te fait l'effet de la technique parfaite ? Mais c'est du travail de Sinanju.

Remo le regarda pendant un long moment, l'air tout à fait incrédule.

— Vous ne pensez pas que c'est moi, quand même ? demanda-t-il enfin.

— L'empereur Smith le croit. Un autre conteneur plein de cadavres tués de cette façon a été découvert dans l'océan. Il m'a donné l'ordre de te tuer. Naturellement, ça m'intéressait de voir d'autres exemples de ce travail. Le style est tout à fait remarquable.

— Il vous a ordonné *quoi* ?

— Il m'a donné l'ordre de te tuer. Cela fait partie de mon accord, tu sais. Un contrat est un contrat.

— Mais... mais ce n'est pas moi ! bégaya Remo. Je ne suis jamais venu ici avant...

— Cesse de bafouiller !

Chiun sauta du conteneur dans un envol de brocart bleu.

— Naturellement, ce n'est pas toi ! Ce n'est pas là le travail d'un coude plié. Seul un homme passé maître dans l'art de Sinanju peut tuer de cette façon. Un lourdaud imbécile n'atteint jamais une telle maîtrise.

Il fit signe à Remo de sortir et referma la porte.

— Attendez que je mette la main sur Smith ! Ce sale résidu de la CIA !

— Cette rancune est superflue. Dans cette caisse, il y a plus

qu'assez de preuves pour te disculper aux yeux de l'empereur Smith. C'est pourquoi je devais passer d'abord ici.

— D'abord ? Avant quoi ?

— Avant d'affronter le tueur de tous ces hommes-là.

— Mais je croyais que nous étions les seuls au monde à pratiquer encore le Sinanju !

— Vivants, oui.

Chiun plongea dans les replis de son kimono et en sortit la feuille de papier de riz jauni portant les trois caractères coréens.

— J'ai su que tu n'étais pas le tueur quand j'ai reçu ceci.

— Je vis encore, murmura Remo.

— Celui qui est mort a transmis l'art de Sinanju à un autre.

Chiun replia le papier et le rangea dans son kimono.

— Nuihc ? souffla Remo. Mais il est mort. Je l'ai vu mourir !

— Il a laissé un héritier. Par lui, comme le dit son message, Nuihc et son infamie vivent encore.

Chiun leva les yeux vers le château.

Tout là-haut au-dessus du chantier désert, ses tourelles blanches étincelaient au soleil. Et entre ses murailles de pierre, un héritage de destruction et de mal attendait son heure de triomphe.

CHAPITRE IX

Sous le château du Hollandais, perché sur un éperon rocheux, Pierre abaissa ses jumelles, quand le jeune Américain et le vieil Oriental descendirent du conteneur, dans le chantier naval. À Sint Maarten, les touristes ordinaires ne se baladaient pas en volant des cartes magnétiques et en fouinant le dimanche dans l'enceinte d'un chantier naval.

L'Américain, Remo, avait prétendu tout ignorer de la carte, mais le vieux savait.

Il se passait des choses, pas de doute. Fabienne « ne se sentait pas bien » tout à coup, après avoir fait la connaissance de Remo et le muet du Hollandais était passé dans toute sa maison comme un cyclone.

Sans parler des balles tirées sur son propre camion rouge la veille. Quoi que fabrique le Hollandais, ça devait avoir un rapport avec ces deux hommes là-bas dans le chantier. Et ces deux hommes manigançaient quelque chose de très louche, de l'avis de Pierre.

Il tripota les jumelles pendues à son cou.

Cette information vaudrait quelque chose, pour le Hollandais, peut-être assez pour réparer le camion. Seulement pour ça, il faudrait grimper au Mont du Diable et affronter le Hollandais en personne...

Pierre dévala le petit sentier de chèvres descendant vers la petite ville de Marigot.

Non, rien ne valait les terreurs du Mont du Diable. Les affaires de Blancs, c'était jamais que des affaires de Blancs et ça les regardait.

Lui, il irait en ville, il emprunterait de quoi se payer une bière et puis il ne penserait plus à tout ça.

Malgré tout, la possibilité de gagner facilement cent dollars le tourmentait alors qu'il descendait, de moins en moins vite. Cinq minutes dans le château du Hollandais. Ça suffirait et Pierre aurait dans sa poche un beau billet de cent tout neuf pour son camion. Peut-être même que le Hollandais, par gratitude, lui donnerait plus de cent

dollars, tellement il serait content d'apprendre la présence des deux hommes dans son chantier naval. Et alors là, qu'est-ce qu'ils changeraient de musique au Grotto de Gus, quand Pierre Lefèvre entrerait et commanderait une tournée générale ! Ces nègres-là, ils y réfléchiraient à deux fois avant de lui refuser quelque chose la prochaine fois qu'il manquerait de monnaie !

La légende voulait que le Hollandais frappe de folie tous ceux qui le regardaient.

Une cache de petits cailloux céda sous le pied gauche de Pierre. En dansant et en faisant des moulinets déments avec les bras il réussit à garder son équilibre. Il cracha deux fois par terre et fit le signe du mauvais œil. *Ok, ok, je m'en vais point nulle part qu'à Marigot, patron.*

Il allait en faire un sacré plat aujourd'hui. Déjà l'air était lourd comme une tenture mouillée, avec cette brume qui se levait et laisserait avant midi l'île rôtir comme un travers de porc. Les maisons commençaient à apparaître, ici et là le long du chemin de terre qui s'élargit et devint une route carrossable menant droit à Marigot. Une bonne bière ferait du bien, argent ou pas, même si ce n'était qu'une légende stupide inventée par des indigènes ignorants qui croyaient n'importe quoi...

Du calme, Pierre, fit une petite voix intérieure. *Tu n'as pas tellement besoin de cent dollars, au fond.*

Oh que si, que si ! Et c'est le Hollandais qui peut me les donner, si seulement je n'étais pas un tel foireux. Et regardez-moi ça, par exemple ! Une Jeep Willys en plein sur la route, là avec les clefs au tableau de bord et un grand jerrican d'essence à l'arrière !

Pierre fit le tour de la jeep, en examinant les pneus. Tous bons, et même un démonte pneu sur le siège arrière. Si jamais ce Hollandais essayait de faire du vilain, je te vous lui en flanquerais un coup vlan entre les deux yeux...

Cette voiture appartient à quelqu'un, dit la petite voix intérieure.

Et alors ? Je la rendrai. Je veux simplement pas grimper au Mont du Diable à pied, tiens.

Tu ne pourras pas échapper au diable, insista la voix mais de plus en plus faiblement.

— Attends voir un peu ! s'écria tout haut Pierre en grimpant dans la jeep.

Et il démarra en chantant « *Hey, pretty baby, come out tonight, come out tonight...* »

La jeep dérapa par à-coups sur la route sinueuse et puis roula

mieux sur une autre, plus droite, meilleure, bordée de grands arbres. Facile, cette route, pensa Pierre en conduisant la voiture vers le sombre silence du Mont du Diable.

CHAPITRE X

— Ainsi, le Hollandais a fait copain copain avec ce cher disparu de Nuihc. La seule chose que je ne comprenne pas c'est pourquoi il a attendu si longtemps pour nous contacter.

Chiun jeta à Remo un coup d'œil irrité.

— Les choses que tu ne comprends pas sont innombrables être sans cervelle dit-il et il leva un long index. Premièrement. Ce n'est pas *nous* que cette personne hollandaise a contacté. Au moyen de la lettre de Nuihc, c'est moi, et moi seul.

— Je suppose que deux tentatives de meurtre contre moi ne comptent pas dans les contacts dit ironiquement Remo ce qui ne fit ni chaud ni froid à Chiun.

— Deuxièmement. Les cadavres dans la grande caisse sont l'œuvre d'un jeune homme. De la force et de l'adresse sans contrôle complet. J'ai indiscutablement surpris le Hollandais en venant dans cette île. Il n'était pas encore prêt à m'affronter.

— Je ne pensais pas qu'il serait une grosse menace...

— Troisièmement. C'est un assassin d'un remarquable talent. Souviens-toi, notre dernier affrontement avec Nuihc remonte à des années. Ce garçon s'est entraîné tout seul aux aspects les plus délicats de l'art de Sinanju. Merveilleux !

Chiun hocha la tête avec admiration. Remo rougit.

— À vous entendre, vous aimeriez mieux l'adopter que le tuer.

— C'est toujours terrible de détruire une chose de valeur. Un bel assassin. De bonne souche, probablement, pas quelque détrit de la rue.

Ils étaient arrivés au grillage électrifié.

Chiun donna à Remo la carte à bande de métal.

— Ah ! pouvoir entraîner un talent pareil ! Faire fleurir une aussi énorme habileté chez un être aussi jeune !

Les yeux de Chiun prirent une expression lointaine.

— Je ne le trouve pas si formidable, grommela Remo.

— Il possède une formidable autodiscipline.

— Sa mère porte des bottes de combat.

Remo enfonça la carte dans la fente et donna un coup de pied dans le portail.

Le choc le projeta à plus de cinq mètres en arrière. Il s'assit par terre, le cuir chevelu picotant et les oreilles bourdonnantes. Puis il retourna au grillage et avança les mains à un centimètre de la clôture. Les poils se dressèrent sur ses bras et le grillage émit un sourd bourdonnement continu.

— Le courant passe toujours, marmonna Remo en faisant glisser la carte dans la fente, d'avant en arrière. Quelque chose s'est détraqué.

Ils entendirent un autre bruit, un bruit électronique sifflant. Tous deux tournèrent la tête et virent un panneau de métal coulisser au coin du grillage. Derrière il y avait un cube noir de deux mètres de côté, avec un moteur de réfrigération. Un python de trois mètres de long se glissa hors de la boîte.

— Votre Hollandais est un vrai prince, pas de doute, bougonna Remo.

Quatre autres serpents, des cobras d'une blancheur malade, sortirent rapidement. Ils firent tous la course, droit sur Remo et Chiun.

— Donne-moi la carte blanche, murmura Chiun.

Il la prit entre deux doigts et, d'une chiquenaude, il l'envoya vers les cobras. Un des serpents se fendit en deux, sa queue battant le sol. Les autres se précipitèrent sur sa tête, les crochets exposés et ruisselants.

— Maintenant, fais-nous sortir d'ici, chuchota Chiun.

— Pourquoi est-ce que c'est toujours moi qui fais le plus dur, maugréa Remo.

Il regarda de tous côtés. La perche de bambou qui lui avait permis de sauter par-dessus la clôture était de l'autre côté. Il n'y avait rien de transportable dans l'enceinte, à part les conteneurs.

Un conteneur. C'était bien massif mais il faudrait que ça fasse l'affaire. Remo courut en zigzags vers une des énormes caisses. Le python géant remarqua le mouvement et suivit la même voie sinueuse. Remo savait qu'il devait faire vite. Avec le serpent sur ses talons, il n'aurait pas le temps de traîner le conteneur sans roues vers le grillage. Il lui faudrait le transporter en un instant, avant que le

python n'ait de temps de s'enrouler autour de ses membres et de les écraser comme des toiles d'araignée.

À l'extrémité du grillage, Chiun courait à toute vitesse de long en large. Les trois derniers serpents le suivaient de leurs yeux de poupée, hypnotisés, le cou gonflé de venin.

Impossible de remuer le conteneur. Remo réfléchit à toute allure. Que se passait-il normalement quand ils devaient être déplacés ? Eh bien, d'abord, ils devaient... Il se claqua le front. Bien sûr ! Comment pouvait-il être aussi bête ? Ils devaient être *soulevés*.

Il se rua vers l'unique bâtiment de l'enceinte. De l'autre côté, il trouva ce qu'il cherchait. Une grue.

Il mit le moteur en marche et le lourd engin avança lentement. Remo voyait devant lui Chiun encore entouré de cobras, qui tournait le dos à la clôture. Les leviers à la droite de Remo contrôlaient les mouvements de la grue. La flèche plongea et tourna de côté et d'autre alors qu'il les essayait tous en roulant plus rapidement vers le grillage à haute tension.

Et puis sa vue fut presque complètement bouchée par le corps épais et brillant du python qui se drapait sur le pare brise ; sa tête vacillait et cherchait Remo.

Il repoussa la tentation de se débarrasser tout de suite du serpent. Il fallait que la grue s'approche suffisamment de Chiun pour le hisser hors de danger et les chances du vieux Coréen face aux cobras hypnotisés, ne dureraient que tant qu'il maintiendrait sa vitesse vertigineuse. Mais avec le python bouchant sa vue, la grue risquait de frôler la clôture et de provoquer une décharge électrique assez violente pour faire exploser à la fois la grue et le grutier d'occasion.

Il continua d'avancer.

— Dites moi quand je dois m'arrêter ! hurla-t-il.

Il manœuvra la flèche pour la remonter. La chaîne du treuil se balançait follement. Remo ne le voyait pas mais il savait que le crochet au bout de la chaîne devait être suspendu près de la tête de Chiun. S'il s'approchait trop, Chiun serait empalé à peu près au même moment où Remo se mettrait à griller.

— Plus près ? cria Remo.

Pas de réponse L'engin avança encore. Le serpent sur le pare-brise glissa dans la cabine et s'enroula autour d'une jambe de Remo.

— Halte ! cria Chiun.

Avec toute la discipline qu'il possédait, Remo coupa le contact alors que le python, en sifflant, enroulait ses anneaux de la cheville à

la cuisse.

Chiun bondit très haut, sur le crochet de la chaîne. Au même instant, les cobras hypnotisés se ruèrent sur l'endroit où il s'était trouvé. Leurs crochets saisirent la grille métallique et aussitôt leur corps dansa et s'agita comme des rubans volant au vent.

Les yeux de poupée devinrent d'un blanc laiteux, la chair se calcina et noircit en quelques secondes. Malgré tout, ils restaient accrochés, leur mâchoire coincée dans les mailles de fer.

— Avance ceci par-dessus la clôture, ordonna Chiun. Et monte ici.

De la sueur ruisselait du front de Remo. Il frappa des deux poings le corps caoutchouteux du python. À chaque coup, les anneaux se resserraient. Le pied de Remo s'engourdissait déjà. Si seulement il pouvait attraper la tête... mais elle était bien planquée sous la cuisse et glissait vers l'entrejambe et le meilleur de l'homme.

— Remo !

Tire... Chiun... de là, se dit Remo. Il s'occuperait du serpent quand il en aurait le temps.

Il haussa la grue et la balança par-dessus le grillage. Chiun resta sur le crochet jusqu'à ce qu'il soit de l'autre côté, puis il sauta dans un envol de kimono du plus bel effet. Il était sauvé.

Remo roula de la cabine par terre, alors que le python, à une rapidité incroyable, changeait de position pour envelopper tout le corps. C'est le moment, se dit Remo quand la tête du serpent passa devant lui. Vas-y. Il la saisit à deux mains et la tordit violemment pour l'écraser par terre. Les anneaux se déroulèrent brusquement. Remo se libéra, la jambe lourde, presque insensible, et se traîna vers le pied de la grue.

Le serpent joua vaguement au périscope avec sa tête. Un frisson fit onduler tout le long corps, une dernière convulsion l'agita et il ne bougea plus.

Au sommet de la grue, Remo ramena sa jambe blessée contre son torse et, dans un triple saut périlleux, passa par-dessus la clôture et tomba sur le sol sablonneux. Couché sans forces sur son point de chute, il sentit une odeur de brûlé. Il se tourna vers le grillage. Les trois cobras grésillants se transformaient en squelettes fumants, leur chair réduite en cendres.

— Très lent, grogna Chiun au-dessus de lui. Je ne comprends pas. C'est moi qui suis entouré de serpents. C'est moi qui suis en danger mortel. Tu n'avais qu'à faire marcher cette ridicule machine préhistorique. Et malgré tout tu as traîné, tu as pris tout ton temps

pour venir. Et maintenant tu restes couché là, feignant l'épuisement. On croirait que c'est toi qui as affronté la mort !

Chiun claqua sa mâchoire avec colère.

— J'ai besoin de me reposer une minute, dit Remo en grimaçant.

La sensibilité revenait dans sa jambe endommagée. Il essaya de crispier ses orteils. Aussitôt, il eut une crampe.

— Je frémis à la pensée de ce qui se serait passé si un serpent t'avait attaqué, toi ! ricana triomphalement Chiun. Tu deviens mou, Remo. Mais ce n'est peut être pas ta faute. Ton entraînement a sans doute commencé trop tard. Ou alors tes possibilités naturelles étaient limitées.

— Et vous me faites peut-être suer, petit père, grommela Remo.

— Tandis que le Hollandais ! Ça, c'est un élève ! Jeune, puissant, intelligent...

— Il vient de tenter de vous assassiner !

— Et il aurait réussi, sans mon instinct surnaturel et mes réflexes vertigineux.

— Merci. Ravi d'avoir pu être d'un quelconque secours.

— Crois-tu que si le Hollandais était à ta place, il se vautrerait paresseusement dans l'herbe ? Jamais ! Il s'inquiéterait de mon bien-être. Il se soucierait d'une blessure possible contre ma personne. Il...

— Il essaierait de vous tuer encore, dit Remo écœuré. Ça va, Chiun, écrasez. Allons-nous-en.

Il se mit péniblement debout et boita vers Chiun.

— Il ne serait pas ingrat et sans considération, comme certains élèves sans talent.

Remo serra les dents.

— Écoutez, si vous me trouvez tellement inférieur à ce fou sanguinaire, qu'est-ce que vous attendez pour faire équipe avec lui et me laisser tranquille ?

Les yeux de Chiun brillèrent.

— Vraiment ? Tu penses ce que tu dis, Remo ? demanda-t-il avec un espoir ostensible.

Remo s'arrêta de marcher.

— Bien sûr, si c'est ce que vous voulez. Personne ne dit que vous devez être collé avec moi pour la vie.

Il parlait tout bas. S'il élevait la voix, il risquait de ne pouvoir

maîtriser un chevrotement.

Chiun sourit, en hésitant, puis il hocha la tête.

— Je devrais peut-être lui parler. J'espère que tu ne seras pas offensé.

Remo fit un geste d'indifférence.

— Très bien, alors, dit Chiun d'un air ravi, et il recula de quelques pas, en s'éloignant de Remo.

— Chiun ?

— Oui.

— J'ai bien dû me battre contre un serpent, là-bas. Le python.

Chiun sourit.

— Naturellement. Mais tu es un Maître de Sinanju. Un serpent n'est qu'un serpent.

Chiun tourna les talons et se dirigea vers le château, au sommet du Mont du Diable. Il marchait d'un pas léger et joyeux, et son kimono bleu de cérémonie dansait gaiement à la brise.

— Quand même. Réfléchis. Le Hollandais. Quelqu'un d'entraînable, enfin. Mais je me souviendrai affectueusement de toi, Remo.

— Soufflez ça par vos oreilles, petit père, dit Remo tandis que Chiun sortait de sa vie.

Il s'assit par terre.

— Entraînable, marmonna-t-il.

Chiun escaladait le Mont du Diable et rapetissait dans le lointain. L'ingrat. Chiun savait parfaitement ce que Remo avait souffert avec ces trois mètres d'écraseur de braves gens, et il n'avait même pas eu une bonne parole pour lui après. Et maintenant le vieux fesse-mathieu s'en allait en gambadant se jeter dans les griffes d'un cinglé parti pour les tuer tous les deux. Simplement parce que le Hollandais ne pliait pas le coude. Si c'était ce que Chiun voulait, parfait. Remo entendait rester là au bord de la mer, jusqu'à ce que des fleurs poussent et s'épanouissent dans ses oreilles et une fois que le Hollandais aurait refermé sur Chiun son piège inévitable, qui c'est qui monterait au château blanc pour ramasser les morceaux ? Remo. Parfait. Épatant. Absolument parfait.

Avec un gros soupir, Remo se releva et se traîna vers le Mont du Diable. Peu importait ce que Chiun pensait de lui. Chiun avait besoin de Remo, qu'il le sache ou non, et Remo serait là.

CHAPITRE XI

Pierre Lefèvre tambourinait du bout des doigts sur le bras d'acajou de l'antique et unique fauteuil de la salle. L'austérité du château l'avait surpris. Toutes les pièces obscures qu'il traversait pour aller trouver le Hollandais étaient aussi nues et froides que des cachots et meublées, comme des cachots, du strict minimum.

Il se déplaça nerveusement sur son siège et sentit l'odeur âcre de sa sueur aigrie par la peur. Par une porte entrouverte, il apercevait une salle entièrement vitrée, où le Hollandais regardait au moyen d'une grande longue-vue blanche le chantier naval tout en bas.

Il rabattit le volet sur l'objectif et revint dans l'antichambre où Pierre attendait sa récompense.

— Vous aviez parfaitement raison, dit aimablement le Hollandais en repoussant délicatement une mèche de ses épais cheveux blonds. Il y avait bien deux hommes dans le chantier mais, vraiment, je ne comprends pas ce qu'ils faisaient là. Les conteneurs n'ont même pas de roues, vous savez.

Il regarda Pierre, pour tenter de détecter un soupçon de complicité. Est-ce que ce nègre en savait plus qu'il ne le disait ? Les cadavres du conteneur avaient-ils été découverts par d'autres gens que Chiun et Remo ?

Les autorités étaient-elles averties ? Mais Pierre ne dit rien et continua de regarder le tapis. Non, jugea le Hollandais. Il n'est pas de mèche avec eux. Il a trop peur.

Le Hollandais ne pouvait le laisser vivre, naturellement. Il n'avait aucune intention de dire à Pierre que Chiun, en ce moment même, gravissait seul le Mont du Diable. Il ne révélerait pas que Chiun et Remo s'étaient arrangés pour tuer dans l'enceinte les cinq serpents. Ils étaient encore plus habiles tous les deux que le Maître l'avait dit. Mais à présent, le vieux était seul. Seul, il se battrait contre le Hollandais. Et, seul, le vieux mourrait.

Le Hollandais tendit le bout de papier où Pierre avait écrit

l'adresse de la villa.

— C'est là qu'ils séjournent, dites-vous ?

Pierre voulut répondre mais sa gorge était comme bourrée de coton. Il hocha simplement la tête, en ouvrant de grands yeux exorbités. Oh là-là petit Jésus, se disait-il, quelle bourde ! Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans cette baraque. Il faisait froid là-dedans, et c'était trop silencieux. Ça lui rappelait le mausolée du vieux grand-père Potts, au cimetière, dont il avait enfoncé la porte avec son cousin quand ils étaient mômes. Froid et sans air et mort, comme le Hollandais lui-même. Il avait l'air d'un fantôme, celui-là, tout habillé de blanc, qui marchait et parlait, mais mort quand même.

Pierre évita le regard bleu glacé du Hollandais quand l'homme se dirigea nonchalamment vers une autre porte. Il marchait comme un chat. Pas un bruit, pas un mouvement de sa veste de smoking en satin blanc.

Il fit plusieurs gestes des mains. Un serviteur basané entra en silence, avec une bouteille et un verre sur un plateau d'argent.

— Un peu de xérès, Mr Lefèvre ? proposa le Hollandais. Je crains de ne pouvoir vous tenir compagnie, mais il paraît qu'il est excellent.

— N-n-n-n-n...

Pierre avait depuis longtemps perdu l'usage de la parole.

— Non ? Tant pis. Je pensais que ça vous réchaufferait. Il fait très froid, dehors, après tout.

Pierre parvint à esquisser un sourire de travers. Froid ? Il faisait au moins 35° dehors ! À l'ombre !

— Vous ne le sentez pas ?

Il se foutait du monde, ce blanchet, ou quoi ? Bonne chose que le Hollandais ne boive pas. Ce type était encore plus cinglé que le vieux papa de Fabienne le jour où il s'était pris pour un oiseau et avait sauté de la falaise de Pâques. Mais quand même, c'était vrai qu'il faisait frisquet.

— Vous frissonnez. Voulez-vous un chandail ?

Pierre secoua énergiquement la tête. Ce négro-là va se tirer d'ici vite fait comme une locomotive, papa. Il se leva et cavala jusqu'à la porte. Comment il allait trouver la sortie du château, c'était une autre histoire, mais...

Bon Dieu, mais il gelait !

— Avant que vous partiez, j'aimerais vous récompenser de vos peines, dit le Hollandais.

Il tira de la poche de son smoking deux billets de cent dollars. En hésitant, Pierre les accepta. Il poussa un cri perçant et les laissa voleter par terre. C'était deux plaques de glace. Le Hollandais pencha la tête d'un côté, l'air amusé, tandis que Pierre galopait dans les couloirs du château.

Tout en fonçant dans un corridor obscur après l'autre, il frottait ses bras couverts de chair de poule. Son haleine s'élevait en nuage devant lui. Il avait vu des films où des gens respiraient dans le froid et leur haleine était blanche et brumeuse, mais on était dans les Caraïbes, quoi ! Personne n'avait froid, ici. C'était la combine, pas vrai, Dieu ?

Pas d'argent mais pas de glaçons non plus.

Ah, Seigneur, petit Jésus, jamais j'aurais dû voler la jeep ! Jamais j'aurais dû monter au château. Celui qui regarde le garçon doré du Mont du Diable... Maman, il allait perdre la tête comme le vieux Soubise. Une fois qu'il serait sorti de ce trou d'enfer, il irait s'enfermer pendant cinq jours dans sa chambre avec un jerrican de rhum Potts, rien que pour être sûr que, dans sa folie, il n'irait pas s'envoler dans l'espace.

Il entendit au loin le grincement d'une porte. Ça devait être l'entrée. Il se rappelait cette porte du château, deux énormes battants médiévaux plantés de clous, avec de grosses ferrures, au bout d'un pont enjambant le fossé du château.

Quand il y arriva, la porte était ouverte. Il poussa un cri étranglé en regardant dehors. Une tempête de glace soufflait avec la même force qu'un cyclone, les palmiers gelés se courbaient à 90°, leurs palmes raides craquaient et claquaient les unes contre les autres, en se pointant comme des doigts de spectre vers le flanc du Mont du Diable.

— Oh, doux Jésus, non ! souffla Pierre.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Il les sentit se transformer aussitôt en glaçons. Il avança sur le pont, courbé en deux contre la violence de ce vent terrible qui semblait venir du château. Une rafale de grêle fit remonter l'étoffe légère de sa chemise et le frappa dans le dos comme des plombs de chasse.

Quelque part en bas, il y avait la jeep, mais la neige était si dense qu'il ne voyait pas le bout de son nez. Quelque part, il y avait...

Quelqu'un venait.

Vaguement, il distingua une silhouette dans les tourbillons de grêle et de glace.

— Pierre ? appela une voix qui lui parut curieusement gaie.

— Ici ! Je suis ici !

Il essaya de courir mais ses jambes étaient engourdis par le froid et il tomba à plat ventre. Il était trop fatigué. Il s'efforça de se relever, s'appuya sur le sol. Ses doigts se cassèrent aux articulations. La peau de ses mains était gercée, craquelée. Le sang se gelait dessus en cristaux marron.

— Par ici, gémit-il.

L'homme courait. Il le trouverait. Pierre ferma les yeux dans le vent. Il ne les rouvrirait plus jamais.

— Pierre ? demanda Remo.

Il chercha l'artère au cou du Noir. Pas de battement. Rien. Il retourna le corps et le trouva baigné de transpiration. Il se dit que Pierre avait sans doute couru trop longtemps dans la chaleur accablante de l'après-midi. Son cœur avait dû lâcher.

Il souleva une des mains. Elle saignait et les doigts étaient fracturés. Aurait-il été torturé ?

Puis il remarqua les ongles. Bizarre, bizarre. Ils étaient bleus. Bleus ? Remo examina de nouveau le corps de Pierre, la peau sèche, craquelée, les rougeurs autour des yeux, la peau bleue sous les ongles. C'était fou, insensé. Il faisait 35° à l'ombre. Les palmiers laissaient pendre mollement leurs feuilles dans l'air étouffant. L'herbe était jaunie, brûlée par le soleil.

Et Pierre Lefèvre était mort de froid.

CHAPITRE XII

Dans le château, le Hollandais s'inclina très bas devant son visiteur. Chiun répondit de même.

— Je suis honoré par votre présence, dit le jeune homme. Toute ma vie, j'ai rêvé de vous rencontrer.

— Cela m'attriste de te voir, répondit le vieil Oriental. Ton travail est extrêmement prometteur. Cette rencontre ne me procure aucune joie.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi. Je viens pour te tuer, dit Chiun avec simplicité.

— Et moi, je suis né pour vous tuer, Maître de Sinanju.

Les deux hommes hochèrent la tête et le Hollandais conduisit Chiun dans une salle aérée et bien meublée, bordée sur trois côtés par des portes-fenêtres donnant sur de larges balcons plantés d'orchidées de toutes les couleurs.

— C'est la seule pièce confortable du château, dit le Hollandais. Je pensais que nous pourrions causer un moment, avant de commencer.

Il y a de nombreuses questions que je veux vous poser, depuis des années.

Les yeux pâles étaient interrogatifs et humbles.

— Tu peux les poser mais je ne puis en quelques instants t'enseigner la voie de la vérité, alors que tu as passé toute ta vie à croire à des mensonges, des faussetés, répliqua Chiun.

— Le Maître Nuihc n'était pas faux ! protesta le Hollandais en se levant brusquement, les joues en feu. Il m'a sauvé du désastre.

— Afin de pouvoir te conduire dans un sombre tunnel d'où l'on ne peut s'échapper, vers un désastre encore plus certain.

— Ça suffit !

Dans un coin éloigné de la pièce, une lampe peinte explosa en mille éclats de verre scintillants, sans que personne n'y touche.

Chiun regarda le Hollandais qui lui dit :

— Vous avez été sage de venir seul.

— Ceci ne concerne que toi et moi. Pas mon fils.

La fureur assombrit la figure du jeune homme.

— Votre fils ! Tout comme Remo est votre fils, Nuihc était un père pour moi. Vous avez détruit ce père.

— C'était une force du mal qui ne cherchait que le profit personnel. Nuihc se moquait de...

On frappa avec insistance à la porte et Sanchez fit irruption, en gesticulant comme un fou.

— Quoi ? gronda le Hollandais. Il est ici ?

Le muet montra une fenêtre donnant à l'est. Chiun y alla. En bas, Remo gravissait le sentier du Mont du Diable.

— Non ! cria Chiun. Va-t'en, Remo !

Remo leva les yeux, ne donna pas l'impression d'avoir vu Chiun, et continua de monter.

Le Hollandais serrait nerveusement les dents.

— Il vient vous aider, dit-il avec stupeur.

— Va-t'en ! Je ne veux pas de toi ! Je t'ai dit que j'en avais fini avec toi, machin blanc !

Remo ne répondit pas.

— Ne lui ouvre pas les portes. Renvoie-le, implora Chiun. Il n'a rien à voir avec cette affaire. Laisse-le tranquille.

— C'est un vrai fils, dit le Hollandais d'une voix lourde de tristesse. Il est évident que vous avez cherché à le détourner de vous, pour lui épargner tout danger. Mais il est prêt à mourir pour vous. Et c'est ce qui va lui arriver.

Le pont-levis s'abaissa au-dessus de l'eau verte fétide du fossé. Alors que les énormes battants de chêne s'ouvraient, Remo aperçut à l'intérieur une double rangée de superbes filles, au garde-à-vous.

— Bonjour, mesdames, dit-il aimablement.

Les filles le dévorèrent des yeux.

Au bout de la file, le muet s'avança et conduisit Remo dans un long escalier en spirale vers la pièce où Chiun attendait avec le Hollandais. Remo et le jeune homme se dévisagèrent.

— Je suis Remo.

— Je suis Jeremiah Purcell.

Ni l'un ni l'autre n'offrit sa main.

— Pourquoi es-tu venu ? demanda Chiun d'une voix désolée.

Remo le considéra un moment avant de répondre :

— J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de moi.

Le Hollandais rougit encore une fois.

— Nous bavardions, simplement. Voulez-vous du thé ? Je sais que vous ne buvez pas d'alcool.

Remo s'apprêta à refuser mais Chiun dit :

— Moi, je voudrais du thé.

— Très bien.

Le Hollandais fit signe à Sanchez, qui attendait à la porte, et le muet disparut. Au bout d'un moment il revint avec trois tasses de porcelaine et une théière de terre rouge coréennes, sur un plateau de laque. Remo s'assit.

— Ceci vient de Sinanju, dit Chiun en voyant la théière.

— C'est un cadeau de mon père. Ou plutôt, je l'ai trouvée ici.

— C'était Nuihc ?

— Vous paraissez étonné. Pensiez-vous être la seule personne au monde à avoir hérité les enseignements de Sinanju ?

— Ouais, dit Remo. C'est ce qu'on m'a dit. On m'a dit un tas de choses. Mais ce n'était pas ça qui m'étonnait. Vous l'appellez père. Nuihc ne m'a jamais fait l'effet d'un type paternel, c'est tout.

Le Hollandais versa le thé et présenta les minuscules tasses sans anses à Remo et à Chiun.

— Il n'était peut-être pas l'image d'un père comme on voudrait l'imaginer. C'était... un homme sévère.

Remo et Chiun échangèrent un coup d'œil.

— Mais il m'a sauvé d'une vie d'emprisonnement et d'examens indiscrets. Voyez-vous, je ne suis pas un assassin ordinaire.

— Non, déclara Remo. Nuihc était un babouin, alors vous êtes le fils d'un babouin.

Purcell goûta son thé. Au moment où il baissait les yeux, Chiun lança vers lui sa tasse encore pleine de liquide brûlant. Le Hollandais leva une main nonchalante et la saisit au vol juste devant sa figure, en

prenant soin de ne pas renverser une seule goutte.

— Comme je disais, je ne suis pas un assassin ordinaire. Ni un babouin. Vous ne me vaincrez pas par surprise, Chiun, dit-il en lui rendant aimablement la tasse, à deux mains.

— Je te prie d'excuser ma grossièreté, dit calmement Chiun.

— Je vous en prie, ce n'est rien. J'aurais fait le même geste si je n'avais été sûr que vous attraperiez la tasse.

— C'est si charmant, tout ça, que vous me donnez mal au cœur tous les deux, déclara Remo.

— Quel âge as-tu, mon fils ? demanda Chiun au Hollandais et ces mots firent frémir Remo.

— Vingt-quatre ans. Je ne devais pas me battre avec vous avant d'avoir vingt-cinq ans, mais les circonstances...

— Tu n'es pas prêt, dit Chiun.

Le Hollandais posa sa tasse.

— Je suis prêt. La volonté du Maître vous a fait venir à moi et je le vengerai.

— Doucement, Cocotte, intervint Remo. Vous oubliez que nous sommes deux, mon petit vieux.

Le Hollandais sourit.

— Mais vous ne comptez pas. Il se peut que cet affrontement se produise un an avant mon heure, mais Chiun a depuis longtemps dépassé la sienne. C'est un vieux. Un ringard. Quant à vous, vous n'avez jamais rien été.

Remo se leva.

— Assez, assez ! cria Chiun. Nous n'avons pas le temps d'échanger des insultes et pas d'énergie à gaspiller. Inutile que l'un de nous meure en sueur. J'aimerais tout savoir de toi, Jeremiah.

Remo alla à la fenêtre et contempla les balcons, les pelouses en terrasses pendant que le Hollandais parlait à Chiun de la ferme, de ses parents, de l'incident avec le cochon, de la journée dans le train. Avec une certaine envie, Remo reconnaissait que c'était une vie extraordinaire. Il était possible qu'en débutant à l'âge adulte dans les préceptes de Sinanju, comme il l'avait fait lui-même après des années de dissipation, on n'était pas de force à se mesurer au genre d'entraînement que le Hollandais avait suivi, d'année en année, depuis l'enfance. Et Chiun, malgré son perfectionnisme râleur, avait permis à Remo quelques fautes. Le coude plié, par exemple. Nuihc ne devait laisser passer aucune faute.

Pas étonnant que Chiun pense que le Hollandais était si précieux, se dit Remo. Il était parfait, le con. Remo commença vaguement, et avec un malaise, à douter de lui-même.

— Il m’a envoyé en pension en Suisse, reprit le Hollandais. J’avais le don des langues. Par moments, je pensais que je passerais mon diplôme, comme n’importe quel étudiant, et puis que je travaillerais comme traducteur. Je crois que ça m’aurait plu...

Pendant un moment, les yeux glacés se dégelèrent, au souvenir d’un lointain passé où l’espoir appartenait encore à tout le monde, même au Hollandais.

— Et alors ? demanda Chiun.

Les yeux se retirèrent derrière leur façade de glace.

— Ce n’était pas mon destin. L’école a également découvert mes dons insolites.

— La lampe qui explose ?

— Oui...

— Et Pierre ? demanda Remo de la fenêtre.

Il est mort de froid, gelé. Par ce temps.

— Parfois il m’est difficile de contrôler ce... cette chose, dit Purcell en regardant Chiun comme pour s’en excuser. Mais je ne l’emploierai pas contre vous. Nous nous battons loyalement.

— Demandez un peu à Pierre des nouvelles de sa loyauté ! grommela Remo.

Le Hollandais feignit de ne pas entendre.

— Quand l’école a découvert ça, on m’a enfermé dans une salle spéciale, sans issues, et on a fait venir toute une équipe de médecins et de savants pour me sonder et m’examiner. Ils ne me laissaient pas un instant de repos, ils étaient tout le temps en train de m’enfoncer des aiguilles, des seringues, d’essayer des remèdes sur moi.

— Pauvres petits fumiers, dit Remo. Ils ne voulaient pas vous laisser tuer les gens en paix, comme tout bon fou homicide qui se respecte.

Le Hollandais rougit violemment mais n’interrompit pas son récit.

— Au bout de six mois, j’ai réussi à m’évader durant une de mes sorties surveillées. J’ai couru au bureau des communications et j’ai envoyé un SOS à Nuihc à Lisbonne. Deux jours plus tard, il est arrivé et il a tout démoli. Il ne reste plus aucune trace de cette école. Et puis il m’a amené ici, pour m’entraîner. Et vous attendre. Il vous haïssait et

vous craignait, vous savez. Je ne l'ai jamais revu.

Chiun posa sa petite tasse avec un léger tintement argenté.

— Je ne savais pas que Nuihc avait adopté un héritier. Et pourquoi ? Il n'avait aucune attache, que je sache.

Le Hollandais s'affaissa légèrement.

— Je ne crois pas que j'étais son héritier.

Il ne s'attendait pas du tout à mourir, vous comprenez. Mais il voulait un associé possédant mes facultés mentales. C'est pour ça qu'il m'a entraîné. Et, finalement, il n'a pas pu m'utiliser.

— J'imagine que vous savez ce que Nuihc vous aurait fait, une fois votre utilité passée de mode ? dit Remo.

— Porc ! gronda le Hollandais.

Il leva le bras en décrivant un grand arc.

Remo sentit cinquante couteaux se planter dans sa mauvaise jambe que le python avait écrasée. Il vacilla, laissa échapper un cri et tomba par terre.

— Tu avais donné ta parole ! grinça Chiun en se précipitant vers Remo.

— À vous ! À vous seul. Pas à une vermine mal entraînée comme lui !

— Notre conversation est terminée, déclara le vieil Oriental, en prenant la tête de Remo entre ses mains.

— Ça va, assura Remo entre ses dents. Ne vous battez pas contre lui sans moi.

Chiun chuchota très bas, à l'oreille de Remo.

— Je le dois. C'est pour ça que je t'ai abandonné au chantier naval. Il est trop fort pour toi. J'ai entraîné ton corps mais son arme est dans l'esprit. Il promet de ne pas utiliser son pouvoir mais il ne peut tenir cette promesse, parce que Nuihc, dans son enseignement, ne lui a jamais appris à distinguer le bien du mal. Nous ne devons pas lui permettre de nous tuer tous les deux en même temps, Remo. S'il me tue, alors tu devras te battre. Pas avant.

— Je ne peux pas laisser faire ça, gémit Remo.

— J'espère que je t'ai appris le bien et le mal, murmura Chiun. Obéis-moi, pour notre bien à tous les deux.

Il se releva et le Hollandais fit un signe à Sanchez. Le muet aida Remo à se relever et le précéda dans un long couloir. Tout en boitillant, Remo se retourna. Chiun l'observait en silence.

Quand Remo eut disparu, Chiun parla.

— Tu appelles Nuihc père. Est-ce qu'il a jamais parlé de toi comme son fils ?

Le Hollandais regarda vivement le vieillard.

— De quel droit posez-vous une telle question ?

— C'est bien ce que je pensais. Alors, quand je dis que Remo est mon fils et que je l'aime, est-ce que ça te donne envie de lui faire du mal ?

— Il n'est rien. Rien à côté de moi !

— Mais jamais personne ne t'a appelé « mon fils », insista Chiun, de la pitié dans ses yeux noisette. Tu aurais pu être très bien, Jeremiah Purcell. Mais maintenant, tu vas mourir. Sans père et mort.

Le Hollandais resta parfaitement immobile debout la respiration oppressée. En s'efforçant de garder la figure impassible il indiqua les quatre coins de la pièce. Comme sur son ordre un épais brouillard se forma et s'avança inexplicablement des coins. Il recouvrit le sol et remonta le long des murs.

— Gaz empoisonné, siffla le Hollandais.

— Nuihc t'a bien enseigné son art du mensonge et de la trahison. Tu ne peux pas tenir ta parole, n'est-ce pas ? C'est important pour toi que je voie ton pouvoir et ce que tu vaudras, dit Chiun en secouant tristement la tête.

— Je tiens ma parole qui est de vous tuer ! Sortons et battons-nous, ou mourez ici comme un lâche. Notre heure a sonné, vieillard !

Le Hollandais ouvrit une porte-fenêtre, courut sur le balcon et sauta sur la pelouse, au-dessous.

C'est une illusion, se dit Chiun tandis que la pièce tourbillonnait autour de lui et qu'il étouffait. Il se traîna de la fenêtre sur le balcon et se percha en équilibre sur la balustrade. À ses pieds, les jardins en terrasses basculaient et tanguaient ; le corps de Chiun conservait encore une forte dose du poison évoqué par le Hollandais. Bien, se dit le vieux Coréen. Il m'a montré de quoi il est capable. Je comprends mon ennemi. Maintenant, je peux le combattre.

Repose-toi, Remo, mon fils. Ton heure avec lui sonnera peut-être bientôt.

Sur la balustrade, Chiun vida ses poumons du gaz toxique et les remplit d'air pur. Il ralentit ses battements de cœur.

Le Hollandais attendait, en bas. Ses yeux pâles luisaient d'impatience et de crainte. Il allait combattre le vieux Maître de

Sinanju. La fin approchait, d'une façon ou d'une autre. La bienheureuse fin d'une vie que personne ne devrait avoir à vivre.

— Je suis votre destin, Chiun, dit-il calmement. Venez vous battre avec l'esprit du redoutable Maître Nuihc !

Chiun sauta de la balustrade.

CHAPITRE XIII

Alberto Vittorelli était couché sans connaissance dans l'infirmierie du paquebot, sous une tente à oxygène apportée par deux médecins hollandais de l'île. Le Dr Caswell recommanda aux infirmières de surveiller de près les appareils de contrôle de fortune, pendant que l'équipage préparait au départ la vedette-ambulance.

Il était cinq heures de l'après-midi. Caswell était engourdi de fatigue. Jamais, depuis le temps où il était médecin militaire dans le Pacifique, durant la Seconde Guerre mondiale, il n'avait eu à traiter un malade pour une commotion cérébrale, des brûlures au troisième degré, une jambe amputée et une infection générale, le tout en même temps. Alors que les deux médecins hollandais le félicitaient en lui tapant dans le dos, l'air aussi épuisé que lui, il éprouva une bouffée de reconnaissance pour l'entraînement de ces années de guerre.

Il avait compté prendre sa retraite dans quelques mois. Cette sinécure, à bord d'un bateau de croisière, était sa dernière tentative pour retrouver une jeunesse enfuie depuis longtemps. Ça ne lui avait pas très bien réussi ; l'âge et la défaite l'avaient rattrapé au milieu des Caraïbes, aussi facilement qu'ailleurs. Mais juste au moment où il était prêt à renoncer, alors que la ferveur et l'ambition d'un jeune chirurgien était loin ; Alberto Vittorelli était tombé entre ses mains, brûlé et mutilé. Et, avec ces mêmes mains, Caswell avait encore guéri. Vittorelli était vivant.

Ça avait valu la peine, après tout.

Il ôta sa blouse trempée de sueur et sortit de l'infirmierie. Sur le pont, le capitaine marchait de long en large, sa jeune figure très assombrie.

— Nous avons fini, capitaine, annonça Caswell. Dans vingt minutes, il sera installé dans la vedette.

— Neuf heures ! rugit le capitaine. Vous vous rendez compte ce que ça signifie pour mes horaires ? Les passagers peuvent dire adieu à la Jamaïque. Nous avons tellement de rapports à rédiger que nous

n'en aurons pas fini avant six semaines. Au fait, votre engagement est fini. Ce genre de retard est inexcusable.

— Ce genre de retard a sauvé la vie d'un homme, répliqua calmement le médecin.

— Il mourra probablement à l'hôpital, marmonna le capitaine en s'éloignant.

Sans prendre le temps de réfléchir à ce qu'il faisait, Caswell cria :

— Une minute, espèce d'âne pompeux !

Le capitaine s'arrêta net et fit demi-tour.

— Comment m'appellez-vous, monsieur ?

— Docteur, s'il vous plaît. Je suis médecin, et un sacré bon médecin. Et vous, vous êtes un crétin, avec des sardines en guise de cervelle. Comment osez-vous prétendre que votre précieux horaire est plus important qu'un souffle de vie du corps torturé d'Alberto Vittorelli ? Comment osez-vous me parler d'une journée perdue à la Jamaïque alors que dans cette infirmerie un homme est vivant, qui serait certainement mort sans ces neuf heures de mon travail ?

— Quoi ! Espèce de pochard ingrat. Je veillerai à ce que vous ne soyez plus jamais engagé sur aucun navire !

Caswell rit gaiement.

— Épatant ! Plus d'abaisse-langue à fourrer dans la bouche de vieilles rombières solitaires ! Plus de distribution de pilules contre le mal de mer ! s'exclama-t-il et il regarda ses mains. Je suis un chirurgien, capitaine. J'ai mieux à faire avant de mourir que de travailler pour vous !

— Alors vous pouvez aller faire ça dans cette île, vieux ringard stupide, riposta le capitaine en montrant Sint-Maarten. Je vous donne l'ordre de quitter immédiatement mon bord !

— Voilà l'ordre le plus intelligent que vous ayez jamais donné. Et, incidemment, Vittorelli ne mourra pas à l'hôpital. Je serai là pour le garder en vie. Souvenez-vous de moi, et d'hommes comme moi, quand vous mourrez, vous, capitaine !

Sur ce, Caswell tourna les talons et descendit à sa cabine, où l'attendaient une valise et une nouvelle vie.

Le capitaine bafouilla de rage impuissante.

À ce moment deux passagères passèrent, en pouffant, et le capitaine reprit son masque d'assurance juvénile.

Il se dirigea rapidement vers la cabine radio. L'opérateur, un

Méditerranéen basané, mangeait un sandwich au salami. La cabine empestait l'ail. « Nous sommes envahis par les métèques », se dit le capitaine et il se promit de remplacer tous les étrangers de son équipage par des Anglais bon teint. À part les cuisiniers. S'il avait été possible de faire un repas convenable en Grande-Bretagne, jamais il n'aurait pris la mer, d'abord.

— Appelez l'hôpital Sainte-Rose, aboya-t-il. Dites-leur que nous amenons le blessé. Et préparez-vous au départ.

L'opérateur souleva son casque à écouteurs et ouvrit des yeux ronds.

— Il est vivant ? Vittorelli est vivant ?

— Oui, oui. Envoyez le message. Et aérez cette cabine, au nom de la Reine !

— Oui, capitaine.

Une fois la porte refermée, la radio transmet la bonne nouvelle. Il y eut un cri de joie sur les ondes quand l'opérateur de Sainte-Rose annonça le message au personnel.

— Beau travail dit le radio de l'hôpital Renvoyez nous nos médecins.

— D'accord répondit le radio de bord et brusquement un vacarme de parasites le fit sursauter.

— Giuseppe Battiato ? demanda une voix sans timbre.

— L'Italien se signa. Il croyait entendre la voix du destin tonnante et autoritaire qui l'appelait par son nom d'un lieu inconnu.

— Oui m-m-monsieur bégaya-t-il.

Cette ligne est brouillée dit la voix. Personne ne peut nous entendre sur cette fréquence. Vous me recevez toujours ?

O Madre de Dio !

— Je vous reçois.

CHAPITRE XIV

Remo croyait rêver, flotter dans les airs.

De douces mains blanches de femmes le caressaient. Des lèvres gourmandes lui frôlaient la figure. Il cligna des yeux et regarda la petite cellule aux murs de pierre, avec sa lucarne à barreaux, où il avait été transporté, hurlant de douleur, il y avait un siècle.

La douleur. Sa jambe ne lui faisait plus mal. Bizarre, la souffrance avait pourtant été atroce. Il était sûr qu'elle lui avait fait perdre connaissance, mais à présent il ne sentait plus rien.

Une des filles, une blonde voluptueuse, l'embrassa passionnément sur la bouche en ondulant contre lui. L'autre, une beauté brune, s'attaqua à la boucle de sa ceinture avec des mains expertes.

Soudain, il y eut un violent déplacement d'air et un claquement sec. Le sourire de la blonde se figea et disparut quand elle tomba à la renverse, une fléchette de métal vibrant entre ses seins. Un autre floc, et la brune tomba morte aux pieds de Remo.

Il secoua la tête, ahuri, et se retourna vers la petite fenêtre de prison derrière lui. Entre les barreaux, il vit la grosse figure noire de sa femme de charge, une sarbacane entre les dents.

— Sidonie.

— Debout, imbécile. Le vieux monsieur a besoin de vous. Sortez de là.

Elle déplaça sa masse énorme, dans un frou-frou de jupons, et exhiba une barre de fer, qu'elle glissa entre les barreaux.

— Vous poussez par là, et moi, je pousse par ici. Nous allons tordre les barreaux. Compris ?

— Chiun, gémit Remo dans le brouillard qui lui embrumait le cerveau.

La barre de fer tomba par terre.

— Ramassez ça, garçon, ordonna Sidonie avec irritation. J'ai

marché jusqu'à la jeep pour ça. Maintenant aidez-moi à m'en servir pour vous faire sortir de là, sans quoi je vous règle votre compte avec cette sarbacane-là ! Y a du poison au bout, alors pas d'histoires.

D'un air menaçant, elle gonfla les joues.

Remo se secoua, se força à se lever, tendit les mains vers les barreaux et les écarta. Puis il se hissa par l'ouverture.

— Pas mal, petit Blanc, approuva Sidonie, fort impressionnée. Où est Pierre ? J'ai encore son argent. Il vient avec ça ?

Elle désignait la jeep abandonnée.

— Oui. Mais il est mort, Sidonie.

Elle fit une moue attristée.

— Ce garçon n'avait rien à faire au Mont du Diable, grogna-t-elle et elle partit en se dandinant.

— Comment êtes-vous venue ici ?

— Je ne peux pas garder Fabienne dans cette maison, monsieur Remo. Pas nous garder en vie toutes les deux. Ils viennent pour elle, les hommes du Hollandais. Nous partons, ils viennent. Je les ai vus. C'est mauvais, monsieur Remo.

— Comment saviez-vous que nous étions ici ?

Elle sourit tristement.

— Je ne suis pas née d'hier, petit. Je sais bien que vous n'êtes pas des touristes. Le Hollandais, c'est quelqu'un de bizarre. C'est pour lui que vous êtes là, je me suis dit.

— Où est Fabienne ?

— Je l'ai emmenée dans ces grottes près d'ici...

Un hurlement retentit.

— C'est elle !

Sidonie courut en soufflant vers les broussailles. Fabienne poussa un nouveau cri.

— Où est-elle ? J'irai plus vite seul.

— Là-bas !

Elle montra une taupinière de poches volcaniques sortant de terre près d'un grand amandier. Remo se précipita à l'entrée de la plus grande caverne, qui semblait communiquer avec les autres.

— Fabienne ?

— Remo ! glapit la jeune fille.

Il entendit un bruit de lutte, puis un autre cri suivi de grognements inintelligibles.

Remo cligna des yeux pour les accoutumer à l'obscurité et descendit plus profondément dans la grotte. Il aperçut enfin le muet, au loin.

— Courez à l'entrée de la grotte ! cria-t-il à Fabienne.

Il entendit ses pas précipités.

Tout au fond, dans les ténèbres, Sanchez se tourna silencieusement vers Remo. Un couteau scintilla quand il l'arracha de ses dents et le leva au-dessus de sa tête pour frapper.

Remo l'évita et courut encore plus profondément dans l'obscur boyau. Tout était frais et silencieux. Ça lui rappelait le château du Hollandais sauf qu'il n'y avait pas de lumière du tout, pas même assez pour voir le métal du couteau. Le noir absolu. Même la vision nocturne très aiguë de Remo ne valait rien.

Il leva une main tâtonnante. Le plafond était bas. De longs stalactites pendaient au-dessus de lui comme des glaçons. Il chercha les parois, pour tenter de trouver une issue au toucher.

Soudain, la lame du muet fendit l'air tout près de la poitrine de Remo. Il recula machinalement et un stalactite se cassa et tomba bruyamment. La lame frappa de nouveau. Instinctivement, Remo s'écarta du son une fraction de seconde avant qu'elle l'atteigne.

Un autre déplacement d'air près de son oreille gauche le fit pivoter et lever un pied pour une ruade féroce. Il s'écrasa dans de la chair. Le muet gronda et abattit le couteau vers le cou de Remo mais la lame s'enfonça dans la terre durcie. Remo suivit le bruit du coup et saisit le muet à deux bras. Avant que l'homme qui se débattait ait le temps de lever encore une fois son arme, Remo le poussa violemment vers le plafond où un stalactite se planta dans la tête et retint l'homme comme un insecte sur une épingle.

Sanchez émit un sourd gémissement guttural, ses bras et ses jambes agitèrent brièvement l'air humide et puis le silence retomba.

— Fabienne ? Tout va bien. Dites quelque chose pour me guider vers la sortie.

— Par ici ! cria-t-elle, très loin, et sa voix réveilla des échos dans les profondeurs des cavernes.

— Continuez de parler.

— Par ici, Remo, par ici.

Le son venait de partout. Par ici, ici, ici, ici.

— Pas la peine. Je n'arrive pas à entendre où vous êtes.

Il réfléchit un moment.

— Fabienne ! Ramassez deux pierres, les plus grosses possible. Portez-les le plus loin que vous pourrez de l'ouverture.

Quelques secondes plus tard, elle répondit.

— Ça y est.

Ça y est, ça y est, y est, yest...

— Maintenant tapez-les l'une contre l'autre. Posez-en une par terre s'il le faut mais continuez de taper, sans vous arrêter.

Quand l'écho de sa voix se tut, Remo abaissa le seuil de son ouïe. Il perçut alors les bruits secrets de la grotte, le lent ruissellement de l'eau calcaire sur les stalactites, derrière lui, le battement lointain des ailes de chauves-souris, doux comme la nuit. Le silence, lui avait appris Chiun, n'existe pas si l'on écoute avec assez d'attention. Il régla de nouveau son ouïe, à un niveau encore plus sensible.

Maintenant l'air qu'il avait cru calme tournoyait et hurlait comme une tempête autour de lui. Il fit un pas : ses souliers grincèrent bruyamment. Il entendit son cœur battre lentement, le sang couler dans ses veines. Un bruit soudain et fort, en ce moment, aurait eu sur lui le même effet qu'une seringue pleine de strychnine ; le choc lui aurait fait craquer les nerfs. Il n'osait plus affiner son ouïe. Un seuil plus bas, et le bruit de sa propre déglutition provoquerait un arrêt du cœur.

Il entendit enfin, très loin devant lui et sur la droite, le léger tintement d'une pierre sur une autre. Ça se répercutait aussi, mais le son métallique et sec portait mieux que la voix humaine. Il pouvait en déterminer la source. Il suivit lentement le son, et désensibilisa ses oreilles tout en avançant à tâtons vers le tintement.

— Remo ?

C'était un chuchotement mais cela fit l'effet d'un cri. Remo respira profondément et ramena son ouïe beaucoup plus près du seuil normal.

Il l'entendait encore. Clic. Un temps. Clic.

Ça paraissait plus éloigné, parce que l'ouïe de Remo était moins fine, maintenant. Il s'y dirigea rapidement.

Il aperçut enfin une minuscule étincelle au loin, qui se répéta à chaque tintement. Un éclair... un autre. Bientôt, il distingua la silhouette de Fabienne qui levait une lourde pierre.

— Vous êtes un amour, dit-il.

Elle se jeta à son cou et ils sortirent tous deux pour aller dans l'ombre de l'amandier.

— Attendez-moi ici... ou Sidonie, si je ne reviens pas.

— Où allez-vous ?

— J'ai à régler une affaire inachevée.

CHAPITRE XV

Giuseppe Battoir, radio de bord du *Coppelia*, rassemblait toutes ses ressources spirituelles pour ne pas mouiller-son pantalon.

Putà, c'était la *puta* de Barcelone qui faisait ça. Jamais il n'aurait dû l'épouser. Alberto avait raison : quelle idée pour un père de quatre enfants d'aller prendre une seconde femme avant de s'être débarrassé de la première ? Vis avec elle à Barcelone, disait Alberto, goûte à ses trésors. La vie est courte. Mais une femme suffit à n'importe quel homme.

O stupido ! Il se frappa le front du poing. La bigamie était une sale affaire. Pourquoi n'avait-il pas écouté ?

— Vous êtes toujours là ? demanda la voix désincarnée dans ses écouteurs. Je répète, est-ce que vous me recevez ?

— Je reçois, je reçois, marmonna Giuseppe.

— J'ai besoin de renseignements, Mr Battiato.

Tiens donc, pardi. La salope. Comment est-ce qu'elle pouvait le poursuivre au milieu de l'Atlantique ? Il entendit sa respiration siffler entre ses dents. La putain. Elle avait probablement téléphoné à Maria... Non, la garce ne savait toujours pas se servir d'un téléphone. Elle était allée la voir. Dieu du ciel, les rues de Naples devaient ruisseler de sang, à cette heure.

— Vous êtes du gouvernement ? demanda Battiato.

— Oui. Dans un certain sens.

Il l'aurait parié ! Et puis les deux garces étaient allées ensemble à la *polizia* pour exiger son arrestation. Jamais plus il ne se fierait à une femme. Ah, elles allaient bien rire quand on le traînerait en prison ! Giuseppe enchaîné ! Ouais, eh bien il leur dirait à toutes les deux que l'acier froid des menottes était plus réconfortant que le cœur traître d'une femme, c'était sûr.

— Le blessé à bord de votre navire, Alberto Vittorelli...

— Non !

Alberto ? Était-il possible que ce soit Alberto ? Par toutes les escadrilles des anges, est-ce que son meilleur ami serait allé le dénoncer aux autorités ? Il le tuerait, ce bâtard, ce fumier, il arracherait son cœur noir avec un tisonnier rougi...

— Y aurait-il un problème ? Il est encore en vie, n'est-ce pas ?

— Il est vivant, gronda Battiato.

Mais pas pour longtemps. Qu'est-ce qu'Alberto faisait avec Francesca à Barcelone ? Le porc, son meilleur ami qui fricotait avec sa... Une pensée subite vint à l'esprit de Giuseppe. Et si ce n'était pas Barcelone qui appelait ? Si c'était Naples ? Sa femme. Maria, espèce de sale putain !

— Je le tuerai ! rugit-il.

— Je vous demande pardon ?

Giuseppe se ressaisit et s'essuya la figure d'un revers de main.

— Faites excuses, *signor*. Pas de problème. Qu'est-ce que vous voulez ?

Elles veulent mon zizi, voilà ce qu'elles veulent. Eux trois. Ils allaient prendre sa virilité, flasque et grise après des années de prison et la jeter aux chiens errants dans la rue. Cette arme-là n'est bonne qu'à ça, ils diraient. Et le pauvre Giuseppe serait à leur merci. Des larmes coulèrent sur ses joues.

— Ne les écoutez pas, implora-t-il. Ce n'est qu'un tas de sales menteurs. Sur la tête de ma sainte mère, je vous jure...

— Mr Battiato, interrompit impatiemment la voix sans timbre. Mon affaire est assez urgente. Je vous serais reconnaissant de parler plus clairement. Il semble y avoir une difficulté.

— Bon, bon, sanglota Giuseppe. J'arrive au port.

Il débarquerait avec un couteau dans sa manche. Il les combattrait jusqu'à la mort.

— Ce ne sera pas nécessaire. Restez simplement à l'écoute.

Il y eut une suite de crépitements et de bruits électroniques stridents et puis la voix reprit :

— Me recevez-vous mieux, maintenant ?

— Je vous reçois...

Il se vengerait. Une nuit, un peu de verre pilé dans les *manicotti*.

— Je veux que vous cherchiez comment Mr Vittorelli a été blessé.

— Quoi ?

La voix commença à répéter mais Battiato s'écria :

— Vous voulez connaître ses *blessures* ?

— C'est exact, je...

— Et me tromper avec ma femme ! hurla Battiato. Me tromper avec la *puta* de Barcelone ? Ça ne compte pas ?

— Pour le moment, non, Mr Battiato, dit la voix avec perplexité. Si cela ne vous fait rien.

— Qu'est-ce que je disais ? marmonna Giuseppe et il se gifla deux fois.

— Je n'en sais, vraiment rien. Pour en revenir à Mr Vittorelli...

— Un requin. Un requin l'a mordu à la jambe. Très mauvais.

— Avant, le requin. Les brûlures électriques. Vous avez fait état ce matin par radio des brûlures de fils à haute tension, n'est-ce pas ?

— Battiato commençait à transpirer abondamment.

— Qui... Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Maria avait un cousin en Sicile. De l'argent partout, le sale foutu proxénète.

— Mon identité est sans importance.

— Vito ! Je sais que c'est toi, Vito, et elles ne sont que des salopes de menteuses !

— Je ne m'appelle certainement pas Vito, reprit calmement la voix. Je veux que vous cherchiez comment Vittorelli a été brûlé. Je sais que vous êtes un ami du patient.

Giuseppe examina le micro avec méfiance.

— Pourquoi je le ferais ?

— Eh bien... c'est une bonne action, Mr Battiato.

Giuseppe s'esclaffa.

— Vous voulez vous renseigner sur Alberto simplement parce que c'est une bonne action. Dites, vous vous foutez de qui ?

Les écouteurs crachotèrent.

— Vous rendez très difficile une requête simple, dit la voix sur un ton désagréable et, après un temps, elle ajouta : Fort bien. Il y aura une récompense.

— Pourquoi faire ? Qu'est-ce qui rend Alberto si particulier ? Pourquoi faire, vous vous intéressez tant au maître saucier ?

— Je ne puis le révéler, Mr Battiato.

— Vito, je te jure...

— Et moi je vous assure que je ne suis pas ce Vito ! crépita la voix. Écoutez un peu. Vous me faites perdre toute patience. Je vous présente une simple requête qui pourrait sauver la vie d'innombrables personnes. Je vous ai offert une récompense, pour que vous m'obteniez ce renseignement inoffensif. Il n'y a aucune raison au monde pour que vous ne puissiez l'obtenir et le temps presse. Alors, je vous en prie, pour l'amour de Dieu, faites-le !

Giuseppe réprima une exclamation. Sainte Mère de Dieu, serait ce une épreuve ? Pas imposée par Vito mais par une force plus puissante ? Un message comme celui-là venait une fois dans une vie, une fois en dix mille vies. Sainte Bernadette avait reçu un tel message. Comme Jeanne d'Arc et saint François d'Assise. Leurs conversations avec le Tout-Puissant ne s'étaient peut-être pas faites à la radio, mais les voies du Seigneur ont toujours été impénétrables.

Giuseppe repêcha un chapelet dans sa trousse à outils. Il était un des Élus, choisi pour fournir un renseignement à Quelqu'un qui s'inquiétait beaucoup de ce vieil Al Vittorelli, lequel avait dû réciter des tripotées d'Ave Maria tout en rattrapant sa sauce hollandaise tournée.

— Mais comment est-ce que je peux... *Ah, Santa Madonna.*

Et il se lança dans un torrent d'italien.

— Parlez anglais, s'il vous plaît. Je ne comprends aucune autre langue, dit la voix américaine sans timbre.

Giuseppe faillit tomber de sa chaise. Américain ? Après tout ce temps, Dieu était *américain* ? Tous ces Pater Noster pour rien !

— Comment est-ce que je peux le savoir ? demanda Battiato en articulant soigneusement.

— Demandez-lui, répondit la voix de plus en plus pressante.

— Ah, si ! Je veux dire oui. Oui, j'y vais. Je vais, tu vas, il va, nous allons, vous...

— Restez sur cette fréquence. Répondez quand vous aurez le renseignement. Et faites vite, Mr Battiato. Je compte sur vous.

— Oui, monsieur !

Battiato arracha le casque de ses oreilles et ouvrit la porte à la volée. Saint Giuseppe partait pour la grande mission de sa vie. Il découvrirait ce qu'il – la voix puissante sur la fréquence surnaturelle – avait besoin de savoir. Il irait, elle irait, nous irions, ils iraient...

— Vittorelli ! cria l'opérateur radio en faisant irruption dans

l'infirmierie comme une fusée. Alberto, c'est le jour le plus important de notre vie ! Parle-moi !

Il écarta brutalement les infirmières affolées tandis que Vittorelli faisait des efforts pour rouler des yeux blancs.

— Écoute, Alberto, dit précipitamment Battiato en italien. Il faut que tu me dises comment tu as été brûlé. Quelqu'un de très important veut le savoir.

Les infirmières le saisirent par les deux bras.

— Gromphph, fit le patient et un peu de bave cascada de ses lèvres.

— Réveille-toi, ducon ! Dieu t'appelle.

— Oh non, gémit Vittorelli. Je suis mort.

— Non, tu n'es pas mort ! hurla Battiato.

— Attrape-le par le cou. Je vais lui faire une clef au bras, dit une des solides infirmières hollandaises.

— Vite ! Où est-ce que tu as reçu la décharge ?

Les yeux larmoyants de Vittorelli se tournèrent vaguement de côté et d'autre.

— La décharge ? Ah oui, l'électricité.

— C'est ça ! s'écria joyeusement le radio du bord. Où est-ce que tu as trouvé l'électricité ?

Le blessé referma les yeux.

— *Mamma mia, Alberto ! Réveille-toi !*

Aiiiiie !

— Je le tiens, annonça l'infirmière. Par ici, jeune homme.

Elle le tourna vers la porte.

— Où, Alberto, où ? cria Giuseppe en se tordant le cou tandis qu'il était traîné dehors.

— Un chantier naval, murmura Vittorelli d'une voix lointaine. Il y avait un homme... Des cheveux blonds et de terribles yeux bleus.

La porte claqua au nez de Battiato.

Il chancela jusqu'à la cabine-radio, comme assommé, et remit son casque.

— Dieu ? dit-il humblement.

— Je vous reçois, Battiato. Qu'avez-vous appris ?

— C'était au chantier naval, monsieur. Le chantier Soubise.

— Je comprends.

— Dites, j'ai été dans cette île plusieurs fois, souvent, et... et je connais les légendes et...

— Oui ?

— Vittorelli dit qu'il a vu un homme, là-bas, un homme aux cheveux dorés et aux yeux bleus.

Il y eut un bref silence et puis la voix déclara résolument :

— Le Hollandais.

— *Dio !* glapit le radio en tombant à genoux. Vous savez !

— Oui. Je suis au courant de quelques petites choses, dit sèchement la voix. Je vous remercie de votre aide, Mr Battiato.

— Mon père, bénissez-moi !

— Pardon ?

— Bénissez-moi, mon Père car je suis votre instrument.

— Euh... très bien. Considérez que c'est fait. Terminé.

Un crépitement de parasites remplit de nouveau les écouteurs, suivi par le silence.

Giuseppe Battiato resta à genoux, des larmes d'extase coulant sur sa figure.

CHAPITRE XVI

À quinze kilomètres dans l'intérieur des terres, dans une cabane au sommet d'une colline dominant la vallée hollandaise, Harold W. Smith éteignit sa radio et retira ses écouteurs. Il nota d'avoir à envoyer dix dollars à Giuseppe Battiato. C'était amplement récompenser l'information obtenue.

Parfois, les opérations les plus simples deviennent compliquées, pensa-t-il avec un soupir.

D'après sa Timex Quartz, il était 5 h 18' 43". Smith adorait la précision.

Il y avait d'autres choses qu'il aimait : sa femme, la collection de timbres de son enfance, le Vermont, sa patrie et, naturellement, CURE. Mais, par-dessus tout, il aimait la précision. La vie pour lui était un cours ordonné, défini, où le bien et le mal étaient aussi différents que le blanc et le noir et cette idée lui fournissait une arme invincible pour repousser les assauts de l'inconséquence. Les hommes étaient bons, ou bien on les éliminait, c'était tout simple. Ce fut pour cette raison que Smith se permit un petit soupir de soulagement en se tournant vers le terminal d'ordinateur sur sa droite, de la taille d'une valise, et programma l'information de Giuseppe Battiato.

Remo était encore bon. Il s'était bien douté depuis le début que Remo n'avait pas commis les meurtres de tous ces hommes dans le conteneur ; mais des mots comme douter, soupçonner, supposer, espérer ou imaginer n'existaient pas dans son vocabulaire. Son intuition, s'opposant à une bonne dizaine d'assassinats commis dans le même style que Remo, exactement, n'avait pas plus de poids qu'un pet de lapin. Ce qui importait, c'était les faits précis, et les faits précis se prononçaient contre Remo.

Mais à présent, les faits changeaient de direction. Un peu de discrètes perquisitions dans le chantier Soubise avaient fourni d'autres informations. Premièrement, ce chantier était l'origine la plus vraisemblable du conteneur repêché dans l'océan. C'était le plus grand chantier naval et le plus proche. Pas suffisant pour un tribunal, mais

un fait.

Deuxièmement, les directeurs de cette entreprise Soubise étaient, pour dire le moins, de drôles de cocos. Ils gagnaient des fortunes grâce à ce chantier, ainsi que toute une armée d'avocats et d'agents de change dans le monde entier. Tous ceux qui avaient un rapport quelconque avec l'affaire étaient riches, à l'exception du patron, un certain Jeremiah Purcell, connu localement sous le surnom du Hollandais, qui en retirait cinq mille dollars par mois et dont la signature ne figurait sur aucun document légal concernant le chantier. De plus, les cinq mille dollars lui étaient payés en espèces, dans un lieu inconnu.

Troisièmement, l'unique trace de Jeremiah Purcell connue de l'humanité – ou de Harold W. Smith qui était infiniment plus précis – était un double de l'admission d'un élève dans un luxueux pensionnat de Suisse, qui avait été détruit par une explosion inexplicable au début des années 70. Quel que soit ce Purcell, il gardait ses allées et venues secrètes.

Quatrièmement, une nouvelle série de disparitions avait été signalée à la police de Marigot le matin même. Tous les hommes disparus étaient des chômeurs, tous des ivrognes.

Il n'y avait que cinq rapports mais la police soupçonnait de plus nombreuses disparitions. Les flics en avaient parlé entre eux, dans le poste où Smith avait planté des micros. Et ce n'était pas Remo qui enlevait ces hommes. Chiun guettait, observait, attendait le bon moment pour tuer son élève. S'il avait trouvé Remo en train de tuer, l'heure aurait sonné.

Deux feuilles de papier imprimées sortirent du sommet de l'ordinateur. À 5 h 21' 04", deux nouvelles lignes répondirent à la demande de Smith :

HAUTE PROBABILITÉ.

RAPPORT VITTORELLI.

CHANTIER SOUBISE.

HAUTE PROBABILITÉ.

RAPPORT DISPARITIONS / PURCELL.

Il lut le texte, arracha le feuillet, en fit un petit rouleau et le brûla. Il rangea l'ordinateur dans une valise et l'émetteur dans l'autre, qu'il cacha toutes deux sous le plancher.

Il mit son chapeau. Pas question de gaspiller Remo s'il pouvait l'éviter.

La villa de Remo était en ruine. Des salves de mitraillettes avaient dévasté les pièces et le feu brûlé les murs. Un poste de télévision était bizarrement encastré dans le plâtre. À part ce détail, la maison avait manifestement été le théâtre d'une exécution. Quelqu'un en voulait à Chiun ou à Remo, ou aux deux.

Smith fit rapidement le tour de la villa. Les malles de Chiun étaient intactes. Un tee-shirt noir était soigneusement plié sur la commode, dans une chambre, et un jean gris accroché dans la penderie. Par terre, près du lit, il y avait une chemise de femme. Pas de sang, à part quelques petites taches sur le tapis du living-room, qui devaient avoir plus d'un jour.

L'idée vint à Smith qu'ils étaient peut-être morts depuis longtemps, tous les deux. Mais s'ils ne l'étaient pas, il savait où les trouver.

— J'ai besoin d'un hélicoptère, dit Smith au chef des rampants, à l'aéroport Juliana.

— Ceci est une zone interdite, monsieur, lança l'homme par-dessus son épaule.

Smith présenta son ancienne carte de la CIA.

— C'est un cas d'urgence. Je rapporterai le véhicule.

Le chef parla rapidement dans le micro de son casque et l'homme d'équipe sur le terrain guida l'atterrissage d'un 747 de la KLM.

— Je voudrais bien vous aider, monsieur, mais je n'ai pas de pilote libre.

— Ça ne fait rien. Je le piloterai moi-même.

L'homme au casque se retourna enfin et examina longuement ce type d'un certain âge dont la carte affirmait qu'il était le Dr Harold W. Smith, spécialiste de la programmation d'ordinateurs. Il portait un costume gris avec gilet, un chapeau de paille et des lunettes. Dans l'ensemble, ce n'était pas du tout l'idée que se faisait le chef des rampants d'un as du manche à balai.

— Combien d'heures de vol ? demanda-il ironiquement.

— Sept mille. Je vous rapporterai l'appareil dans une demi-heure. Vous pouvez garder ma carte.

Le chef la retourna entre ses mains.

— Ma foi... D'accord, si c'est un cas d'urgence. Mais si cet hélico n'est pas de retour à l'heure, je m'en vais lancer un avis de recherche, y compris dans l'espace aérien.

— C'est parfait. Merci beaucoup.

— Hangar ouest.

L'homme regarda partir Smith en pensant qu'ils n'étaient pas très difficiles dans le choix de leurs agents, à Langley, ces temps-ci.

Alors, juste au moment où Smith décollait, le ciel, au nord-ouest, fut illuminé par une monstrueuse explosion de flammes.

Smith comprit que son idée avait été bonne.

CHAPITRE XVII

Le kimono de cérémonie de Chiun était posé, bien plié, au pied d'un bougainvillier.

La veste blanche du Hollandais avait été négligemment jetée par-dessus la balustrade où elle s'étalait. Après cette journée, il n'en aurait plus besoin. Il n'aurait plus besoin de rien.

Les choses étaient telles qu'elles devaient l'être, pensait-il. Il était prévu que sa vie commencerait dans sa vingt-cinquième année et il ne la verrait jamais. Le Hollandais serait la proie de la mer, son esprit monstrueux englouti pour l'éternité. Il n'y aurait plus de morts imposées par ce démon affamé qui l'habitait, plus de souffrance. Un long parcours à la nage, au grand large, un dernier halètement et puis plus rien. Après la mort de Chiun, la sienne serait facile.

Une heure s'était écoulée depuis que les deux hommes s'étaient affrontés dans leurs gis de combat. Leurs mouvements étaient aussi constants que spectaculaires, mais aucun coup n'avait encore porté. Chacun avait conscience de la force de l'autre. Un seul coup suffirait. La lenteur de la bataille était atroce. Le corps du Hollandais ruisselait de sueur.

Il sauta très haut, exécuta une triple spirale parfaite et retomba à une vitesse incroyable. L'air crépita derrière lui. Il atterrit à moins de deux centimètres de Chiun.

Son bras était prêt et jaillissait déjà en direction du vieil Oriental mais Chiun était maintenant à cinquante pas, transporté comme par magie.

— Excellent, dit le Coréen. Une magnifique variante. Mais tu gaspilles trop d'énergie en mouvements inutiles. Prépare tes pieds avant d'entamer la poussée vers le haut. Cela devrait améliorer l'angle de ta chute.

Le Hollandais se hérissa, sa concentration rompue.

— Nous nous affrontons ici en combat à mort, rappela-t-il à Chiun avec l'incomparable dignité de la jeunesse.

Chiun sourit.

— Je n'y peux rien. Je suis trop professeur.

— Je vais vous tuer.

— Peut-être. Et que feras-tu alors, Jeremiah ?

Le Hollandais serra les dents.

— Ça ne vous regarde pas !

— Tu ne dois pas me haïr pour me tuer, tu sais, dit Chiun en souriant toujours.

— Vous avez assassiné Nuihc !

— Il s'est assassiné lui-même, par sa vilenie.

Que feras-tu, mon fils ?

— Ne m'appellez pas ainsi !

— Que feras-tu quand je serai mort ?

Le Hollandais répliqua par un torrent de mots rageurs, la figure inondée de larmes :

— Je mourrai ! Je partirai vers le large et mettrai fin à l'inutile douleur de ma vie. Je trouverai le repos !

Chiun parut atterré.

— Tu mourras ?

— C'est tout ce que je souhaite.

— Mais tu es si jeune...

— Je suis une anomalie. Un cancer. *J'ai fait brûler mes parents !*

— C'est du passé, tout comme la vie de Nuihc est du passé. Tu ne peux rien y changer. Mais tu peux contrôler ton pouvoir. Il n'a pas besoin d'être destructeur.

— Je ne peux pas le contrôler ! Ça ne fait qu'empirer d'année en année. Bientôt, je tuerai des enfants dans la rue. Vous ne comprenez pas ? Je ne peux pas vivre. Je suis un monstre pas un homme. Je ne dois pas vivre.

Chiun s'étonna.

— Alors pourquoi te donner la peine de me tuer.

Le Hollandais répondit en baissant les yeux.

— Je l'ai promis à Nuihc.

La nuit tombait. Au-delà des pelouses en terrasses du château, la marée montait. En se réveillant au crépuscule, les grenouilles

entamaient leur chant lugubre. Chiun marcha lentement vers le Hollandais. Il s'arrêta devant lui.

— Alors tue-moi, dit-il avec simplicité.

— Non ! cria le jeune homme avec fureur. Vous êtes une légende ! Vous vous battez contre moi. Je refuse de massacrer le Maître de Sinanju comme un chat sans défense.

Il recula. Chiun sourit.

— Je comprends, maintenant. Tu n'avais pas du tout l'intention de me tuer. Tu voulais seulement que je te tue.

— Ce n'est pas vrai ! J'ai donné ma parole à Nuihc !

— Tu n'es pas un mauvais homme, Jeremiah.

— Reculez...

Les deux hommes se figèrent et se tournèrent vers la silhouette apparaissant sur la hauteur. Remo s'arrêta aussi et les contempla tous deux avec étonnement.

— Maintenant je vais vous forcer à lutter contre moi, dit le Hollandais.

Il y avait de l'électricité dans l'air. Les grenouilles se turent subitement. Tout était silencieux.

Lentement, le Hollandais leva le bras droit. De son épaule : une boule de feu descendit le long du bras, de plus en plus vive, et jaillit de ses doigts comme une balle. Elle frappa Remo au creux de l'estomac. Il cligna des yeux et poussa un cri étranglé, en se cassant en deux.

— Halte ! hurla Chiun.

Remo se redressa en chancelant.

— Je commence à en avoir assez : dit-il.

Le Hollandais envoya une muraille d'air pour jeter Remo à terre. En même temps, il en expédia une autre, plus forte, vers Chiun.

Le vieux Coréen ferma les yeux contre la rafale, incapable de bouger. Le Hollandais se rua sur Remo.

Remo roula sur lui-même pour esquiver le premier coup, une ruade qui creusa un profond cratère dans le sol. La terre du trou s'éleva, tournoya et se dissipa dans la tempête créée par le Hollandais. Il frappa encore. Remo para instinctivement. L'expérience de la grotte lui avait appris à ne pas compter sur ses yeux.

Une longue langue de feu surgit de la turbulence. Sans réfléchir, Remo se jeta vers elle, deux doigts raidis en avant. Ils atteignirent leur

cible. Un hurlement s'éleva du tourbillon de terre et d'embruns salés. Puis les ongles du Hollandais passèrent devant la figure de Remo, assez près pour laisser sur sa joue quatre traits sanglants.

C'était difficile de respirer dans ce maelstrom de feuilles et de terre tourbillonnantes. Près d'eux, deux arbres furent déracinés. Leurs troncs gris, emportés par le vent, les survolèrent. Remo s'élança encore une fois et manqua son coup. Un pied invisible le cueillit à la cuisse et l'envoya valser dans la tourmente. Il continua sur sa lancée, une fois à terre, certain que le Hollandais avait entendu sa chute. La silhouette se rua à quelle vitesse pouvait donc se déplacer ce type ? Remo se mit en position d'attaque.

Dès que le Hollandais toucha le sol, Remo s'avança pour un direct au cou.

Il frappa. Pas le cou. Une épaule se déboîta, se fractura et glissa de son poing.

Sans une seconde d'hésitation, le Hollandais abattit son autre bras et frappa Remo aux côtes. Deux coups secs repoussèrent Remo, qui faillit tomber à la renverse. Un doigt de plus et ils lui auraient percé le cœur.

Une autre silhouette se dressa tout près.

Instinctivement, Remo se rua sur elle avant de s'apercevoir que c'était Chiun. Il retint son élan et s'immobilisa alors que Chiun parlait :

— Secoue-toi !

Mais Remo bougea trop tard. La minuscule silhouette de Chiun parut se renverser dans la brume et s'envoler dans le vent.

— Chiun ! cria Remo.

Silence.

— Chiun !

Une main jaillit vers la tempe de Remo.

— Chiun, souffla-t-il tandis que des ténèbres l'enveloppaient.

Le coup oblique avait dévié mais avait suffi à arrêter Remo. À l'affaiblir. Le prochain le tuerait. Il était battu. C'était fini. Il goûta de la terre sur ses lèvres.

Et puis, des profondeurs de son âme, une voix s'éleva : « J'ai été créé Çiva, le Destructeur, Çiva, l'Implacable, la mort, le briseur de mondes. Le tigre mortel de la nuit, rendu à la vie par le Maître de Sinanju ! »

Et il se releva.

Il avançait, avec une lenteur infinie, le sang des siècles bouillonnant en lui. Le Hollandais émergea de la tourmente. Son épaule fracassée saignait et du sang coulait de son flanc. Grimaçant de rage et de douleur, il s'approcha de Remo.

En silence, rapidement, Remo bondit, tout son être concentré dans son puissant bras droit. Une expression de terreur passa dans les yeux du Hollandais quand Remo frappa et lui mit la figure en bouillie.

Tout était terminé, brusquement, et Remo sentait la pitié monter à sa gorge.

Le Hollandais recula en chancelant dans la tempête. Un soupir frémit et se tut dans le brouillard.

Bientôt, les hurlement du vent se turent. Les feuilles mortes qui avaient assombri le ciel retombèrent et le crépuscule retrouva sa lumière bleue. Au loin, une grenouille se fit entendre et d'autres reprirent leur chœur.

— Chiun ? appela Remo.

Le vieux Coréen se tenait près d'un arbre abattu. Lentement, il leva le bras pour montrer le versant abrupt du Mont de Diable. Le corps brisé du Hollandais gisait sur un rocher. Remo et Chiun s'en approchèrent.

L'explosion se produisit avant qu'ils l'atteignent. La terre trembla et une double déflagration monta du château dans une colonne de flammes. Du feu jaillit des étroites fenêtres. Des femmes hurlèrent.

Une nouvelle explosion secoua le château jusqu'à ses fondations. D'énormes pierres dégringolèrent tandis que les tourelles blanches s'écroulaient dans des nuages de poussière.

Chiun saisit le bras de Remo et les ongles longs s'enfoncèrent dans la chair.

— Écoute, dit-il en traînant Remo vers le Hollandais.

Les yeux grands ouverts, le jeune homme pleurait. Des larmes mêlées de sang coulaient sur le rocher alors que le château de Nuihc se désintégrait devant lui.

— J'ai échoué, gémit-il. Nuihc, voilà ta vengeance.

Sa tête retomba. Il ne bougea plus. De minces filets de sang ruisselaient de ses blessures sur la pierre grise et formaient de petites mares autour de lui. Sur la hauteur, l'incendie faisait rage et baignait le corps du Hollandais d'une lueur rouge vif.

— Comme il est jeune, murmura Chiun et, avec un pan de son

kimono, il tamponna les égratignures sur la joue de Remo. Viens. Nous devons te soigner, maintenant.

Sur ce, dans la lueur orangée du brasier, ils virent descendre une colonne de petites silhouettes, ondulant dans la brume de chaleur. En tête venait une femme énorme, qui glapissait des ordres aux autres.

— Plus vite que ça, putains ! Avancez un peu, si vous ne voulez pas griller comme des côtes de porc ! criait gaiement Sidonie en entraînant son troupeau.

Chiun examina le singulier cortège. Il n'y avait là que des femmes, plus ou moins déshabillées. Certaines étaient enroulées dans des draps ou des serviettes, d'autres en chemises de nuit diaphanes. Une Amazone rousse, à l'allure fière, marchait à l'écart du groupe, en porte-jarretelles noir, bas résille et talons aiguille.

— Cette femme, en tête, marmonna Chiun en pointant un index sur l'adjudant noir en jupons et madras. On dirait...

— Précisément, dit Remo en regardant Sidonie brandir la barre de fer qu'elle lui avait apportée pour le tirer de son cachot.

— Hé ho ! Mr Remo, Mr Chiun ! cria-t-elle. Regardez ce que j'ai pour vous ! Allez, avance, fillette. Fini de te vautrer en suçant des bonbons !

Derrière elle, les filles grognaient et marmonnaient en français.

— Taisez-vous ! glapit-elle en poussant une des filles avec sa barre de fer. Restez tranquille et bouclez-là ! Sans quoi je vous fais taire pour de bon, compris ?

En silence, les filles entourèrent Remo et Chiun. Un petit chien sortit en courant du groupe et vint faire le beau devant Sidonie.

— Qui sont ces personnes ? demanda Chiun.

Sidonie ramassa le chien.

— Les femmes du Hollandais, répondit Sidonie. Des traînées, toutes tant qu'elles son probablement bonnes dans leur métier, à les voir, ajouta-t-elle en clignant de l'œil. Je les ai fait sortir du château avant de saboter la chaudière.

— Vous avez fait quoi ? s'exclama Remo en levant les yeux vers le brasier.

— J'ai pris le bidon d'essence qui était dans la jeep que Pierre a volée. Je l'ai traîné dans le sous-sol et je l'ai jeté dans la chaudière. Boum.

— Vous avez fabriqué la boum, approuva Chiun.

— La bombe, rectifia machinalement Remo. Et le Hollandais croyait que c'était la vengeance de Nuihc...

Fabienne et une autre femme curieusement enveloppée de voiles blancs noircis de suie descendirent en boitant du château.

— Remo ! Remo ! cria Fabienne en agitant les bras.

La figure maculée de terre, l'air plus heureux que Remo ne l'avait jamais vue, elle vint se jeter dans ses bras en provoquant dans ses côtes fracturées des élancements de douleur.

— Ce n'est rien, dit Remo comme elle lui demandait pardon. Ce ne sont que mes côtes.

La femme en blanc tendit les mains avec un effort visible et prit le chien que Sidonie lui tendait. Le terrier gémit et chercha à lécher la figure de la jeune femme sous son voile.

— Adrianna témoignera que le Hollandais a employé une sorte de comment est-ce qu'on dit ? D'hypo... d'hyno...

— D'hypnose.

— Oui. Il a fait du mal à beaucoup de gens, Remo, dit Sidonie en prenant par la main la jeune Asiatique voilée. Adrianna a faillit perdre la vue. Elle pense aussi que le Hollandais a tué des gens au chantier naval. Peut-être, si la police enquêtait...

— Elle le fera. Et elle trouvera pas mal de cadavres. Vous n'aurez pas de mal à reprendre l'affaire de votre père, Fabienne. Vous êtes riche.

Elle embrassa Remo mais resta soucieuse.

— Est-ce que le Hollandais ira en prison à Sint Maarten ? Il est très fort, vous savez. Il peut s'évader.

— Il n'ira plus nulle part, Fabienne, assura Remo en se tournant vers le rocher où était tombé le Hollandais. Il est m...

Il n'y avait personne sur la pierre ensanglantée.

CHAPITRE XVIII

Le Hollandais se traînait, blessé et en sang, sur le versant abrupt du Mont du Diable, vers les bateaux de pêche, tout en bas. Ses cheveux blonds voletèrent dans la pénombre du crépuscule, alors qu'il s'efforçait de détacher un petit dinghy, tout en maintenant en place son épaule fracassée.

— Sur la hauteur, Chiun dit à Sidonie :

— Conduisez ces personnes à la police. Mais ne parlez pas de Remo ni de moi.

— Oh, j'ai compris. Je savais bien que vous n'étiez pas des touristes, allez !

En riant joyeusement, elle rassembla son troupeau de filles et les poussa sur la route menant à Marigot.

En bas, le Hollandais chancelait dans le petit bateau. Avec son bras valide, il tira le démarreur du moteur hors-bord, qui hoqueta deux fois et tourna rond.

Remo tâtait ses côtes cassées. Elles ne résisteraient pas à une descente de la falaise.

Il n'y avait qu'un seul moyen de rattraper le Hollandais et il faudrait faire ça parfaitement ou pas du tout.

— Après tout... dit-il à haute voix.

Vingt-quatre fois de suite, il l'avait réussi à la perfection. Autant tenter encore sa chance.

Il recula de quelques pas pour prendre son élan et courut vers le bord du précipice pour s'élancer dans le Mur Volant. Les bras étendus, il plana au-dessus du dinghy, déplaça son poids et se posa sur la mer, juste à côté de l'embarcation. Sans douleur, pensa-t-il en glissant à la surface comme un oiseau de mer. Le Hollandais le contempla avec une sombre résignation.

Le bateau tournoya follement quand Remo s'y accrocha, toujours emporté par l'élan de son plongeon.

— J'ai juste eu envie de passer pour un petit bonjour, dit-il.

Le Hollandais lui écrasa les doigts avec le pied.

— C'est une façon de traiter le type qui croyait vous avoir tué, ça ?

— Retournez à terre, gronda le Hollandais.

— Désolé, mon petit vieux. Il y a une gentille fille dans l'île qui n'a pas envie de vous savoir lâché dans la nature. Sans parler d'une cargaison de morts qui ne doivent pas vous porter dans leur cœur non plus.

Le Hollandais rua violemment vers la tête de Remo. Quand Remo s'écarta, il mit plein gaz et le bateau partit à toute allure. Remo le rattrapa en deux brasses, plongea et saisit à deux mains l'hélice tourbillonnante du hors-bord.

Sous l'eau, il entendit le moteur caler et se taire.

— On dirait que vous n'irez pas loin, dit-il en lançant l'hélice dans l'embarcation.

Pendant un moment, le Hollandais le regarda d'un air dégoûté. Puis son attention fut attirée plus loin en mer. Deux rides profondes se creusèrent entre ses yeux et il tendit une main à Remo.

— Quoi ? Si amical ? Je croyais que vous étiez le dernier des aristos. On ne serre pas la main des prolos !

— Montez vite !

Un aileron gris suivit dans le sillage de Remo tandis que le Hollandais le hissait à bord. Remo sursauta en voyant la silhouette du requin passer sous le bateau.

— Ma foi, on dirait que j'ai une dette.

Le Hollandais se contenta de le regarder avec rage, une main serrée sur son épaule en sang.

— Alors je m'en vais vous dire quelque chose. Le fantôme de Nuihc n'a pas fait sauter votre château. C'est ma bonne. Elle s'entraîne sur des explosifs, entre le ménage et le repassage.

Le jeune homme ne dit rien mais ses yeux trahirent un indiscutable soulagement.

— C'est vrai, insista Remo. Personne ne va vous faire de mal, maintenant. Sauf moi, bien sûr. Ou Chiun. Ou les flics.

Il sourit mais le Hollandais continua de le regarder en silence, les yeux brillants de fièvre.

— Vous venez de me sauver la vie. J'aimerais savoir pourquoi, dit Remo.

— Ce ne serait pas une mort honorable pour un assassin.

Remo grimaça.

— On peut dire que vous ne m'aidez pas à vous tuer.

— Je vous tuerai peut-être avant.

Le sang coulait à flots de l'épaule du Hollandais, entre ses doigts. Sa main crispée tremblait.

— Vous êtes blessé.

Le Hollandais fit un mouvement d'indifférence.

— Écoutez, Chiun va me tanner jusqu'à la mort, mais si vous me laissez vous conduire à la police, nous en resterons là. Une fois que votre épaule aura été soignée, vous pourrez vous évader de n'importe quelle prison. Donnez-moi simplement votre parole de nous laisser tranquille, Chiun, moi et la petite. Et aussi ma bonne. D'accord ?

— J'ai déjà rompu une promesse que je vous ai faite.

— Je n'ai jamais été un très bon homme d'affaires, mais j'ai confiance en vous.

Les yeux du Hollandais étincelèrent.

— Vous êtes un imbécile ! Comme le vieux.

— Ma foi, il y a pire.

Le Hollandais respira profondément. Pendant un moment, ils se regardèrent dans les yeux. Puis il se redressa en retrouvant toute sa calme arrogance.

— J'ai fait ma promesse à Nuihc. Chiun et vous, devez mourir de ma main.

Lentement, il s'avança vers Remo dans l'embarcation tangante.

— Navré de l'entendre, dit Remo.

Le Hollandais frappa d'un coude et d'un genou. Le coude atteignit Remo dans ses côtes cassées, le genou sur sa jambe encore douloureuse. Remo tomba à la renverse. Le dinghy bascula et embarqua de l'eau. Roulant sur le dos, il rua des deux pieds, se rétablit et atterrit accroupi, les bras libres de décocher deux directs au ventre du Hollandais qui souffla tout l'air de ses poumons.

Le jeune homme blond, clignant des yeux dans le sang qui l'aveuglait, se jeta sur Remo qui s'esquiva en roulant. Le petit bateau fut dangereusement déséquilibré. Pendant un instant, le Hollandais vacilla en battant des bras, puis il tomba à la mer la tête la première. Il émergea à quelques mètres ; du sang jaillissait de l'arête de son nez. Tout près, un aileron gris familier hésitait.

— Vite, tendez-moi la main ! cria Remo mais le Hollandais ne bougea pas. C'est le requin ! Il est revenu. Grouillez-vous !

Le Hollandais sourit lentement.

— Non, merci, mon ami.

— Bon Dieu, je vous achèverai dans le bateau si vous voulez. Ne vous faites pas déchiqueter par un requin, quoi !

— Ça n'a pas d'importance, répliqua le Hollandais avec un calme effrayant. Présentez mes hommages à votre honoré père, s'il vous plaît.

— Mon père ? Je suis orphelin. Montez, Purcell !

— Votre véritable père. Le Maître de Sinanju. Il vous a bien entraîné, dans votre cœur comme dans votre corps. Il a raison d'être fier de vous.

Il s'éloignait à la nage, péniblement, une traînée de sang derrière lui. Au loin, l'aileron frémit. Le requin flairait une proie. Rapidement, il nagea vers la tête blonde émergeant des vagues.

— Purcell !

— Jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans une vie meilleure ! répondit la voix lointaine du Hollandais.

Et puis l'eau bouillonna et s'agita, l'aileron plongea. D'autres ombres grises glissèrent le long de l'embarcation, attirées par l'activité frénétique. Une grande tache rouge s'étala à la surface. Les ailerons disparurent.

La mer se calma. Les derniers rayons du soleil disparurent à l'horizon.

Le Hollandais n'existait plus.

CHAPITRE XIX

Remo était debout dans le petit bateau, de l'eau jusqu'aux chevilles, dans la nuit tombée.

Tout en haut de la falaise, il distinguait vaguement le kimono bleu pâle de Chiun, qui contemplait la mer sans bouger. Il était fatigué, il souffrait et il se sentait seul.

Hors de vue, le lointain bourdonnement d'un hélicoptère devint plus fort. Puis l'appareil apparut à l'horizon, braquant un projecteur au sommet. Le faisceau balaya toutes les ruines fumantes et encore incandescentes du château et finit par se poser sur Chiun. Le vieux Coréen abrita ses yeux de la lumière et indiqua le large.

Remo attendit dans le bateau, sans bouger, pendant que le projecteur passait sur les récifs de corail et l'étendue noire de l'océan avant de le découvrir. Quand l'appareil fut au-dessus de lui, une échelle de corde en descendit. Remo l'escalada. À mi-hauteur, il aperçut l'aigre figure de citron pressé du pilote.

— Vous venez voir si je suis encore en vie ? cria-t-il dans le vacarme des rotors et il se remit à monter.

Smith fit demi-tour sans un mot. La lune s'était levée et dans sa clarté, la figure de Smith avait un teint spectral d'un blanc verdâtre.

— Vous avez rudement bien bronzé à Saba avec votre femme, dit Remo.

— C'était une question de Sécurité Nationale, déclara Smith comme si cela justifiait son ordre de faire supprimer Remo.

— La Sécurité Nationale ? Et ma sécurité à moi ? cria Rémo. Vous donnez l'ordre à mon maître de m'assassiner, simplement parce que vous avez trouvé un ou deux cadavres errants, et tout ce que vous trouvez à dire, c'est « Sécurité Nationale » ? Eh bien Chiun ne va pas faire ça ! Si vous voulez que je sois refroidi, faudra vous battre vous-même contre moi !

— Pendant un moment, tout vous dénonçait.

— Pour votre gouverne, c'est quelqu'un d'autre qui a massacré ces types dans le conteneur ou je ne sais quoi que vous avez repêché au large.

— Je sais. Jeremiah Purcell.

— Il s'appelle Jeremiah... quoi ?

— Je sais. Tout s'est éclairci. Je suis heureux que toute cette affaire ne soit pas allée plus loin.

L'hélicoptère plana un moment au-dessus de la falaise et commença à descendre.

— Vous avez un sacré culot ! grommela Remo quand Smith coupa le contact.

Chiun s'approcha et s'inclina poliment.

Remo et Smith sautèrent à terre.

— Où est-il ? demanda Smith.

— Qui ?

— Purcell.

— Vous arrivez trop tard pour lui, dit Remo. Une demi-douzaine de requins vous ont coiffé au poteau.

— Ah ?

— Les preuves contre lui ne manquent pas. Il avait encore une cargaison à la glacière, au chantier naval, et un harem plein de tapineuses françaises qui sont en route vers le poste de police pour raconter toute l'histoire.

— C'est exact, reconnut Chiun.

Smith devint encore plus pâle.

— Vous voulez dire que la police va être tenue au courant de votre rôle dans tout cela ?

— Du calme, Smitty. Personne ne sait seulement que nous sommes ici.

— La bonne le sait, répliqua paisiblement Smith.

Pendant un long moment, personne ne parla. Ce fut Smith qui rompit enfin le silence.

— Nous ne pouvons pas avoir de témoins.

— Elle ne parlera pas, Smitty, affirma Remo.

— Vous ne pouvez pas en être certain. Et puis j'ai fait enquêter sur cette petite Soubise.

— Ah non ! Non, pas elle. Pas question ! Pour elle, Chiun et moi ne sommes que deux joyeux vacanciers. Je ne vais pas tuer Fabienne maintenant que les choses vont enfin bien pour elle. Tintin.

— Elle a été vue, partant de chez vous avec la femme de charge. Elle connaît vos noms.

— C'est une raison merdeuse, Smitty.

— C'est une question de Sécurité Nationale.

— Ça aussi, c'est une raison merdeuse.

— Je dois vous donner l'ordre de les éliminer.

— Ouais ? Vous voulez savoir où vous pouvez vous les mettre vos ordres... ?

Chiun posa une main lénifiante sur le bras de Remo.

— Silence, dit-il.

Smith contemplait les restes fumants du château.

— Je vais appeler les pompiers par radio.

En attendant, je vous conseille à tous deux de retourner à la villa chercher vos affaires.

Vous partez dans la matinée. Vous trouverez vos billets à huit heures au guichet des American Airlines.

En retournant vers l'hélicoptère, il ajouta :

— Ne vous étonnez pas de l'état de la maison ; Elle a été dévastée. Un imbécile a même jeté la télévision à travers le mur.

— Un sacré imbécile, bougonna Remo et Chiun lui donna un coup de coude dans les côtes. Hé ! Et le reste de nos vacances ?

— Ces vacances-ci sont terminées, répliqua catégoriquement Smith. Vous devrez attendre l'année prochaine. N'oubliez pas de vous occuper de ces deux femmes avant de partir.

L'hélicoptère vrombit, s'éleva et disparut.

— Il a un cœur de colin froid, déclara Remo.

Chiun n'écoutait pas. Il contemplait l'océan noir aux reflets de satin où la lune traçait une bande argentée...

— Je vais porter le deuil de notre jeune Hollandais étrange, murmura-t-il.

Remo sentit une boule se former au creux de son estomac, au souvenir des derniers mots de Purcell quand les requins se ruaient sur lui, lui donnant rendez-vous dans une vie meilleure.

— Ah merde, quelle façon de mourir...

— Si Nuihc avait seulement...

Chiun laissa sa phrase en suspens. Remo le prit par les épaules.

— Allons-nous-en, petit père.

Ils descendirent du Mont du Diable. Au pied de la falaise, l'océan bruissait paisiblement contre les rochers. Chiun se retourna une fois mais ne vit rien.

CHAPITRE XX

Les sept malles de laque de Chiun étaient rangées devant la villa détruite. À l'intérieur, Remo se changeait et mettait son unique autre tenue. Il jetait les vêtements qu'il ôtait dans la corbeille à papiers.

Chiun entra dans sa chambre et s'arrêta sur le seuil, la mine sévère.

— Tu avais promis de m'apporter une autre télévision, dit-il d'une voix glaciale.

— Je n'ai pas précisément eu le temps, Chiun.

Remo grimaça en tirant le tee-shirt sur ses côtes bandées.

— Si tu avais tenu ta promesse, je pourrais regarder la télévision en ce moment.

— Le taxi sera là dans cinq minutes.

— Cinq minutes ! ricana Chiun. Tu parles comme si cinq minutes n'étaient rien. Des empires se sont écroulés en moins de cinq minutes. Des montagnes ont été rasées. Des génies sont conçus en moins de cinq minutes.

— Seulement si leurs parents sont pour la galipette vite faite.

— Tu es répugnant ! glapit Chiun.

— Vous pouvez le dire, allez ! gronda Sidonie dans le couloir. Cette maison, c'est un plus grand bordel qu'avant. Regardez-moi ça ! maugréa-t-elle en allant repêcher le linge dans la corbeille à papiers. Comment est-ce que je vais laver une chemise qu'on met aux ordures ?

— Jetez-la, Sidonie. Nous partons.

— Déjà ? Pourquoi faire vous partez si tôt ?

— Le travail, répondit vaguement Remo.

Je suis navré que vous ayez dû venir. Je n'ai pas pu vous joindre au téléphone.

— Tiens donc, j'étais pas à la maison. La police, ils m'ont gardée

toute la nuit, à manger des beignets à l'ananas et à boire du rhum. C'est des bons petits. Y en a un qui en pince pour moi, même.

— Ah oui ? fit Remo en souriant.

— Un bon gros.

— Eh bien, c'est épatant, ça. Euh...vous n'avez pas parlé de...

— J'ai rien dit du tout, Mr Remo. Je sais que vous aimez vos petits secrets. J'ai juste dit à la police que j'ai fait tout ça toute seule. Je me suis battue avec le Hollandais dans le bateau, tout. Et le gros, ça lui plaisait bien ! dit Sidonie avec un rire gras.

— Et les filles ?

— Je leur ai dit comme ça que si elles parlaient, je les tuerais. Elles disent rien. Sauf la petite Chinoise. Elle en met un paquet contre le Hollandais. C'est un tueur, qu'elle dit. C'est un fou furieux. Les flics, ils ont dû lui faire plein de piqûres pour la faire taire.

— Et Fabienne ?... Elle va bien ?

— Vous avez qu'à lui demander vous-même.

Sidonie donna un petit coup de tête, du côté de la cuisine. Fabienne en sortit, toute souriante.

— Je voulais simplement vous dire que tout va s'arranger. La police a déjà arrêté plusieurs directeurs du chantier naval. Mon avocat dit que je vais probablement récupérer la fortune de mon père et aussi l'entreprise.

— Ah dites, c'est formidable ! s'écria Remo. Qu'est-ce que vous allez faire du chantier naval ? Le vendre ?

— Je vais le diriger, déclara-t-elle. Mon père l'aurait voulu... Bien sûr, vous pourriez m'aider, si vous vouliez...

Elle posa une main sur l'épaule de Remo.

Il l'embrassa tendrement.

— Merci, Fabienne, mais pour le travail de bureau, je suis zéro. Vous vous débrouillerez très bien toute seule.

— Qu'est-ce que vous faites ? Votre profession, je veux dire ?

Chiun toussota.

— Je vois le taxi, dit-il.

Dehors, un vieux taxi noir de style londonien arriva en trombe et freina pile dans un vacarme d'avertisseur.

— Il est voyageur de commerce, répondit Sidonie pour Remo.

— Mais hier soir sur la falaise... et dans la grotte. Vous avez

tué...

— Oh, les voyageurs de commerce savent faire un tas de choses, trancha Sidonie.

Fabienne regarda par la fenêtre. Le chauffeur de taxi chargeait les malles de Chiun sur le toit de son tacot.

— Vous... Vous partez ? murmura-t-elle.

Remo inclina la tête, tristement. Ils se dévisagèrent un moment. Enfin, Fabienne l'embrassa légèrement sur la joue.

— Vous me manquerez...

— Ouais.

— Il reviendra, mon petit lapin : assura Sidonie en abattant une grosse main noire dans le dos de la jeune fille. C'est pas vrai, Remo ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ? dit-il mais ça sonnait faux.

Jamais Smith ne le renverrait à Sint Maarten. Ce serait trop dangereux.

— Non, vous ne reviendrez pas, dit gentiment Fabienne. Mais c'est aussi bien. Plus tard, ça n'aurait plus été la même chose. Je me ferai une nouvelle vie et vous aussi, où que vous alliez. Nous serons deux personnes différentes, avec des rêves différents. Mais je vous ai aimé, Remo.

— Il sourit.

— Vous savez, vous avez seulement l'air d'une pâtisserie française.

— Remo, le taxi ! cria Chiun de l'extérieur.

— Eh bien, on dirait que ça y est, dit Remo ; Plus de Hollandais, plus de Remo.

— Ça, je ne sais pas trop, dit énigmatiquement Sidonie.

— Hein ?

— Venez avec moi. Je crois que vous voudrez voir ça.

— Mais le taxi...

— Bof, c'est Jacques, celui-là. Vous lui donnez un demi-dollar, il attend huit jours.

Jacques était remonté dans son taxi et s'en donnait à cœur joie, en tapant sur son avertisseur un rythme de reggae. Remo alla lui donner un billet de cent dollars et le pria d'attendre. Chiun le suivit dans la villa en criant :

— Qu'est-ce que tu as encore oublié ?

Quand l'empereur Smith nous demandera pourquoi nous avons raté l'aéroplane, n'espère pas que je prendrai ta défense !

— Sidonie veut nous montrer quelque chose.

Les deux femmes descendaient côte à côte vers la mer. Remo contempla avec plaisir les beaux cheveux auburn de Fabienne volant au vent comme un drapeau étincelant et cuivré. Au soleil, ses jambes fines étaient visibles à travers sa jupe.

Soudain, elle s'arrêta net, poussa un petit cri et se couvrit la figure avec ses mains. Le bras noir de Sidonie l'enlaça.

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria Remo en courant vers elles.

Mais il s'arrêta net lui aussi, à la vue de ce qu'il y avait sur la plage.

Au bord de l'eau, les restes d'un mako géant jonchaient le sable d'intestins sanglants.

À trente mètres, un autre requin gisait, sa mâchoire massive brillant au soleil, son ventre ouvert de la même manière que celui du premier.

— Regardez par là-bas, dit Sidonie en montrant de l'autre côté un amas de peau grise et de chair rouge apporté et remporté par les vagues. Et il y en a encore deux, un peu plus loin, derrière les arbres.

Tous quatre contemplèrent en silence le ressac qui recouvrait les énormes cadavres.

— Il n'a pas pu faire ça, souffla Remo.

Chiun fut le seul à l'entendre.

— Et pourquoi pas ? dit-il avec un pétilllement dans ses yeux noisette.

— Il était blessé. Grièvement. Et regardez la taille de ces monstres !

— Qu'est-ce que vous radotez tous les deux ? demanda Sidonie et Fabienne se mit à pleurer.

— C'est lui, n'est-ce pas ? Le Hollandais est encore vivant.

Elle tremblait sans pouvoir se maîtriser.

Remo la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Il n'est pas vivant, murmura-t-il sans aucune conviction, en abominable menteur.

Il ne reviendra pas. Je le sais.

— Reculez, Mr Remo.

Sidonie le repoussa et, ramenant en arrière son énorme main noire calleuse, elle gifla Fabienne à toute volée. La jeune fille sursauta et sous le choc, ses larmes se séchèrent instantanément.

— Maintenant vous allez écouter Sidonie, petite fille ! Y a longtemps que je vis et bien des fois j'ai vu la figure des ennuis. Vous aussi vous l'avez vue mais c'est pas parce qu'elle est partie maintenant qu'elle ne reviendra pas. Les ennuis, ils sont toujours au coin de la rue. Des fois ils se tiennent tranquilles. Ils attendent. Mais ils reviennent. C'est pas vrai, Mr Chiun ?

Chiun sourit :

— Toujours.

— Mais ça s'en va aussi. Les ennuis, c'est comme la marée. Ça s'en va pas longtemps mais ça ne reste pas longtemps non plus. Alors si le Hollandais il revient un jour... Ça sera juste la marée qui revient. Il repartira vite. N'oubliez pas ça, petite, et vous deviendrez peut-être aussi vieille que moi.

Elle écrasa la jeune fille contre son ample poitrine. Fabienne s'essuya les yeux, l'air gêné.

— Vous avez raison. Je suis idiote.

— Mais non. Jeune, c'est tout.

Sidonie prit Fabienne par une main et Chiun par l'autre et les ramena à la villa.

Dans le taxi, Jacques y allait de bon cœur, jouait du bongo sur le volant et hurlait un air de Bob Marley.

— Essayez de revenir un jour, Mr Remo, dit la grosse Noire en lui pinçant la joue. Et vous aussi, Mr Chiun.

Dans le taxi, ils agitèrent la main aux deux femmes, debout côte à côte un mouchoir à la main. Sans sauter une mesure, Jacques démarra et fonça sur le chemin de terre à près de 130, rejetant Remo et Chiun contre le dossier.

— Il ne peut être que mort, déclara obstinément Remo.

Chiun soupira.

— Quand apprendras-tu ? Un requin n'est qu'un poisson. Mais Sinanju est Sinanju.

— Enfin quoi, merde, il était blessé !

— Il était courageux.

Ils roulèrent en silence pendant quelques minutes.

— Vous croyez que nous le reverrons ?

Chiun regardait par la portière.

— Si nous le revoyons, il tentera de nous tuer.

— Probablement. Le salaud, marmonna Remo.

Chiun tourna la tête et son regard plongea dans les yeux de Remo.

— Mon fils, dit-il. Hier soir dans le bateau, tu aurais pu tuer le Hollandais. Tu ne l'as pas fait. Pourquoi ?

— Et vous, alors ? Vous étiez censé vous battre contre lui !

— Ce n'est pas poli de répondre à une question par une question. Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas tué dans le bateau ?

Remo regarda ses mains.

— Je ne sais pas. C'est drôle. Il ne me plaisait pas du tout. J'étais jaloux, probable. Mais simplement, ça ne m'a pas semblé bien.

— Tu sais, naturellement, que l'empereur Smith va te rendre responsable des meurtres du Hollandais, à l'avenir ?

— Ouais, je sais.

— Tu sais aussi que l'empereur sera furieux que tu aies négligé de tuer Fabienne et Sidonie ?

Remo claquait des doigts.

— Zut ! C'est ça ! Je me disais aussi que j'oubliais quelque chose !

Le taxi s'arrêta à l'aéroport Juliana. L'aérogare était pleine de touristes à la peau blême, transpirant dans des parkas d'hiver tandis qu'au plafond des ventilateurs inefficaces tournaient paresseusement autour des mouches et des moustiques.

Remo alla chercher leurs billets et ils sortirent rapidement par la porte d'embarquement.

À l'extérieur l'air de l'île était plus doux, plus chaud et plus tentant que jamais.

Sur les marches d'aluminium de l'appareil, Chiun agita aimablement la main à la foule bougonnante attendant derrière lui.

— Je sais pourquoi tu n'as pas pu tuer le Hollandais, dit-il avec un sourire heureux.

— Pourquoi ?

— Tu te souviens, dans le château fort, quand j'ai dit que j'espérais t'avoir enseigné la différence entre le bien et le mal ?

Remo se caressa le menton.

— Vous avez dit ça ?

— Naturellement ! protesta Chiun en perdant le sourire. Tu n'es même pas capable de te rappeler les paroles de ton sage maître plein d'abnégation ?

— Ouais... Probable que j'aie bien agi, après tout. Le Vieux Remo à la rescousse !

— Tu n'es qu'un crétin arrogant ! glapit Chiun en bafouillant de colère.

— Bof, c'est le bon vieux savoir-faire américain, quoi, répliqua Remo et il claqua l'épaule de Chiun.

— Ne me touche pas, sacripant ingrat ! cria Chiun ce qui créa des mouvements de foule et des murmures derrière lui. Comment oses-tu te vanter d'avoir tout fait, après le mal que je me suis donné, ce que j'ai supporté pendant des années...

— Je sais exactement ce que c'est, dit une femme aux cheveux blancs, à une marche au-dessous sur la passerelle, en avançant la tête entre eux. Mon fils. Le médecin. Vous croyez qu'il trouverait cinq minutes pour écrire à sa maman ?

Elle toisa Remo avec réprobation et tourna vers Chiun un regard compatissant.

— Tous les mêmes, allez.

La figure de Chiun s'éclaircit.

— Vous comprenez ?

— Oï, si je comprends ! répliqua-t-elle en levant les yeux au ciel. La minute où mon Isaac est né, mon cœur a commencé à se briser.

— Dites, vous montez dans l'avion, ou quoi ! cria une voix irritée derrière eux.

La dame fit taire le plaignant d'un coup de sac à main.

— Excellente forme, approuva Chiun et elle rougit. Voudriez-vous bavarder avec moi pendant le vol ? Je suis sûr que mon fils sera ravi de voyager dans les toilettes.

— C'est bien le moins qu'il puisse faire, déclara-t-elle en souriant et elle joua des coudes pour passer avec Chiun devant Remo.

Achevé d'imprimer en juin 1985.
Sur les presses de l'Imprimerie Bussière.
À Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit : 11337 – N° d'imp : 1215 –
Dépôt légal : juillet 1985.
Imprimé en France.